LETTRES
OBSTÉTRICALES

28/61 35908

PRINCIPAUX TRAVAUX DE J. A. STOLTZ :

Considérations sur quelques points relatifs à l'art des accouchements. Strasbourg, 1826.

De la Délivrance. Thèse de concours. Strasbourg, 1834.

Mémoire et observations sur la provocation de l'accouchement prématuré. Strasbourg, 1835, in-8°. — Nouvelles observations sur la provocation de l'accouchement prématuré (*Gazette médicale de Strasbourg*, 1842, p. 211 ; 1843, p. 13.

Remarques sur les différents modes de présentation et de position du fœtus dans l'accouchement. (*Gazette médicale de Strasbourg*, t. III, p. 32 et 385 ; t. IV, p. 303, 1843.

Articles Bassin, Césarienne (opération), du *Dictionnaire des Etudes médicales*. Paris, 1838-1839 :

Articles Accouchement [accouchement naturel (physiologie, obstétrique et hygiène), accouchement prématuré, spontané, artificiel] ; Césarienne (opération), Couches, du Nouveau Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques. Paris, 1864 et 1867.

Paris. — Typ. Pillet fils aîné, 5, r. des Gr.-Augustins.

16785

35908

LETTRES
OBSTÉTRICALES

PAR

ED. C. J. VON SIEBOLD
Professeur d'accouchement à l'Université de Gœttingue

Traduit de l'allemand
PAR LE DOCTEUR ALP. MORPAIN

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR J. A. STOLTZ
Professeur d'accouchement à la Faculté de médecine
de Strasbourg
Membre associé national de l'Académie impériale de médecine
Officier de la Légion d'honneur



PARIS
J.-B. BAILLIÈRE ET FILS
LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE
Rue Hautefeuille, 19.

Londres — HIPP. BAILLIÈRE
Madrid — C. BAILLY-BAILLIÈRE

1866

INTRODUCTION

PAR M. STOLTZ

Professeur d'accouchement à la Faculté de médecine
de Strasbourg,
Membre de l'Académie de médecine de Paris, etc.

Strasbourg, le 10 février 1865.

Cher confrère et ami,

Vous désirez que je vous donne, sous forme d'introduction aux lettres obstétricales d'Ed. de Siebold, que vous avez eu la bonne idée de traduire en français, quelques détails, à moi connus, sur la vie du savant professeur d'obstétricie qui s'est fait son propre biographe, et sur les services qu'il a rendus à la science.

J'ai peu connu Siebold en personne, mais je connais ses publications, ses doctrines, et la part qu'il a prise aux progrès de la science obstétricale, qu'il a enseignée dans plusieurs universités allemandes. Je vais néanmoins essayer d'esquisser sa vie d'après mes souvenirs, d'après les documents que Siebold lui-même nous a laissés, et d'après la nécrologie que le professeur Spiegel-

berg, de Fribourg (actuellement à Kœnigsberg), a fait insérer au *Journal mensuel pour l'art des accouchements*, etc. (Monatschrift fur Geburtskunde, T. XIX, p. 321).

Siebold (Edouard-Caspar-Jacques de), naquit en 1801, à Wurtzbourg, où son père Elie était professeur d'accouchements. A peine le jeune Siebold avait-il terminé ses études classiques, que son père fut appelé à la chaire d'accouchement de l'Université de Berlin, devenue vacante en 1816.

Siebold avait pris goût à la littérature. Ce goût se perfectionna, à Berlin, aux leçons de maîtres éminents; aussi, quand, en 1820, il dut, à la demande de son père, commencer ses études médicales, il ne le fit que par obéissance.

A peine entré dans le sanctuaire d'Esculape, il fut réclamé par Bellone; il dut, comme tout sujet prussien, se faire soldat pendant un an. Son biographe dit que cette année passée sous la règle de l'obéissance passive eut une certaine influence sur la conduite postérieure de Siebold, en ce qu'elle l'avait habitué à une grande exactitude dans son service et dans ses relations.

L'année militaire révolue, le jeune soldat redevint étudiant en médecine. En automne 1823, il se rendit à Gœttingue, où son père l'envoya, autant pour le dépayser, à ce qu'il paraît, que pour lui faire suivre les leçons des maîtres célèbres d'alors, et surtout celles de Langenbeck, qui, à cette époque, passait pour le premier chirurgien de l'Allemagne.

A Gœttingue, le goût pour les études littéraires se réveilla chez Siebold. C'est que cette petite ville renfermait, en outre des littérateurs distingués

dont il suivit assidûment les conférences, une bibliothèqne qni a peu de pareilles dans le monde, et ponr le grand nombre d'ouvrages qu'elle contient, et pour le choix qui en a été fait, et l'ordre qui y règne. C'est pendant qn'il étudiait à Gœttingue que Siebold écrivit et publia le programme remarquable, moitié littéraire, moitié scientifique, intitnlé : *Commentatio exhibens an ars obstetricia sit pars chirurgiæ* (Gœttingæ, 1824, 4°).

A la fin de l'année 1825, Siebold retourna à Berlin, et devint peu après un des aides de cliniqne (assistant) de son père. En mars 1826, il se fit recevoir doctenr. A cette occasion, il écrivit sa dissertation bien connue sur la *Dégénérescence squirrheuse de la matrice, avec trois observations d'extirpation complète de cet organe* : (Dissertatio de scirrho et carcinomate uteri, adjectis tribus totius uteri extirpationis observationibus. Berol., 1826, 4°.)

En mai 1827, Siebold devint premier aide de son père (chef de clinique), et pen de temps après, il fut nommé professeur particulier (Privat-Docent), et commença immédiatement à donner des cours de manœuvres obstétricales qui furent très-suivis.

Cette institution de professeurs particuliers manque totalement en France, où chacnn peut se dire professeur, si cela lui convient, sans avoir donné des preuves de son savoir et de ses capacités. Les agrégés penvent être assimilés, jusqu'à un certain point, aux professeurs particuliers d'Allemagne; mais nos agrégés ne sont pas seuls autorisés à donner des conrs particuliers. On leur défend d'en donner contre honoraires, on le permet, au contraire, à des hommes non examinés *ad hoc!*

Comme chef de clinique, Siebold avait à soigner

la *polyclinique*. Encore une institution qu'on ne connaît pas en France, et qui rend d'éminents services à l'enseignement et aux populations pauvres. C'est au moyen de cette institution que l'on répond depuis longtemps, en Allemagne, aux aspirations actuelles des administrations de bienfaisance publique de la France : « Soigner les malades pauvres, autant que possible, à domicile. »

En 1828, Siebold publia son *Instruction pratique des opérations obstétricales sur le mannequin* (Anleitung zum geburtshülflich-technischen Verfahren am Phantom, Berlin, 1828).

Le 12 juillet de cette année, Siebold perdit son père. Le fils fut chargé provisoirement de la clinique d'accouchement de Berlin, qu'il dirigea pendant dix-huit mois. Il publia, pendant cette suppléance, la *Description de la clinique et* la *statistique de l'établissement, à partir de l'année* 1817. (Die Einrichtung der Entbindungsanstalt der K. Universitæt zu Berlin, nebst einem Ruckblick der Leistungen derselben seit dem Jahre 1817. 8°), et traduisit dans la même année *les Nouvelles Démonstrations d'accouchement* de Maygrier, en y ajoutant des notes du plus haut intérêt (2e édition, 1835).

Le 9 avril 1829, Siebold se maria. Trop jeune pour être nommé à une chaire aussi importante que celle de Berlin, il dut céder la place au professeur Busch, de Marbourg, auquel il succéda immédiatement. Il se rendit à Marbourg le 24 septembre. Dans une sphère beaucoup plus étroite, cette Université présentait encore à Siebold de fréquentes occasions de se perfectionner dans la science qu'il était appelé à y enseigner. C'est pendant son séjour à Marbourg qu'il visita Heidelberg,

Strasbourg, Paris, etc. Il forma surtout des relations suivies avec Naegelé, de Heidelberg, qui, à à cette époque, s'occupait beaucoup du mécanisme de l'accouchement naturel, et vantait les thèses de Solayrès, maître de Baudelocque. Il est probable que Naegelé engagea alors Siebold de donner, en sa qualité de philologne et de littérateur, une nouvelle édition de la première Dissertation de Solayrès, qui fut, en effet, publiée par lui en 1831. (*Commentatio de partu viribus maternis absoluto.* Denuò edidit nec non præfatione et annotationibus instruxit E. C. J. de Siebold, Berolin. Gr. in-8°).

Déjà en 1732, après la mort de Mendé, titulaire de la chaire, Siebold fut appelé à Gœttingue, ce qui remplit un de ses vœux les plus chers. Siebold avait toujours conservé pour Gœttingue une grande prédilection. C'est là qu'il avait commencé ses études sérieuses, qu'il avait retrouvé le goût de la littérature, perfectionné ses connaissances en général, etc. Il quitta Marbourg le 5 avril 1833, et prit possession de sa nouvelle chaire le 12. Il était alors âgé de 32 ans seulement, et avait conséquemment par devers lui une longue série d'années d'activité à exercer dans une des universités les plus estimées de l'Allemagne. « Son amabilité, son esprit, son tact, sa connaissance des hommes, et surtout son activité, lui acquirent en peu de temps, dit Spiegelberg, non-seulement la plus haute estime de ses collègues; mais avant tout aussi l'affection de ses élèves. »

Siebold aimait extraordinairement Gœttingue, où il s'était promptement formé de nombreuses et d'excellentes relations. Aussi, quand en 1845,

après la mort de d'Outrepont, on lui offrit la chaire de Wurtzbourg, il déclina cette offre, quoiqu'il eût toujours eu une certaine préférence pour le midi de l'Allemagne.

A Goettingue, il logeait à la Maternité, bâtiment magnifique qui a été construit à la fin du siècle dernier d'après les plans d'un architecte français, le chevalier de Nerciat. La bibliothèque, où il trouvait réunis les trésors de toutes les sciences, l'attirait particulièrement. La réunion des différentes Facultés et des collègues éminents de l'Université lui offraient des ressources difficiles à rencontrer ailleurs, même dans une ville capitale. Aussi, Siebold se livra-t-il avec ardeur à ses études favorites des lettres et de l'histoire.

Le premier fruit en fut la publication du premier volume de son *Histoire de l'art des accouchements*, sous le titre modeste de *Essai :* (Versuch einer Geschichte der Geburtshulfe), qui parut déjà en 1839. Ce volume contient l'histoire qu'on pourrait appeler ancienne, et dont on fixe généralement les limites à l'apparition du premier ouvrage spécial sur les accouchements, imprimé à Strasbourg en 1512. Le second volume ne fut publié qu'en 1845. Il contient l'histoire de l'art des accouchements, des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. On s'accorde à dire que cet ouvrage est le plus complet, le plus important, le meilleur, en un mot, des traités de ce genre.

Dans l'intervalle (en 1841), Siebold écrivit un *Traité sur l'art des accouchements* à l'usage de ses auditeurs. (Lehrbuch der Geburtshülfe), et un *Traité de médecine légale* (Lehrbuch der gerichtliche Medizin 1847.) L'enseignement de la médecine lé-

gale était dévolu, non sans beaucoup de raisons, au professeur d'accouchement. En 1856, il rédigea, de concert avec le conseiller médical Kaufmann, un *Traité d'accouchements pour les sages-femmes du Hanovre.*

Siebold avait continué la publication du *Journal d'accouchement de maladies des femmes et des enfants*, de son père ; et dans ce journal, il a inséré une série de mémoires dogmatiques et pratiques qu'il faut chercher dans les tomes IX, XI, XII, XIV, XV et XVII. Ayant ensuite fondu son journal avec le *Nouveau Journal d'obstétricie* (Neue Zeitschrift für Geburtskunde), il y continua ses publications qu'on trouvera dans les tomes IX, XI, XIII, XVI, XVII, XVIII, XIX, XXI, XXII, XXIV, XXVI et XXVIII.

Ce nouveau journal fut transformé en 1853 en *Journal mensuel* (Monatschrift für Geburtskunde und Frauenkrankheiten), et Siebold déposa de nouveau le fruit de son expérience et de ses réflexions dans les tomes IV, VI, XII, XIV, XV, XVI, XVII et XVIII. En outre, il a inséré une foule d'articles dans les journaux de Jahn, Schmitt, Wagner, Hencke ; dans le *Dictionnaire encyclopédique*, dans le *Journal de la Société médicale de Vienne*, dans les *Mémoires de la Société royale des sciences de Gœttingue*, etc., etc.

Une des publications les plus intéressantes de Siebold et des plus instructives, ce sont ses *Comptes rendus* sur les cliniques obstétricales de Berlin, de Marbourg et de Gœttingue, au nombre de seize, insérés dans son journal d'accouchement, dans le nouveau journal d'obstétricie (Neue Zeitschrift) et dans le journal mensuel (Monatschrift).

Si nous possédions des comptes rendus de la Clinique de la Faculté et des salles d'accouchements des principaux hôpitaux de la capitale, quel butin! quels enseignements!...

De 1845 à 1860 Siebold a rendu compte dans le *Journal annuel des progrès de la médecine*, de Canstatt (Jahresberichte uber die Fortschritte der gesammten medizin), des progrès de la science et de l'art des accouchements.

Il faut encore compter parmi ses œuvres intéressantes ses comptes rendus et ses analyses de livres, qui sont de véritables travaux qui mériteraient d'être imités chez nous.

N'êtes-vous pas un peu fatigué, cher confrère, rien que par l'énumération des nombreux écrits de Siebold? Si l'on réfléchit qu'il était à la tête d'une Maternité considérable, dont il avait à soigner tous les détails (car, en Allemagne, le médecin d'un pareil établissement n'en est pas seulement le professeur, mais encore directeur et comptable); qu'il était souvent appelé la nuit, que ses leçons l'obligeaient à un travail incessant, qu'il avait une clientèle en ville et dans un grand rayon autour de Gœttingue, qu'il était père de famille; on a peine à comprendre où il prenait le temps pour étudier et écrire.

Et cependant Siebold ne se bornait pas à l'étude et à la propagation de la science obstétricale et à la pratique de sa spécialité médicale; il cultivait toujours encore les lettres et les arts. Il aimait snrtout beancoup les lettres latines, et étudiait avec un soin particulier les satiriques, vers lesquels son esprit fin et un pen canstique l'attirait. Il en a essayé des traductions. Celle qu'il a

faite de la sixième satire de Juvénal est parfaitement réussie (Des Junius Juvenalis sechste Satire mit Einleitung und Uebersetzung. Braunschweig 1854). Il justifie la préférence qu'il a donnée à la sixième satire, en disant que l'étude de la femme, sous le rapport moral, est encore de la compétence de l'accoucheur.

Ce travail remarquable, il l'a dédié à son ami Hermann, professeur d'éloquence à Gœttingue. Le développement qu'il a donné à la dédicace est déjà une œuvre littéraire; mais l'introduction savante qui précède la traduction, et qui donne l'analyse de la satire, me paraît une belle leçon d'éloquence. Quant à la traduction elle-même, elle est presque littérale et d'un mérite généralement reconnu.

La musique a été une autre des passions de Siebold. Il vous raconte lui-même avec un *humour* parfait, qu'on lui avait fait apprendre à battre le tambour pour lui délier les doigts. Plus tard il échangea le tambour contre les timbales, qu'il allait faire résonner jusque dans les concerts publics. Enfin, devenu homme plus sérieux, il chantait encore fort agréablement en s'accompagnant sur le piano.

Je vous ai fait connaître Siebold aussi bien qu'il m'a été possible d'après mes souvenirs et d'après les renseignements que j'ai pu me procurer. Je ne puis résister à l'envie de vous parler de ma dernière entrevue avec l'aimable et savant professeur, qui m'avait honoré de son amitié.

Vous vous rappelez que Siebold dit quelque part dans ses lettres qu'il est venu à Strasbourg en 1836, et qu'il me fit une visite. Cette visite, je

n'ai malheureusement pu la lui rendre qu'en 1854, c'est-à-dire dix-huit ans après, à l'occasion du congrès scientifique allemand, qui a eu lieu cette année-là à Goettingue. Pendant ce long intervalle de temps nous nous étions écrit rarement ; mais nous avons renouvelé promptement connaissance.

Je fus reçu on ne peut mieux par Siebold et par sa famille. Durant tout le temps de mon séjour à Goettingue nous nous voyions journellement plusieurs fois : le matin, à la Maternité, puis à la section obstétricale du congrès que Siebold présidait, après midi en séance générale, et le soir en famille.

Nous eûmes beaucoup de choses à nous dire, comme bien vous pensez, concernant nos études communes. Je visitai avec lui sa bibliothèque, ses collections ; il me montra quelques livres intéressants, des pièces d'anatomie pathologique rares. Un jour il me conduisit à la bibliothèque de l'Université, où je fus émerveillé des trésors amassés, de la manière dont ils sont conservés et de la facilité avec laquelle on peut en prendre connaissance. Chaque professeur de l'Université est en droit de demander qu'on fasse l'acquisition du livre dont il voudrait connaître le contenu. Ce livre est acheté n'importe à quel prix. Hélas! que n'en est-il de même chez nous !

Le soir, après la séance générale et les fêtes qui étaient offertes aux membres du congrès, Siebold recevait quelques collègues de Goettingue et des étrangers que le congrès avait attirés, et là, en famille, on causait dans la plus grande intimité. C'est dans ces cercles de famille que je vis

les deux filles de Siebold, charmantes personnes, toutes deux fiancées à de jeunes américains qui étaient à Goettingue pour y faire leur droit. Oui, d'Amérique on était venu dans la petite ville de Goettingue. Cela ne se voit plus chez nous. Autrefois, les étrangers venaient aussi en France pour y faire leurs études. Strasbourg était surtout favorisé sous ce rapport. Allemands, Russes, Anglais, affluaient pour entendre les professeurs célèbres de nos Universités. Aujourd'hui, la présence d'étrangers à nos cours est une exception. Cela prouve-t-il que nous avons déchu ? Nullement. Les causes ou les motifs d'absence sont d'un tout autre ordre.

Mais revenons à Siebold. C'est dans ces réunions intimes que le caractère ouvert et l'amabilité de cet excellent collègue se faisaient jour. Ses causeries, toujours intéressantes, étaient écoutées par tous avec une grande attention. Presque chaque soir aussi nous acquerrions la conviction que Siebold n'avait pas tout à fait abandonné les muses. Parfois il se mettait au piano et nous chantait une romance pathétique ou comique avec un charme et une perfection qui enlevaient tous les suffrages.

J'ai toujours compté ce voyage à Goettingue parmi les plus agréables que j'aie faits dans ma vie, et c'est à Siebold que je dois en grande partie ce bon souvenir.

C'est à cette occasion, cher confrère, que j'ai vu Siebold pour la dernière fois. Je me promettais bien de lui faire d'autres visites, tout comme il m'a promis lui-même de revenir à Strasbourg (vous savez par ses lettres combien il aimait les

voyages), mais la maladie l'a empêché de mettre ses projets à exécution, et la mort est venue l'enlever à un âge où il pouvait espérer de vivre encore longtemps. Il a prévu sa fin, puisqu'il a écrit sa biographie dans ses lettres obstétricales. A peine avait-il achevé cet ouvrage, qu'il s'est éteint le 27 octobre 1861.

PREMIÈRE LETTRE

SOMMAIRE : But de ces lettres. — Biographie de l'anteur, son édncation, ses étndes favorites. — Souvenirs de l'époqne napoléonienne. — Etndes littéraires.

Goettingue, le 24 juillet 1861.

Mon cher et jeune ami,

En me demandant une série de communications sur l'art obstétrical, vous ne les voulez point, je suppose, sous la forme sévèrement scientifique que revêtent d'ordinaire les nombreux livres qui en traitent *ex professo.* Vous désirez connaître d'un vieux praticien, abstraction faite d'érudition et de théories, comment se sont formées dans son esprit les opinions sur cet art.

Vous voulez connaître les résultats de l'expérience, vous demandez ce qui a été vu, ce à quoi on a assisté, afin de pouvoir juger comment la pratique s'allie à la véritable théorie, et si pratique et théorie sont toujours en bon accord. Je me rends volontiers à votre demande et je vous promets une série de lettres ayant trait à des sujets d'accouchement, non pas pour vous dire comment ces sujets se présentent en théorie, mais bien comment on les rencontre dans la pratique.

Je voudrais accentuer les remarques de mon expérience comme je les ai faites, comme elles

se sont présentées à mon esprit. Mais il faudra avoir égard aux considérations humaines, et le *jurare in verba magistri* d'Horace sera naturellement omis dans les communications d'un homme de mon âge. C'est pour cela, mon cher ami, que je crois, avant tout, nécessaire que vous ayez une connaissance plus intime de mon individualité, et que vous sachiez quelque chose de ma vie. Deux motifs me guident pour vous amener à ce point de vue, duquel je désire que vous considériez ces communications.

Le premier motif vous concerne. Ce que devient l'homme, et comment il devient ce qu'il sera, tient à la première partie de sa vie, au destin pour ainsi dire; il faut donc que vous connaissiez par moi quel a été le cours de ma vie, quels événements j'ai subis, comment s'est opéré le développement de mes facultés intellectuelles, et à quels hommes je dois ce développement. Le deuxième motif qui me pousse à donner une courte notice de ma vie, me concerne, moi. Je ne veux pas que nul autre que moi retrace mon existence. Le Γνῶτι σεαυτόν m'a toujours été cher et sacré, j'en ferai sérieusement ma ligne de conduite dans cette notice autobiographique, comme dans toutes les lettres que je vous adresserai.

Tous ceux auxquels vous communiquerez ces esquisses de ma vie, pourront être convaincus qu'ils n'apprendront que la vérité, ce qui ne se trouve pas toujours dans les articles nécrologiques.

Depuis longtemps, comme vous le savez, j'ai résolu d'être mon propre *nécrologue*, surtout pour les journaux auxquels j'ai contribué soit comme rédacteur, soit comme collaborateur. L'occasion

que vous m'offrez me dispense de donner suite à ce projet; de cette façon, les rédacteurs de nos différents recueils mensuels, en annonçant mon trépas, ajouteront à un simple alinéa la phrase suivante : « Quant à la vie de l'auteur, on la trouvera dans ses lettres sur les accouchements. »

Je diviserai ainsi qu'il suit ma biographie : 1° Mon enfance, passée dans ma ville natale jusqu'en 1816, et à Berlin jusqu'à 1820; 2° Mes années universitaires de Berlin et de Gœttingue jusqu'en 1827; 3° Mon agrégation à Berlin jusqu'en automne 1829; 4° Mon professorat à Marbourg jusqu'à Pâques 1833, et enfin 5° mon professorat à Gœttingue jusqu'à ce jour.

Issu d'une famille de médecins, je naquis le 19 mars 1801, à Wurzbourg.

D'après les plus anciens souvenirs de ma famille, mon bisaïeul était chirurgien de la ville et sénateur à Niedeggen, ville du duché de Juliers. Mon grand-père était le célèbre chirurgien Charles Caspar, professeur d'anatomie et de chirurgie, et chirurgien en chef de l'hôpital *Julius*, à Wuzbourg, mort le 3 avril 1807. Sur une médaille qu'on frappa en son honneur, on lit : *Chirurgus inter Germanos princeps*. Ses quatre fils se vouèrent tous à la médecine. L'aîné, *Christophe*, mort le 15 janvier 1798, était professeur de physiologie et accoucheur à Wurzbourg. *Damian*, le cadet, mourut le 6 décembre 1828, à Darmstadt. Le troisième, *Barthel*, successeur de son père à l'hôpital Saint-Julien, mourut le 28 janvier 1814. Le plus jeune, *Adam Élias*, professeur d'acconchement à Wurzbourg jusqu'en 1816, mourut le 12 juillet 1828, comme professeur d'accouchement à Berlin. Ce

plus jeune fils était mon père. Il épousa la fille aînée du docteur Jac. Christ. Gottl. Schæffer, de Ratisbonne, médecin du prince Thurn et Taxis. Du côté maternel, ma descendance se trouva donc être aussi médicale. J'eus de même plusieurs autres membres de ma famille qui sacrifiaient à Esculape. Ainsi, le fils de mon oncle Christophe était médecin. Il passa en Hollande, puis au Japon, et devint un célèbre naturaliste.

Le fils aîné de mon oncle Damian, de Darmstadt, mort en 1860, devint un excellent chirurgien dans sa ville natale. Deux fils de Barthel furent également médecins, et mon unique frère, Charles, est actuellement professeur de zoologie et d'anatomie comparée à Munich. Il y eut même dans ma famille jusqu'à des femmes qui embrassèrent la médecine. La femme de mon oncle Damian, de Darmstadt, étudia, sous la direction de mon père, l'obstétricie à Wurzbourg, puis elle exerça son art à Darmstadt. Sa fille, issue d'un premier mariage, Charlotte Heiland (nommée de Siebold, son beau-père l'ayant adoptée), étudia à Gœttingue, et conquit à Giessen le grade de docteur en accouchements.

Pour obtenir ce titre, elle soutint publiquement plusieurs thèses relatives à cet art; et publia une dissertation obstétricale. Elle s'établit ensuite à Darmstadt, où elle mourut il y a quelques années. C'est avec intention que je me suis étendu sur cette généalogie médicale pour prouver que Oken était en droit de parler de la famille de Siebold et de la comparer aux Asclépiades.

Les années de mon enfance s'écoulèrent dans la maison paternelle de Wurzbourg; mon père ne né-

gligea rien pour ma première éducation. Des leçons me furent données par d'excellents professeurs particuliers, et je suivis mes humanités dans les écoles de ma ville natale. De bonne heure j'annonçai d'heureuses dispositions musicales, et je me rappelle fort bien qu'à l'âge de neuf ans je me fis entendre en public, en jouant un concerto de Sterkel sur le piano. Plus tard, je cultivai le violon et j'accompagnai vaillamment dans les concerts le célèbre professeur Frœlich, auquel la ville de Wurzbourg doit une éternelle reconnaissance pour les progrès qu'il y fit faire à la musique. Je dois mentionner ici une branche d'études dont à cette époque je n'avais pas saisi toute la portée, portée que j'entrevis plus tard : mon père me fit apprendre à battre du tambour. Cet exercice, selon lui, devait me dégager les poignets. Son but fut parfaitement atteint; mais il me resta aussi, jusqu'à un âge avancé, un goût particulier pour ces instruments bruyants. Les timbales devinrent mon instrument de prédilection, et mon plus grand plaisir était d'en jouer dans les réjouissances publiques. Je n'y fis pas défaut pendant mon séjour à Berlin.

Je fis encore partie, comme bénévole, pendant dix-huit mois, de l'orchestre de l'opéra de la cour, me procurant ainsi des jouissances et un complément d'instruction musicale dont il eût fallu certes me priver sans cela, mon père ne pourvoyant pas largement à mes plaisirs. Néanmoins, j'avoue que j'y consacrais peut-être trop de temps; car, outre les représentations, il fallait suivre régulièrement les répétitions. Pour ma justification, j'ajouterai que cette fièvre musicale se développa pen-

dant l'année où je remplis, en qualité de *studiosus medicinæ*, mes services militaires, temps pendant lequel il fut fort peu question d'études. Plus tard même, quoique professeur, je ne pus renoncer entièrement à ce plaisir innocent, et bien souvent je fis ma partie dans des concerts publics. J'insiste sur cette passion des timbales, que j'ai conservée jusque dans un âge avancé, parce qu'elle a bien souvent étonné mes amis et mes connaissances.

Mûr pour les études du gymnase, j'y entrai en 1812. J'y suivis les cours de langues mortes, qui, alors, étaient parfaitement professées à Wurzbourg par des ecclésiastiques. Quant aux langues vivantes, elles y étaient bien moins cultivées, mais on y remédiait par des leçons particulières.

Comme occupation accessoire, je me livrais à l'étude de l'entomologie. Avec quel plaisir je me souviens encore aujourd'hui des excursions instructives que j'entrepris avec mon ami Ignace Dollinger dans les environs de Wurzbourg! Ce cher Ignace, que je n'ai plus revu depuis 1816! Se souvient-il aussi de ces heures délicieuses; se rappelle-t-il encore qu'étant tous deux élèves, nous organisâmes, dans la maison paternelle, sur un théâtre d'amateurs, la représentation de *la Pucelle d'Orléans?* Se rappelle-t-il déclamant dans un style cuirassé le rôle de Dunois, pendant que je jouais le pacifique Duchâtel?

C'est au milieu de ces paisibles et enfantines occupations que mon temps s'écoula à Wurzbourg. Pendant cet intervalle il y eut des secousses politiques qui n'émurent guère notre jeunesse. L'homme entre les mains duquel se trouvaient alors les destinées du monde nous servait

de divertissement. C'était l'époque des réjouissances publiques ; chaque fois que le héros s'approchait de notre ville, il y avait des réceptions solennelles dans lesquelles figurait la jeunesse des écoles.

Dans ma classe, il s'était organisé une troupe d'exécutants où je figurais comme timbalier. Nous vîmes les passages de la grande armée, nous éprouvâmes des jouissances délicieuses à l'audition des musiques militaires, nous mîmes même de l'orgueil à parler français avec les soldats en garnison, que nous conduisions bien souvent par la ville, jusqu'à ce que, vers la fin d'octobre 1813, le général bavarois Wrede, après la bataille de Leipsick, parut sous les murs de Wurzbourg et bombarda notre cité. On connut ainsi les terreurs de la guerre. Il me semble encore entendre le sifflement des balles et leur horrible fracas sur le pavé des rues. On se réfugia dans les caves, car on craignait qu'à chaque instant les maisons ne fussent atteintes par des bombes ou des projectiles enflammés. Heureusement il n'en fut rien. Dès le lendemain, le général français, qui s'était retiré dans la citadelle, rendit la ville. Les Autrichiens et les Bavarois en prirent possession. Le jour suivant, ces derniers descendirent le Rhin et la bataille de Hanau eut lieu.

Puis arrivèrent les voitures avec les blessés ; les prisonniers furent casernés dans les églises, et nous autres enfants nous partagions notre pain avec eux. Des lazarets furent organisés. De nouvelles troupes passèrent ; nous vîmes des Russes, des Cosaques, des Baskirs. On entourait les arrivants, comme autrefois on entourait les Fran-

çais; les Cosaques surtout qui nous taillaient des arcs et des flèches qu'ils échangeaient contre l'argent de nos menus plaisirs.

Les bruits de la guerre s'éteignirent peu à peu. Le printemps de 1814 amena la paix, la tranquillité s'établit, surtout après le dernier effort, de l'autre côté du Rhin, tenté par Napoléon pour reconquérir son empire. Les plus beaux souvenirs de ce temps sont les voyages que je fis avec mes parents à Ratisbonne, chez mon grand-père Schæffer. On y consacrait ordinairement les vacances d'automne, et même quelques semaines en plus. En 1814, il me fut permis d'aller avec mon père à Munich. Il m'est resté de ce séjour le souvenir de bien des illustrations. Je vis alors Schelling, Spix, mais surtout le respectable Sœmmerring. En nous en retournant, nous visitâmes la vieille université de Landshut, qui, douze ans plus tard, fut transférée à Munich. Je me rappelle parfaitement encore la visite que nous fîmes à l'illustre chirurgien Walther, et l'attrait puissant qu'eut pour moi celle que nous fîmes au géographe Mannert.

On atteignit ainsi l'année 1816, pendant laquelle toute notre existence intérieure changea. Dans l'automne de cette année, mon père fut désigné comme professeur d'accouchement à Berlin, où toute la famille arriva le 18 octobre 1816. Ce changement, qui me transportait dans un tout autre milieu, me convint parfaitement. Arraché à mes études et au gymnase de Wurzbourg, je fus placé, à Berlin, parmi les élèves du *Couvent gris*, excellente institution, dirigée par d'éminents professenrs, auxquels je dois beaucoup. Ce qui peut donner une idée de la supériorité de mes nouvelles

classes, c'est qu'au lieu de terminer mes études dans le courant de l'année scolaire suivante, comme je l'eusse fait à Wurzbourg, je dus les continuer jusqu'au printemps de 1820.

Pour les langues anciennes, j'étais de beaucoup supérieur à mes condisciples, mais dans toutes les autres branches d'études, style, histoire et mathématiques, ils étaient bien plus avancés que moi; j'eus donc toutes les peines du monde à les suivre; surtout en mathématiques j'étais toujours un des derniers. Jamais je ne goûtai cette science. Peut-être est-ce là qu'il faut chercher la raison qui fit que je ne sentis pas en moi plus tard le désir d'inventer de nouveaux instruments pour les accouchements. J'ai peu enrichi *l'Armamentarium Obstetricium*, ce que je ne considère toutefois pas comme un mal.

La persévérance et l'application me firent arriver bientôt au même degré d'instruction que mes condisciples avaient atteint, excepté toujours les mathématiques! Ce fut à un tel point que mes professeurs renoncèrent à me les apprendre. A mon examen de sortie je pus m'en apercevoir aux questions anodines qui me furent posées.

Hélas, dès les premières semaines de mon séjour à Berlin, nous eûmes le malheur de perdre ma mère chérie! Elle succomba, le 8 décembre 1816, à une fièvre nerveuse. Mon père et ma mère supportaient bien moins facilement que moi le changement du climat du Sud contre celui du Nord. Mon père se repentait amèrement d'avoir, en quittant Wurzbourg, abandonné une position à laquelle il s'était pour ainsi dire identifié. Là-bas il possédait la pleine et entière confiance du pu-

blic; il professait dans un établissement très-bien approprié, qu'il avait organisé lui-même; il était en outre propriétaire d'une maison et d'un jardin qu'il a fallu abandonner. A Berlin, il dut tout recommencer à nouveau. Il fut d'abord gêné dans l'exercice de son professorat par le manque d'un établissement d'accouchement, qu'il dut créer; il était, de plus, encore inconnu au public, dont ses collègues possédaient depuis longtemps la confiance. Ajoutez à tout cela un logement tout à fait insuffisant et incommode. Toutes ces causes de plaintes, toutes ces difficultés se déversaient naturellement dans le sein de la compatissante mère de famille, qui se chagrina à tel point qu'elle en tomba malade et ne se releva plus.

Cinq enfants, deux fils et trois filles, dont la plus jeune n'avait pas trois ans, pleurèrent la perte de cette excellente femme. Ce fut surtout le père de famille qui se vit privé de son plus ferme soutien; il lui fallut bien du temps pour se remettre de ce coup affreux. Peu à peu cependant il finit par s'arranger de sa vie nouvelle. La création d'une maison d'accouchement lui offrit de suffisantes occasions de travail et de préoccupations. De tous côtés affluèrent à Berlin des élèves qui voulaient se perfectionner comme accoucheurs, ou qui cherchaient à obtenir la dernière consécration diplômée de cet art.

Les malades à secourir ne firent pas défaut non plus, et c'est ainsi, qu'extérieurement du moins, toutes choses s'arrangèrent de façon à ce que mon père pût se trouver satisfait. Quant à moi, il y avait longtemps que je me trouvais heureux de

me mouvoir dans un cercle plus étendu. A Wurzbourg, une surveillance sévère était établie dans et hors la maison, et les règlements scolaires accordaient à peine la plus petite liberté à l'étudiant. Une récitation pédantesque et faite mot à mot dégoûtait complétement l'élève des études scientifiques. A Berlin, tout le contraire. Pas de règlements sévères, partant point de « *nitimur in vetitum.* » Le plus grand zèle régnait parmi les étudiants; ce zèle se continuait à la maison; là, entre les auteurs traduits et commentés dans les cours, on en lisait d'autres. Ces lectures étaient faites en commun avec plusieurs amis. Nos professeurs nous aidaient volontiers; ils secondaient notre ardeur, quand ils le pouvaient, par leurs avis et leurs conseils. Parmi ces professeurs, je citerai, entre autres, le directeur Bellermann, les professeurs Fischer, Giesebrecht, Heinsius, Kœpke, Stein, Walch; tous noms connus et honorés dans le monde scientifique.

Les expositions philologiques de Walch m'attirèrent surtout; le professeur joignait aux principes les plus sûrs de la connaissance des langues une exacte exégèse des auteurs.

Il me donna, ainsi qu'à plusieurs de mes amis, des leçons particulières de grec. Nous lûmes Hérodote sous sa direction. Délicieuses heures!! J'étais très-lié avec Kœpke, le traducteur de Plaute. Il me confia complétement la correction du deuxième volume de sa traduction. Plongé dans ces études attrayantes, je songeai à me vouer à la philologie. Pendant ma dernière année de fréquentation du gymnase, je lus plus assidûment que jamais les anciens auteurs. Je donnai même des leçons

particulières à de jeunes élèves, ce qui me fit un assez joli revenu. Que de fois n'ai-je pas rêvé que j'étais attaché à un gymnase, et que je professais du haut d'une chaire la philologie dans une école supérieure! J'étais loin de songer alors que je me préparais à une rude lutte avec mon père, qui me destinait à la médecine. Elle ne se fit pas longtemps attendre cette lutte, et le résultat en fut que je renonçai à mon projet chéri, et à mes plus vaporeuses espérances!

En suivant les vœux de mon père, mon cœur saigna; je me consacrai à la médecine, sans toutefois renoncer à des études qui m'étaient devenues si chères. J'ai continué jusqu'à ce jour à cultiver les lettres, elles m'ont soutenu et consolé dans bien des épreuves pénibles, elles ont même allégé mes études médicales, et m'ont toujours rappelé ces paroles de Cicéron: « Hæc studia ado« lescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas « res ornant, adversis perfugium ac solatium præ« bent; delectant domi, non impediunt foris, per« noctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur. »

Au printemps de 1820, après avoir subi mes examens préliminaires, je fus immatriculé comme *studiosus medicinæ* à l'Université de Berlin.

Voilà donc une grande partie de ma jeunesse écoulée à me préparer à mes futurs travaux académiques. Je puis considérer ces années avec satisfaction, car je les ai employées sérieusement. Toutefois, cher ami, ne croyez pas que nous ne faisions que travailler; à Berlin, les distractions et d'autres agréments ne nous manquaient pas. Entre autres, je me suis livré beaucoup à la gymnastique: *ut sit mens sana in corpore sano.*

J'entrepris même, en été 1817, un grand voyage pédestre avec le père Jahn. Nous visitâmes ensemble l'île de Rügen. Le plaisir que j'ai éprouvé durant ce voyage est encore présent à mon esprit. En 1819 je fis, avec mon frère, une plus longue tournée. Nous allâmes à Rostok visiter d'excellents parents, une sœur de ma mère, mariée au professeur de médecine Brandenburg : ils nous reçurent à bras ouverts.

A Berlin, je fréquentai le plus souvent le théâtre. On y donnait, à cette époque, les délicieux opéras de Gluck, les pièces classiques de Schiller et de Shakespeare; ces dernières, avec le fameux Dévrient. C'est ainsi que nous faisions connaissance avec les grands poëtes de notre pays. On était engoué de Jean Paul; on divinisait Schiller, toutes ses œuvres étaient apprises par cœur. Quant à la prose de Gœthe, elle ne nous attirait guère, et toujours, dans les discussions sur le mérite respectif de ces auteurs, la jeunesse ardente était du côté de Schiller. Vous pouvez conclure de là que jamais les choses sérieuses ne furent négligées; on ne sacrifiait pas uniquement au plaisir, car nous avions pris pour maxime : *Sit mixtum utile dulci.*

Je m'arrête pour aujourd'hui ; ma lettre, d'ailleurs, a pris bien plus d'extension que je ne voulais lui en donner. Pardonnez la loquacité d'un vieillard qui se complait aux souvenirs de sa jeunesse. Ces souvenirs sont de ceux dont la mémoire garde l'empreinte la plus profonde!

A vous, etc.

DEUXIÈME LETTRE

SOMMAIRE : Commencement des études médicales, interrompues par le service militaire. — Leçons particulières. — Médecine ancienne, médecine moderne. — Départ pour Gœttingue.

Gœttingue, 26 juillet 1861.

Très-cher ami,

Dans ma première lettre, je vous ai fait connaître l'enfant et l'élève du Gymnase; je passe, dans celle-ci, à mes années universitaires. Elles se divisent ainsi : trois ans et demi à Berlin, deux ans à Gœttingue, et les derniers dix-huit mois, de nouveau à Berlin. Au total, sept années d'université. Quelle éternité!!! vous écrierez-vous peut-être. Qui sait si dans votre for intérieur vous ne me chargerez pas de quelque accusation désavantageuse pour mon zèle! Pour vous éclairer sur ce point, je vous dirai que ma première année d'université fut employée au service militaire. Dans l'armée *sans pareille* du roi, ce service est obligatoire pour tout sujet prussien qui veut jouir de son titre de *volontaire*. Pendant ce temps, il ne peut naturellement pas être question d'études sérieuses. Néanmoins, chaque fois que les volontaires étaient passés en revue par Frédéric-Guillaume III, il leur disait brièvement : « Voici de braves militaires, qui, tout en apprenant à remplir noblement leur

service, ne négligent en aucune façon leurs études!! »

Or on ne pouvait suivre aucun cours, tout le temps étant absorbé par le recrutement, les exercices, les services de garde, les heures de faction, les postes de nuit, les parades, les grandes manœuvres, le tir à la cible, etc., etc., etc. Ma première année fut donc ainsi tout à fait perdue. Toutefois, j'appris deux choses dans ce métier : l'obéissance passive appelée *subordination*, et l'exactitude. Les années ont effacé cette passivité de l'obéissance; mais quant à l'exactitude, je l'ai conservée jusqu'à ce jour. Qu'il fût question plus tard de se trouver à heure fixe à une conférence ou à une consultation avec un confrère, jamais je ne me suis fait attendre; j'étais, au contraire, toujours le premier au rendez-vous. Ce sont les punitions qu'on imposait au soldat retardataire qui ont fait de moi un homme ponctuel. Je me souviens aussi qu'à cette époque militante j'étais assez souvent de faction devant le palais du duc de Cumberland, résidant alors à Berlin, sans avoir le moindre pressentiment qu'un jour il me serait accordé d'être sous cet Ernest-Auguste, depuis roi de Hanôvre, professeur d'accouchement à Gœttingue. Feu mon père avait accouché, l'année précédente (1819), l'épouse du duc, d'un prince qui, actuellement, est mon roi, George V.

L'entrée dans la vie de ce futur monarque s'était faite dans de très-mauvaises conditions. Il s'était présenté par l'épaule, avec procidence du bras et du cordon, et mon père eut ainsi à opérer une version très-laborieuse et très-difficile. A cette époque, les relations de mon père avec la fa-

mille du grand-duc étaient fréquentes, aussi franchissait-il souvent le seuil du palais à la porte duquel son fils était en faction. Enfin le printemps de 1821 mit fin à mon épopée guerrière, et le nourrisson de Mars put retourner à de plus tranquilles travaux. Pendant mon service militaire, je m'occupai de botanique sous Link, d'anatomie sous Rudolphi et Knape, d'histoire du moyen âge sous Wilken, et de logique sous Hégel. J'avoue que je ne compris nullement ce célèbre philosophe.

Pour rattraper ce que j'avais perdu pour mes études philosophiques, je suivis pendant le semestre suivant, avec le plus grand plaisir, les lectures sur la dialectique de Schleiermacher, et l'histoire de la philosophie ancienne de H. Ritter. Ce dernier est devenu mon très-honoré ami et collègue. Mon ancien penchant pour la philologie se réveilla à Berlin pendant la première moitié de mon séjour; j'allais écouter les explications sur Théocrite, par Fr.-A. Wolf, les éléments de numismatique par Tœlken, et les leçons sur l'histoire ancienne par Raumer.

Malgré toutes ces études, je m'appliquai sérieusement à approfondir les différentes branches de la médecine. Je suivis les cours d'*ostéologie*, de *syndesmologie* et de *splanchnologie*, professés par Knape; ceux d'anatomie humaine et comparée, par Rudolphi; Link nous démontrait la botanique, l'histoire naturelle, la géographie physique, la chimie et la pharmacologie; Berends, Horn et Hufeland la pathologie et la thérapeutique; Osann, la matière médicale; Rust, la chirurgie, et mon père, enfin, les accouchements.

J'eus le rare bonheur, pendant l'hiver 1821 à 1822, d'avoir des rapports plus intimes avec mon professeur d'anatomie, Knape. Il me choisit pour son aide (amanuensis). En cette qualité, je dus le seconder dans le travail de l'amphithéâtre d'anatomie et préparer ses leçons. Que de fois nous sommes restés pendant les soirées d'hiver, jusqu'à 9 heures à l'amphithéâtre, pour faire les préparations de la leçon du lendemain. La lumière artificielle ne gênait aucunement le vieux professeur. Ses lectures sur la splanchnologie se faisaient à la lumière des bougies. Aussi, seuls les auditeurs du premier rang pouvaient suivre les démonstrations sur la pièce. La nature de ces travaux anatomiques fit naître en moi l'idée de faire, les dimanches, dans l'amphithéâtre de mon père, des répétitions sur l'ostéologie. J'eus la joie, après avoir réuni un nombre suffisant de pièces, de pouvoir démontrer cette partie de l'anatomie à une vingtaine de mes condisciples (commilitones) et de me fortifier dans l'idée que « docendo discimus. »

Les substantielles leçons de physiologie de Rudolphi, que nous appréciions à leur juste valeur, nous électrisèrent bien souvent. Le professeur venait en aide à chacun, soit par ses conseils, soit par ses lumineux éclaircissements, et surtout par les trésors de sa bibliothèque. Chaque élève y avait ses entrées à n'importe quelle heure du jour. Avec quel bonheur on se rendait auprès de cet aimable professeur, qui, les mains derrière le dos (il ne vous offrait jamais un siége), parcourait avec son visiteur son immense galerie de travail! Jamais on ne le quittait sans avoir recueilli un utile enseignement.

Parmi mes trois professeurs de pathologie et de thérapeutique spéciales, un surtout m'attirait par sa vaste et classique érudition. C'était Bérends. Il me fournit l'occasion de voir dans la médecine un côté compatible avec une éducation classique. Je suivis avec le plus vif intérêt les leçons données en latin par ce professeur sur les aphorismes d'Hippocrate et les maladies nerveuses. Je n'ai regretté qu'une chose, c'est que ses lectures fussent tellement étendues, qu'il était impossible aux étudiants de le suivre. Ce fut une des causes qui fit que les cahiers des cours de Bérends, étaient fréquemment copiés.

Les cours du célèbre praticien Horn étaient bien différents. En une année, il parcourait la pathologie et la thérapeutique spéciales. La première en été, la seconde en hiver. Quoique cette séparation présentât des inconvénients, Horn savait si bien rattacher les deux parties ensemble, qu'à la fin de l'année son enseignement était parfait. Pour atteindre ce but, il lui fallait cet esprit si pratique qu'il déployait, soit à l'hôpital, soit dans sa clientèle privée. Que de fois nous répétait-il : *l'École* dit, etc., etc... mais *l'expérience* parle autrement, etc., etc. Ou bien encore : *l'École* recommande tels et tels médicaments, et après les avoir expérimentés tous... « tout cela ne sert à rien... tout cela ne remédie pas ! ! ! » Aussi pouvait-on adopter aveuglément ce que Horn recommandait. Sa médication était des plus simples ; il estimait au plus haut point la *diététique.* Tous ses conseils étaient appuyés d'exemples, de preuves convaincantes tirées de sa longue expérience. Il les émaillait de remarques spirituelles, voire même satiriques,

surtout à l'endroit du bon public berlinois... C'était tantôt au gros conseiller privé qu'il s'adressait; ou bien à la coquette et élégante femme du ministre des finances !... Combien nous regrettions qu'un homme d'une telle valeur ne dirigeât plus une clinique !

L'opposé de Horn, le type du formalisme de l'Ecole, c'était Hufeland. Il portait toujours avec lui, dans ses cours, un vieux cahier dont la tranche était jadis dorée!... La renommée malicieuse prétendait même qu'il s'en servait déjà alors qu'il professait encore à Iéna. Je retrouvai un semblable bouquin parmi les manuscrits de mon père; il était de 1795. Et Hufeland le commentait encore en 1822! Néanmoins, on respectait profondément cet homme célèbre, on ne négligeait aucun de ses cours; nous nous plaisions, au contraire, à prendre sous sa dictée des formules toutes faites. Il avait l'habitude de les lier par les mots suivants: *Si cela ne fait pas l'effet désiré : Recipe.....*

Ah! que de fois plus tard toutes ces belles prescriptions ne remédièrent à rien; que de fois il nous fallut recourir à la thérapeutique simple, naturelle, aux conseils de Horn, et abandonner à son malheureux sort le volume si ventru de l'excellent Hufeland!

Je me suis longuement étendu, mon cher ami, sur la marche de mes études de médecine pratique. C'est qu'à cette époque la médecine pratique était enseignée par Bérends, qui ne jurait que par les anciens... « Les anciens connaissaient ce fait, » nous répétait-il à satiété; tout en attachant une grande importance à la constante et soigneuse observation du malade. Il tenait beaucoup à ce que

les observations fussent rédigées avec le plus grand soin, et par-dessus le marché, en latin. Quant à sa clinique on les lui relisait, il en critiquait non-seulement le fond, mais encore la forme. Il excellait dans le traitement de certaines maladies chroniques; et quand un clinicien lui proposait quelques moyens thérapeutiques à employer : « Vous n'avez, à beaucoup près, pas assez étudié le malade, » lui répondait-il souvent. Ces paroles résonnent encore aujourd'hui à mes oreilles. Horn nous recommandait une thérapeutique des plus simples; il représentait l'expérience, arrivée à son plus haut degré. Aussi pouvait-on suivre aveuglément ses conseils. Hufeland, au contraire, personnifiait le dogmatisme médical en prescrivant à ses malades une thérapeutique réglementée par l'Ecole.

Quelles réformes la médecine n'avait-elle pas subies vingt ans après!! Quels progrès le diagnostic n'a-t-il pas fait par l'application de l'auscultation et de l'analyse des urines, ne voulant citer que ces deux découvertes! Tous ces brillants diagnostics ont été confirmés à la table de dissection! Quels pas de géants l'anatomie pathologique n'a-t-elle pas fait faire à la connaissance du siége et de la nature des maladies!

Mais en sommes-nous aussi loin pour la thérapeutique! Oui, nous avons découvert quantité de nouveaux médicaments; nous avons même reconnu le côté nuisible des anciens traitements, grâce aux travaux de l'anatomie pathologique, qui ont permis de mieux préciser le siége des lésions morbides; mais combien de fois encore ne nous voit-on pas au chevet du ma-

lade, cherchant vainement le remède à ses maux! Ne louons pas trop la médecine actuelle; ne dépréciоns pas trop l'ancienne pratique, les anciens médecins, comme si nous n'avions rien à apprendre d'eux; ils ont loyalement fait leur devoir, ils ont vaillamment contribué au développement de la science, et ils ont droit à la reconnaissance de la postérité. Rappelons-nous les paroles de van Swieten, lorsqu'il comparait la médecine de son temps à celle des temps antérieurs : « *Sed certe magnus Hippocrates, si novisset recentiorum inventa, major fuisset.* » (Comment. in Boerhar. aphor., t. I, p. 6, Lugd. Bat., 1766.)

Pour ce qui concerne la suite de mes études à Berlin, je passai quelques semestres à étudier la chirurgie et les accouchements. Mon père me dirigeait. Avant mon départ pour Gœttingue, où je comptais me livrer aux études cliniques, je devais connaître, au moins théoriquement, toutes les branches de la médecine.

Plus loin je vous apprendrai comme quoi je choisis les accouchements pour ma spécialité; je vous ferai seulement remarquer ici que ce fut sous mon père que je pris les premières leçons sur cet art, et que je suivis la clinique d'accouchement pendant un semestre.

Pendant ce temps (1823), je me fis un devoir de pratiquer très-assidûment l'auscultation que Lejumeau de Kergaradec venait d'appliquer d'une façon si brillante à l'art des accouchements. Cette étude se fit à l'insu de mon père, qui était tout à fait opposé à ce nouvel élément de diagnostic, et cela pour des raisons impossibles à soutenir, et qu'il a

développées dans sa biographie (V. Bernstein) Histoire de la chirurgie. Leipz., 1822, p. 30). J'acquis ainsi par moi-même une certaine habileté dans l'auscultation, talent que j'ai su très-bien faire valoir plus tard. Je suis persuadé que si mon père avait vécu plus longtemps, il eût fini par renoncer à tout ce qu'il avait dit contre l'auscultation, et reconnu tous les bénéfices qu'on peut en retirer. Mais mon bon père n'en connut que le début; il émit son partial jugement, et son opinion préconçue ayant passé à l'état de conviction, il n'en revint plus jamais.

Ce fut le 8 juillet 1823 que je dirigeai pour la première fois un accouchement spontané, et le 1er août, je fis ma première application de forceps. Comme je n'arrivai pas du premier coup à placer la deuxième branche, mon père s'impatienta, et, après m'avoir repoussé, termina lui-même l'opération. Combien de fois, dans ma longue carrière, je me suis rappelé cette scène, quand je laissais opérer pour la première fois sous mes yeux l'un ou l'autre de mes élèves ! A ce souvenir, je m'efforçais de rester calme et patient quand le jeune adepte ne réussissait pas immédiatement, me rappelant quelle impression pénible de honte et de découragement il résulterait pour lui de se voir ainsi mis de côté.

Le moment approchait où j'allais quitter Berlin pour continuer mes études à Gœttingue. Je vous parlerai de cette époque dans ma prochaine lettre, et je terminerai celle-ci en vous racontant quelques traits de ma vie d'étudiant dans la capitale de la Prusse.

Dès mon premier semestre, je fis partie du

chœur des *Lausitzer*, une des branches de la *Lusatia* qui florissait alors à Leipsick.

Les salles d'armes, les assemblées, les tavernes, les banquets étaient assidûment fréquentés. J'étais chargé de soigner, de cacher et de procurer les armes pour les duels, fonction qui était dévolue au plus jeune de la Société, nommé pour cela le *renard remorqueur* (Schleppfuchs). Cette entreprise n'était pas sans péril à Berlin.

Mais ce plaisir ne dura que six mois. Mon père, qui était très-opposé à ces manifestations des écoles, s'aperçut de mon enrôlement, et il fallut, à mon grand chagrin, quitter l'association. Cependant, je continuai mes relations amicales avec mes anciens sociétaires, tant de Berlin que de Leipsick. Jusque dans un âge avancé, les tavernes lusatiennes de Leipsick reçurent ma visite chaque fois que je me trouvai dans cette dernière ville. En 1857, je fus nommé membre honoraire de la Société à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa fondation. J'assistai les 6, 7 et 8 août à cette belle fête.

Je me liai avec le célèbre accoucheur berlinois Carl Mayer, qui vit encore, et sous tous les rapports je dus beaucoup à sa fréquentation. Quoiqu'il fût mon aîné, il s'intéressa à moi. Notre liaison date du premier jour de mon arrivée à Berlin, le 18 octobre 1816. Il seconda fidèlement mon père en qualité d'*amanuensis*, et plus tard d'*assistant*, quand mon père créa la clinique d'accouchement. Comme nous habitions la même maison, nous mîmes en commun nos plaisirs et nos peines; il fut mon guide et mon conseiller dans la première période de ma vie universitaire. Plus tard, quand il se

fut établi, en 1821, médecin à Berlin, je passai chez lui les heures les plus agréables et les plus instructives de ma vie, et quand le sort nous sépara, nous n'en restâmes pas moins en relations très-intimes et très-suivies, quoique parcourant la même carrière.

Puisse ce collègue si cher vivre heureux encore longtemps, puisse-t-il trouver dans l'attachement de ses amis, dans la conviction de n'avoir pas vécu en vain, et dans la reconnaissance de ses nombreux obligés, puisse-t-il trouver, dis-je, la force consolante, vivifiante qui le soutienne contre les orages qui sont venus éclater sur lui dans ces dernières années !

Enfin, je mentionnerai encore que, pendant la première partie de mes études à Berlin, une chance heureuse me conduisit deux fois à Ratisbonne dans la maison de mon aïeul bien-aimé. Des affaires de famille rendirent ces voyages nécessaires, ils eurent une très-heureuse influence sur mon avenir. J'étais à l'âge où l'on est accessible aux bonnes impressions, et je trouvai en mon grand-père Schæffer un homme au-dessus de tout éloge dans sa vie de praticien comme dans sa vie privée. Je me le proposai comme modèle à imiter. Je pris de lui l'habitude de tenir un journal de mes faits et gestes. Dans les commencements (j'avais entrepris ce journal en 1817) les pages en furent remplies par des histoires d'écoliers, de gais événements, etc. Plus tard, j'y inscrivis chaque jour des remarques scientifiques, des extraits concis, rapides de mes lectures, des observations de malades, etc., sans préjudice de ce que la vie ordinaire pouvait offrir de gai ou de sérieux. *Cette*

tenue de livres, je la continue encore aujourd'hui... Les grands voyages que je fis plus tard sont consignés dans plusieurs volumes; tout ce que j'ai recueilli depuis mon professorat, mon décanat, je l'ai scrupuleusement enregistré, et coordonné de telle façon que je suis prêt, à tout moment, à rendre un compte statistique sur tout ce qui peut intéresser l'homme, l'observateur et le médecin. Je n'ai certes pas besoin, mon honoré ami, d'insister davantage sur l'utilité de pareilles notes; elle est incontestable pour nous autres médecins, parce qu'elles mettent un certain ordre dans nos occupations si diverses, si multiples, et semblent avoir une influence décisive sur nos travaux mêmes. C'est chez mon grand père Schæffer que j'ai semé les premières semences de cette riche moisson.

Mais je m'aperçois qu'il est grand temps de terminer cette lettre.

A vous.

TROISIÈME LETTRE

SOMMAIRE : Gœttingue de 1823 à 1825. — Raisons pour lesquelles cette Université fut choisie. — Voyage à pied de Berlin au Harz, et voyage d'automne à Francfort-sur-le-Mein, Darmstadt et Ratisbonne. — Retour à Gœttingue. — Appréciation des professeurs et des institutions de cette Université. — Langenbeck ; la Bibliothèque royale. — Leur influence sur mes études à venir. — Cours à Gœttingue. — La vie qu'on y menait. — Célébration du cinquantième anniversaire du doctorat de Blumenbach, en automne 1825. — Départ de Gœttingue. — Vœu de m'y fixer un jour.

Gœttingue, 29 juillet 1861.

Cher ami,

D'après votre dernière lettre, vous me semblez prendre un si vif intérêt aux récits de mes dernières années d'université, que je me permets de continuer et de vous raconter dans cette épître-ci mon séjour à Gœttingue.

Mon père choisit cette école supérieure en partie par souvenir, — lui-même y avait étudié pendant quelque temps, — et en partie aussi pour me perfectionner dans la chirurgie, sous la direction de son ancien condisciple Langenbeck, lequel s'allia plus tard à notre famille.

Mais il y avait encore un autre motif, plus sérieux, pour m'éloigner de Berlin : mon père vou-

lait se remarier, et comme sa future était plus jeune que l'aîné de ses fils, la présence de celui-ci était complétement inutile dans ce moment solennel. En effet, peu de temps après mon départ je reçus une lettre de faire part du mariage en question.

Je quittai Berlin le 11 août 1823. A Magdebourg, je fis la rencontre de plusieurs étudiants berlinois avec lesquels je voyageai à pied par le Harz, et je n'arrivai ainsi que le 21 août à Gœttingue. On s'y trouvait encore en plein semestre d'été, t ndis qu'à Berlin tous les cours étaient déjà terminés. Je pris mes arrangements pour l'hiver suivant, je louai une chambre, etc., et.; je flânai en attendant dans les cliniques et les salles de malades pour apprendre à connaître les professeurs et leurs méthodes d'enseignement; enfin, je partis avec mon cousin Charles, fils aîné de mon oncle Damian, qui venait de terminer ses études à Gœttingue, pour nous rendre par Cassel, Marbourg, Giessen et Francfort à Darmstadt, dans le but de visiter des parents que je ne connaissais pas encore. C'est avec un certain plaisir et un vif intérêt que je me rapprochai de cette partie de ma famille, surtout à cause de ma tante et de ma cousine, toutes deux accoucheuses, comme je vous le marquai dans ma première lettre. Le médecin en herbe dut entendre bien des sages paroles prononcées à son intention par ces dignes femmes. Je quittai Darmstadt pour aller voir encore une fois mon bon grand-père Schæffer, à Ratisbonne, en passant par ma ville natale sans m'y arrêter. Je séjournai quelques semaines dans la maison de mon grand-père; je l'accompagnai assidûment

dans ses visites de malades, j'assistai à des autopsies, je fouillai sa bibliothèque, qui était riche en œuvres des anciens médecins ; enfin je pris douloureusement congé de cet excellent homme, que je voyais pour la dernière fois, car je ne retournai plus à Ratisbonne avant sa mort, arrivée en 1826. Je me rendis à Darmstadt, et de là à Gœttingue, pour y continuer mes études.

L'Université de Gœttingue brillait à cette époque de tout son éclat. Les étudiants y affluaient de tous les pays. Leur nombre, de 1823 à 1824, s'élevait au chiffre de 1532. On comptait 222 étudiants en médecine et 852 étudiants en droit. Toutes les chaires étaient occupées par des professeurs célèbres. Parmi ceux de la Faculté de médecine, on remarquait particulièrement *Blumenbach*, *Langenbeck*, *Himly*, *Stromeyer* (le chimiste) ; *Conrad*, le thérapeutiste, venait de quitter Heidelberg pour Gœttingue, et *Mende* avait été appelé de Greifswald pour la chaire d'accouchement et de médecine légale, en remplacement d'Osiander. Parmi la jeune génération de quelque avenir se trouvait *Marx*, qui débutait alors comme professeur particulier (*Privat-Docent*). Il exerçait une grande attraction sur ceux qu'il instruisait, tant par son érudition que par son talent d'élocution. Les établissements de Gœttingue ne pouvaient naturellement soutenir aucune comparaison avec ceux de Berlin. Le service médical, dirigé par Himly, était surtout très-médiocre ; seulement en 1850 Gœttingue obtint un hôpital digne de son Université et tout à fait approprié à son but. L'hôpital chirurgical était la propriété de Langenbeck et ne renfermait que peu de chambres. La maison

d'accouchement attirait l'œil comme extérieur, mais ce ne fut que quelques années plus tard que l'intérieur reçut une disposition convenable. Les salles de dissection étaient très-restreintes. Ce ne fut qu'en 1825 qu'on les transféra dans un bâtiment nouvellement construit. Malgré toutes ces exiguïtés, quels résultats n'a-t-on pas obtenus dans ces établissements! A quelle perfection Langenbeck n'amena-t-il pas l'anatomie à Gœttingue! Quel zèle, quelle émulation n'a-t-il pas éveillés parmi ses élèves!!!... Quelle activité régnait dans le service chirurgical! Les éléments d'études ne manquèrent jamais aux étudiants: la gloire, la renommée du maître attiraient les malades de tous les côtés; les opérations les plus importantes ont pu être pratiquées, les résultats les plus inespérés ont pu être obtenus ainsi sous les yeux des élèves. Et l'on sait avec quel talent Langenbeck opérait! Le service médical, trop restreint pour recevoir un nombre suffisant de malades, était renforcé par deux polycliniques qui remédiaient à ce défaut d'espace; on avait même fait entrer dans le cercle de ces polycliniques les villages des environs. C'est ainsi que Gœttingue fournit la preuve que les bons résultats ne dépendent point de l'aspect monumental des établissements, mais que le génie actif qui les dirige, le zèle pour l'étude d'une part, l'avidité de s'instruire de l'autre, remplacent ce qui manque dans leur organisation extérieure.

Par contre, Gœttingue possède une bibliothèque qui, par ses richesses et surtout par la perfection de ses catalogues, dépasse tout ce qui peut exister de semblable, même dans les plus grandes villes. L'usage des livres, si obligeamment accordé à

chacun, fait de cette bibliothèque publique le modèle le plus parfait qui puisse se rencontrer dans ce genre. Je vous raconterai plus tard quelle heureuse influence les ressources sans nombre que j'y trouvai à chaque instant exercèrent sur la direction de mes études. Tout ce que je veux vous dire, c'est que j'en usai largement, et c'est de cette époque que date le plan des travaux historiques dont je m'occupai plus tard. J'ai encore dans mes cartons une interprétation de l'école de Salerne écrite en latin et qui émane de ce temps. Dans l'été de 1824, je publiai un programme intitulé : *An ars obstetricia sit pars chirurgiæ*. Cet opuscule parut pour fêter la cinquantième année de doctorat de mon grand-père Schæffer. Dans ce traité je me suis efforcé de faire un résumé succinct de l'histoire de l'art des accouchements et de répondre négativement à la question posée dans le titre de l'ouvrage. Si dans mes écrits ultérieurs j'ai toujours soigné le côté littéraire et historique, c'est à la fréquentation de la riche bibliothèque de Gœttingue que je le dois. Comme fait curieux, je vous dirai qu'à mon départ de cette ville, en septembre 1825, me trouvant dans la salle des philologues, je traçai au crayon sur une des tablettes l'inscription suivante : « *Valete deliciæ meæ ; 8 septembre* 1825. » Cette phrase est encore lisible aujourd'hui. Je demande pardon aux gardiens de la bibliothèque de cette souillure d'enfant : je ne pus m'empêcher d'en rire quand le hasard me la fit retrouver quelques années plus tard.

Pendant les deux années que je passai à cette Université je n'ai cessé de fréquenter assidûment les cliniques et de bien m'exercer au traitement

des malades. Durant le premier semestre, après avoir fréquenté les hôpitaux en qualité de simple auditeur, je les visitai, pendant les trois semestres suivants, comme praticien. C'est ainsi que je fus élève de Himly pour la médecine, de Langenbeck pour la chirurgie. Conradi m'admit à la polyclinique pour soigner les malades de la ville. Les cours théoriques ne furent pas oubliés. Je continuai l'histoire naturelle et l'anatomie comparée sous Blumenbach, que mon père avait déjà suivi lorsqu'il était lui-même étudiant à Gœttingue. Je fis de la chimie et de la pharmacie avec Stromeyer, de l'ophthalmologie et de la thérapie avec Himly, de la chirurgie avec Langenbeck. Je m'exerçai à l'anatomie et aux préparations angéiologiques, ce que je n'avais pas pu faire à Berlin. Je suivis les leçons de médecine légale de Mende, et celles de toxicologie de Marx. Quant aux études obstétricales, j'en fis peu à Gœttingue, sachant qu'après mon retour à Berlin les occasions ne me manqueraient pas. Mon père était d'ailleurs du même avis que moi. Je ne fréquentai donc que pendant un semestre la clinique d'accouchements de Mende, afin de connaître sa méthode d'enseignement.

Vous voyez, mon cher ami, que j'employai bien mon temps à Gœttingue. J'étais animé du zèle qui, dans cette école supérieure, enflammait aussi bien les professeurs que les élèves. Pour celui qui ne vivait pas de la vie d'étudiant ou de la vie en commun, il n'y avait guère de distractions à notre Université, ou du moins les distractions n'étaient pas de nature à troubler nos études. Les jeunes gens animés des mêmes sentiments se réunissaient entre eux. On se promenait

ensemble; on visitait pendant les soirées d'été les jardins publics des environs de la ville, on s'excitait mutuellement à prendre le thé ou le café chez l'un ou chez l'autre. Quelques professeurs nous recevaient aussi chez eux.

Il me fut très-agréable de passer les deux semestres à l'Université avec mon frère Charles, actuellement professeur à Munich. Ce qui avait surtout attiré mon frère à Gœttingue, c'étaient les leçons de Blumenbach et celles de Hausmann, professeur de minéralogie. Ce fut à cette époque qu'il jeta les bases de ses études sur l'histoire naturelle, études auxquelles il finit par se vouer complétement.

Le temps arriva enfin où il fallut quitter Gœttingue, dont le séjour m'était devenu plus cher que je ne puis l'exprimer. Les deux années que mon père m'avait accordées étaient écoulées, et je dus penser à terminer mes études. Je comptais cinq années et demie d'Université. Peu avant mon départ j'eus le plaisir d'assister à une belle fête. Tous les étudiants organisèrent une marche aux flambeaux pour célébrer le 50e anniversaire du doctorat de Blumenbach. Cette fête eut lieu le 17 septembre 1825. A cette occasion, mes collègues me votèrent une charge d'honneur qui m'octroyait d'adresser un discours et de remettre une couronne de laurier à l'illustre vieillard....

Je quittai Gœttingue le 22 septembre 1825. Mon cœur était oppressé; je comprenais bien que le temps de ma pleine liberté et de ma joyeuse jeunesse était passé, et que j'allais entrer dans la période sérieuse de la vie. Des examens de tout genre m'attendaient. J'avais à passer mes examens de

docteur, lesquels devaient être suivis de l'*Examen d'Etat*, qui, en Prusse, est un composé d'épreuves partielles résumant toutes les études universitaires. Je devais en même temps remplir auprès de mon père les fonctions de deuxième assistant (aide). Son vœu le plus cher était de voir suivre à l'aîné de ses fils la carrière professionnelle des accouchements, afin de pouvoir le remplacer un jour. Pour le moment, il désirait que je le secondasse. En outre, comme je vous l'ai écrit, l'intérieur de la maison paternelle était entièrement changé depuis que mon père avait convolé en secondes noces. Ma belle-mère était plus jeune que moi. L'incertitude de savoir comment je me trouverais dans cet intérieur contribuait me rendre mon retour peu agréable. Il n'y a rien d'étonnant non plus que j'entreprisse mon voyage sérieusement préoccupé. En quittant Gœttingue, qui était devenu pour moi l'idéal des Universités, je nourrissais l'espoir d'y retourner un jour. Je ne renonçai jamais à cette idée, que je caressais et qui, finalement, se réalisa.

J'arrivai à Berlin le 25 septembre 1825, ne m'étant arrêté nulle part. Je m'installai de suite dans mon ancienne chambrette, quoique ma famille fût encore absente. Mon père et sa femme rentrèrent d'un voyage aux eaux quelques jours plus tard. Je m'arrête à la description de mes années d'études à Gœttingue. Dans ma prochaine, je vous entretiendrai de mes faits et gestes à Berlin.

Tout à vous.

QUATRIÈME LETTRE (1)

SOMMAIRE : Mon poste d'assistant dans la Maison d'accouchement à Berlin. — Description de la Clinique d'accouchement. — Examens pour le doctorat, 1826.— Examen d'Etat, 1827. — Ma nomination en qualité de premier assistant à la Maison d'accouchement. — Nomination et installation comme professeur privé. — Ouverture de mes leçons en été 1827.

Gœttingue, le 1er août 1861.

Mon père, comme je vous l'ai dit, avait fondé lui-même en 1817 un hôpital d'accouchement; car, jusqu'à lui, l'Université de Berlin ne possédait pas d'établissement de ce genre à elle appartenant. Pour les études spéciales de cette nature, il fallait recourir à la division d'accouchement établie à la Charité. J'entrai, à mon retour de Gœttingue, chez mon père comme deuxième *assistant*; relativement comme troisième, mais les deux derniers avaient les mêmes attributions, les mêmes devoirs et les mêmes appointements que le premier. Le bâtiment était situé rue d'Oranienbourg, 29.

(1) Les lecteurs consulteront avec fruit le remarquable rapport de M. Jaccoud sur l'organisation des Facultés de médecine en Allemagne.

Mon père avait divisé son service en trois parties. La première formait la clinique ordinaire : elle était réservée aux femmes enceintes recueillies par l'établissement. Les élèves y trouvaient l'occasion d'étudier la marche normale de l'accouchement et de ses suites. On avait établi ensuite une polyclinique, où les étudiants apprenaient à connaître les difficultés particulières de la clientèle des accoucheurs privés et avaient de nombreuses occasions de voir des couches anormales, et même d'y participer. Cette clinique était le vrai centre d'action des *assistants*. Les sages-femmes les appelaient en ville, ils s'y rendaient avec l'un ou l'autre des cliniciens. On jugeait des cas difficiles, et au besoin, ou en cas d'urgence, on recourait au directeur. Enfin, on avait attaché à l'établissement une clinique de maladies des femmes. De cette manière, toutes les parties de la gynæcologie étaient représentées.

Les comptes rendus sur ces établissements insérés de temps en temps par mon père, et plus tard par moi, dans notre *Journal de l'art des accouchements*, firent connaître l'efficacité de cette organisation. Dans un de mes écrits, publié peu avant mon départ de Berlin, après avoir donné ma démission de directeur provisoire, poste qui m'avait été conféré en 1828, j'ai décrit plus amplement la maison sous le titre de. *Organisation de la Maison d'accouchement de Berlin; coup d'œil rétrospectif sur ses services depuis l'année* 1817; Berlin, 1829, in-8 (1).

1) *Die Einrichtung der Entbindungs-Anstalt an der K. Universitæt zu Berlin, nebst einem Ueberblicke der Leistungen derselben seit dem Jahre* 1817.

Vous voyez, mon cher ami, qu'avec une pareille organisation, qui devait atteindre plusieurs buts à la fois, les *assistants* étaient très-occupés. Ajoutez que notre directeur était très-sévère, qu'il exigeait de nous une grande ponctualité, et avant tout beaucoup de rapports écrits. Par contre, quelle riche mine pour notre instruction! Nous avions à notre usage nn matériel immense, tel qu'une grande ville seule peut en offrir un. Notre clientèle s'étendait jusqu'aux villages les plus éloignés, ce qui occasionnait un service pénible et fatigant. J'ai donc eu raison de vous dire, dans ma précédente lettre, qu'à Berlin j'étais voué d'avance aux accouchements. Malgré toutes les occupations qui m'étaient imposées par mon poste, je fus obligé de suivre les leçons de mon père, et sous sa direction je m'exerçai fréquemment sur le mannequin aux différentes opérations obstétricales. Je fréquentai également les cours de clinique médicale de Berends et de Neumann, les cliniques chirurgicales de Rust et de Græfe, et les leçons de Knape sur la médecine légale.

Mes journées étaient bien occupées, comme vous voyez. Ce qui me restait de temps était consacré à la préparation à mes examens, car il me tardait de prendre le titre de docteur, qui convenait parfaitement à ma position d'assistant.

Le 1er novembre, sous le décanat de Link, je fis mon épreuve écrite. (On me fit grâce de l'examen oral, à cause de mes longues années de scolarité.) Le 3 janvier 1826, je subis le *Rigorosum;* mes examinateurs furent Link, Berends, Rudolphi et de Græfe. Ma promotion de docteur eut lieu le 29 mars. Le sujet de ma thèse était : « *De scirrho*

« *et carcinomate uteri*, *adjectis tribus totius uteri* « *extirpationis observationibus*. » Dans ce travail je communiquai trois cas nouveaux d'extirpation totale de l'utérus cancéreux dont Langenbeck avait pratiqué deux pendant mon séjour à Gœttingue; mon père avait fait l'autre le 25 juillet 1825. Malheureusement, les trois résultats furent défavorables. Langenbeck avait entrepris l'opération par la *ligne blanche*. Ce procédé avait été employé par Gutberlet, de Wurtzbourg, en 1813. Voy. v. Siebold, *Journ*. T. I, cahier 2, p. 228.

La joie que j'avais éprouvée par ma réception fut troublée quelques jours plus tard par l'avis que nous reçûmes de la perte de mon grand-père Schæffer, qui avait succombé le 15 avril 1825, dans sa 75e année. Son souvenir était assuré parmi nous, et le monde savant ne l'oubliera pas comme auteur d'écrits estimés sur les maladies des enfants et les épidémies.

MÉDECINE DE PARIS

Le 13 mai 1826, la Faculté de philosophie de Wurtzbourg me causa une agréable surprise en m'envoyant le diplôme de *docteur en philosophie*. J'y fus d'autant plus sensible que cette distinction m'arrivait de ma ville natale.

Mon père désirait que, immédiatement après ma promotion de docteur, je subisse l'*examen d'État* (1). Il me fut impossible d'obtempérer à ce

(1) Les épreuves pour cet examen sont classées sous les cinq chefs suivants :

1. Anatomie, physiologie et histologie ;
2. Clinique médicale ;
3. Clinique chirurgicale ;
4. Clinique obstétricale ;
5. Examen oral.

vœu, attendu que certaines parties des épreuves exigeaient des préparations spéciales auxquelles on ne pouvait être initié que par des médecins de Berlin qui étaient familiarisés avec les idées particulières des examinateurs et connaissaient leurs exigences. Il fallut d'abord suivre des cours et des répétitions, s'exercer aux opérations chirurgicales sur les cadavres, apprendre à appliquer les bandages, etc., etc. Ces cours étaient donnés, à cette époque, par les professeurs de l'École spéciale militaire. Je m'occupai de tout cela pendant l'été et les grandes vacances de 1826, et je commençai les épreuves définitives le 22 novembre, par une démonstration d'anatomie, en public. A la mi-décembre je passai à la Charité, où je traitai, comme cela se pratique d'ordinaire, les quatre malades choisis dans les deux Cliniques, chirurgicale et médicale. Dans l'intervalle, je me débarassai de l'épreuve sur la vaccination, et le 13 février 1827, je parvins à l'épreuve publique orale et finale. Le 3 mars, je reçus l'*approbation ordinaire* avec la note *extrêmement bien* et la mention particulière : *Opérateur*. Fin mars, je fis l'examen obstétrical, dont je reçus l'approbation le 15 avril. Ainsi, le 14e semestre après mon entrée à l'Université, j'étais débarrassé de tous mes examens. Pendant ce dernier semestre, je suivis encore les cours particuliers de Neumann sur les maladies mentales, et je visitai la maison des aliénés de la Charité qui se trouvait sous sa direction. Enfin, je fréquentai la Clinique de maladies syphilitiques que dirigeait Kluge.

A partir de ce moment, j'avançai rapidement. En mai 1827, je fus nommé *premier assistant*.

En juin, je fus reçu professeur particulier (*Privat-Docent*); et à cette occasion, je fis devant la faculté, en latin, une leçon sur l'opération césarienne, et, en public, je parlai de l'accouchement prématuré. Le 21 juin, je commençai mon cours avec vingt auditeurs !!

Comme j'entre dans une autre phase de mon existence, je termine ici cette lettre.

Tout à vous.

CINQUIÈME LETTRE

SOMMAIRE : Mon enseignement particulier à Berlin, 1827 à 1829. — Mes principes sont les mêmes que ceux de mon père. — Exposé de ces derniers ; ils tiennent le milieu entre ceux d'Osiander et ceux de Boër. — Mes occupations comme professeur particulier, comme assistant et comme accoucheur praticien. — Mort de mon père, en 1828. — Ma nomination comme directeur provisoire de la Clinique d'accouchement. — Réunion des naturalistes allemands à Berlin en 1828. — Mon mariage en 1829. — Nomination comme professeur d'acconchement à Marbourg, en remplacement de Busch, appelé aux mêmes fonctions à Berlin. — Départ pour Marbourg en septembre 1829.

Gœttingue, le 3 août 1861.

Ainsi donc, mon ami, la carrière qui devait un jour me conduire au professorat m'était ouverte. J'étais devenu professeur particulier, et dès le début mes leçons sur les accouchements eurent beaucoup de succès, ce qui stimula mon zèle. Il me fallut néanmoins travailler activement et préparer, pour ainsi dire, leçon par leçon, n'ayant jamais trouvé jusqu'alors le loisir d'écrire un manuel complet à mon usage. Je pris pour base de mon enseignement le livre élémentaire de mon père (1), dans lequel je trouvai au moins un plan

(1) *Lehrbuch der Theorethisch-Praktischen Entbindungskunde, zu seinen Vorlesungen*, etc 4e édit., 1824, 2 vol. in-8.

à suivre. En général, dans les premières années de ma carrière professionnelle et pratique je n'eus pas d'autre guide que mon père. D'ailleurs, il avait été mon unique maître en accouchement, et, dans le courant de mes études médicales, je n'avais eu ni le temps de voyager ni d'entendre d'autres professeurs, pour pouvoir par moi-même juger de leur manière de faire.

Quand mon père débuta dans l'enseignement, les accoucheurs allemands étaient divisés en deux camps : dans l'un se trouvaient les partisans d'*Osiander*, pour lequel l'*art d'accoucher* était au-dessus de tout. Ses disciples, dans leur engouement pour les opérations, négligeaient complétement la fidèle observation de la nature et n'avaient aucune confiance dans son action. Dans le camp opposé se trouvaient les partisans de Boër, qui avait introduit la méthode anglaise sur le continent. L'école de Boër professait la confiance dans la nature, observait et appréciait ses merveilleuses ressources et ne pratiquait que rarement des opérations. Par ses principes, l'école de Vienne (Boër) était tout l'opposé de celle de Gœttingue (Osiander). Je ne vous citerai qu'un seul exemple, c'est la proportion des applications du forceps dans les deux écoles. Il y avait des années où Osiander appliquait cet instrument 40 ou 50 fois sur 100 accouchements, tandis que Boër n'y avait recours que 5 à 6 fois sur 1,000 ; en 1816, sur 1,530 naissances, le forceps ne fut même pas appliqué plus de deux fois.

Mon père avait étudié les deux systèmes. Il avait fait ses études à Gœttingue; mais, devenu professeur, il était allé à Vienne pour y voir et

entendre Boër. Là il avait vu déployer une *activité* extraordinaire; ici on restait, au contraire, *passif* jusqu'à la dernière extrémité. Il n'adhéra jamais complétement à aucun des deux systèmes. Il fonda une école pour ainsi dire éclectique. Il formulait ses principes d'accoucheur par les mots suivants, qui étaient inscrits au-dessus de chaque lit dans son service : — *Silence et repos, respect de la nature et de la femme en couches, respect pour l'art quand la nature en requiert l'assistance.*— Lisez à ce sujet la diatribe qu'Osiander dirige, dans son *Manuel d'accouchement*, 1re partie, 1819 (1), § 68, contre mon père qui se trouvait en continuelle hostilité littéraire avec lui, tout en conservant, jusqu'à la fin de sa vie, un certain penchant pour les tendances d'Osiander. Mon père pratiquait les opérations obstétricales avec une sûreté et une adresse merveilleuses; il déployait même, dans certains cas, une sorte d'élégance, autant qu'elle est compatible avec les opérations obstétricales. Plus tard, je reconnus qu'il n'avait pas toujours été très-sobre à l'égard de l'emploi du forceps. Pendant les premières années de ma carrière académique, je suivis fidèlement ses principes et n'y remarquai rien qui eût pu m'en faire dévier. Ce ne fut que plus tard, pendant mon professorat à Marbourg, abandonné à moi-même et me vouant aux études obstétricales et à l'observation de la nature avec une grande ardeur, et après avoir fait, en 1830, la connaissance personnelle de Nægelé, à Heidelberg, et m'être mis en relations scientifiques

(1) Osiander, *Handbuch der Entbindungskunst*, 2 Baude, in-8.

avec cet homme supérieur,—relations que j'ai conservées jusqu'à sa mort, — que j'abandonnai la manière de faire de mon père, que je fus plus fidèle à la nature et que je m'efforçai surtout à restreindre l'usage du forceps. Je ne vous entretiendrai pas plus longtemps de mes principes en obstétricie; cette biographie, ou plutôt ces esquisses biographiques suffiront pour vous donner une idée du développement de mes connaissances et de la manière dont elles se sont développées. Outre les leçons sur les accouchements que je donnais pendant les premiers semestres de mon professorat particulier, je fis des cours d'opérations obstétricales sur le mannequin. Ces cours duraient de quatre à six semaines, mais me donnaient peu de satisfaction, parce que mes élèves n'avaient d'autre intention que de se préparer à l'*examen d'Etat*. Dans le même but je donnai aussi un cours de bandages et de pansements. Pendant le semestre d'hiver 1828, je fis même des leçons publiques sur les affections dynamiques des os. Aujourd'hui je me rappelle à peine comment et pourquoi j'entrepris une semblable besogne.

Vous pouvez juger par ces détails, mon cher ami, quelle activité je déployais dès mon début dans le professorat. Je cherchai également à payer un tribut à la science pure, en composant et faisant imprimer, à l'usage des élèves, un manuel sur les exercices sur le mannequin. Dans cet opuscule j'ai encore suivi les principes de mon père, en n'indiquant que les opérations qui étaient en honneur dans notre école.

Grâce à ma nomination d'assistant à la Clinique d'accouchement, je pus mener de front la théo-

rie et la pratique. Je vous ai fait connaître, dans ma quatrième lettre, l'organisation intérieure de l'établissement de mon père, et vous avez pu juger combien mes occupations y étaient multiples. La direction des accouchements qui avaient lieu dans la maison, — mon père ne se faisait habituellement appeler que dans des circonstances extraordinaires, — la surveillance des accouchées, la tenue des journaux, la polyclinique, le traitement des maladies des femmes qui s'adressaient à l'établissement : tout cela donnait de nombreuses occupations, mais c'étaient des occupations instructives qui eurent une heureuse influence sur mon avenir. La polyclinique faisait connaître ce qu'était l'art des accouchements, tandis que l'excellente organisation de la Clinique de l'institut faisait voir ce qu'il devait être. Tous les cas les plus graves se rencontraient dans la première, et pour vous donner une idée des opérations souvent, des plus difficiles, que j'ai faites moi-même depuis le 1er juillet 1826 jusqu'à mon départ de Berlin, en automne 1829, je détacherai quelques notes de mon journal : Quarante-deux applications de forceps ; cinq changements de la présentation des fesses en présentation des pieds; huit extractions par les pieds; dix-huit versions; un accouchement forcé, pour un cas de cancer utérin ; une fois la perforation; six fois l'extraction artificielle du placenta ! Les fausses couches et les moles ne manquèrent pas non plus à mon observation. Mais, chose curieuse, pendant mes séjours tant à Berlin qu'à Marbourg, je n'avais pas rencontré une seule fois une insertion du placenta sur le col (*placenta prævia*). Ce ne fut que le 28 juillet 1836 que

j'eus occasion d'en voir une pour la première fois, à Gœttingue. Un autre avantage que m'offrit encore la polyclinique de Berlin, ce fut de bien étudier la véritable manière d'agir des sages-femmes, celles-ci nous appelant fréquemment en consultation. Il était évident que ces dames, soit qu'elles attendissent trop longtemps, soit qu'elles intervinssent trop précipitamment et qu'elles applicassent des secours mal entendus, transformaient souvent des cas simples en cas plus ou moins graves. Je me réserve de vous parler plus tard encore de ces tristes expériences; j'en ai fait assez à Berlin. L'instruction des sages-femmes rentrant dans mes attributions professionnelles à Marbourg comme à Gœttingue, je pus faire mon profit de ce que j'avais appris à Berlin et citer des exemples. C'est ainsi que j'ai eu, dès mon entrée dans la carrière obstétricale, une double occasion de m'exercer, à la pratique dans mes fonctions d'assistant à la Clinique, et à la théorie en ma qualité de professeur particulier. Théorie et pratique ont marché de pair.

Mais un événement important est venu subitement changer ma position. . . . .

Le 12 juillet 1828, mon père mourut après une très-courte maladie. Ce fut, comme l'autopsie le démontra, une affection carcinomateuse de l'estomac qui l'enleva. Il fut généralement regretté, car il succombait dans la force de l'âge. Né le 5 mars 1775, il n'avait atteint que cinquante-trois ans. Sa famille fut le plus cruellement frappée. Il laissait une jeune veuve, mère d'une petite fille de quatre mois, et deux fils et trois filles du premier lit. J'étais l'aîné de tous, et moi seul j'avais commencé à fonder mon avenir. Il s'éleva de très-

désagréables difficultés de succession, parce que mon père, ne prévoyant pas sa fin prématurée, était mort sans faire de testament. Dans le partage de la succession, peu importante du reste, les enfants du premier lit n'obtinrent pas précisément le meilleur lot. D'après le code prussien, là où il n'y a pas de testament la loi accorde la moitié de la fortune à la veuve; une moitié seulement était à partager entre les six enfants. J'acceptai pour ma part une portion de la précieuse bibliothèque de mon père, sa remarquable collection d'instruments, de bassins, de préparations, et enfin son équipage. Il me revenait dès lors fort peu d'argent.

Si je vous fais part de tous ces détails, mon cher ami, c'est afin de vous mettre à même de juger combien il m'était nécessaire d'avancer dans ma carrière, de déployer toute mon activité pour me créer une position solide et indépendante. La première occasion qui s'offrit, ce fut ma nomination provisoire, par le ministère de l'instruction publique et des cultes, comme *directeur-professeur de la Clinique d'accouchement*. Ce fut un grand bien pour moi, car désormais je pouvais, en ma qualité de professeur, me perfectionner dans la pratique et paraître seul. Comme le poste vacant ne fut définitivement occupé qu'en automne 1829, je remplis pendant trois semestres, à la Faculté de médecine de Berlin, la charge de professeur de clinique d'accouchement, tout en continuant mes leçons théoriques comme par le passé.

Immédiatement après la mort de mon père, j'entrai en relation avec l'éditeur du journal d'accouchement que, depuis 1813, mon père rédi-

geait (1), lequel journal avait, depuis 1802, remplacé la *Lucina*. On décida qu'il continuerait à paraître sous ma direction. Je n'en interrompis la publication qu'en 1837, où je crus convenable d'y renoncer et d'accepter le titre de corédacteur de la nouvelle feuille périodique qui paraissait en même temps que mon journal, sous le titre de : *Nouveau journal d'accouchement* (2).

Quelques-unes des familles dont mon père avait été le médecin restèrent fidèles au fils, d'autres s'y joignirent; de cette façon, je me vis bientôt à la tête d'une petite clientèle particulière, dont j'augmentai encore les bénéfices en étant appelé comme accoucheur dans les familles. Je pus aussi conserver, sans dépenser tous mes revenus, la voiture et les chevaux de mon père, ce qui est une affaire assez importante à Berlin.

Malheureusement, quelques semaines après la mort de mon père, je tombai malade d'une pneumonie compliquée d'accidents typhoïdes. Grâce au talent de mon vénéré maître Horn, je fus si bien remis qu'en septembre 1828 je pus prendre une part active au Congrès des naturalistes qui eut lieu à Berlin à cette époque. Je fis les honneurs de l'établissement obstétrical à plus d'un professeur d'accouchement qui venait se présenter secrètement comme candidat à la chaire vacante. Quelles étranges réflexions ces promenades me suggéraient! Je surpris plus d'un regard de convoi-

(1) *Journal für Geburtshülfe, Frauenzimmer und Kinderkrankheiten*. Herausgegeben von A. E. von Siebold. Frankfurt a/Mein, 1813-1826, 6 vol. avec planches.

(2) *Neue Zeitschrift für Geburtskunde*, etc.

tise en parcourant avec eux l'institution, quand ils en voyaient l'aménagement si spacieux et si bien approprié aux études obstétricales. Mais jusqu'alors il n'y avait encore absolument rien de décidé quant à la nomination du successeur de mon père. Un seul professeur renommé dans l'art des accouchements fut souvent désigné comme tel. Ce bruit dura jusqu'au jour où il fit la lecture publique d'un manuscrit qu'il portait depuis quelque temps dans la poche gauche de son habit. Mais quel fiasco! Le « *si tacuisses* » se confirma pleinement pour lui!

En l'hiver 1828 je m'occupai, pendant les rares intervalles que me laissait ma position, de travaux littéraires. Le journal dont j'avais entrepris la continuation absorbait en grande partie mon temps. Il parut sans interruption, et j'eus même le plaisir de conserver plus d'un des anciens collaborateurs capables et expérimentés, et d'acquérir de nouveaux travailleurs. Mon éditeur m'avait prié de lui traduire, du français en allemand, l'ouvrage de Maygrier. Cet ouvrage avait paru, en 1822, sous le titre de *Nouvelles démonstrations d'accouchement* (1). Il s'agissait de transplanter en Allemagne l'atlas qui accompagnait l'ouvrage et d'en donner une édition à bon marché (2). Les planches devaient être lithographiées, et le tout paraître par livraisons. Je ne me mis pas avec plaisir à ce travail, et je ne fus pas trompé dans mes pressentiments. En moins de six mois,

(1) Paris, 1822-1827, in-folio avec 80 planches.

(2) *Abbildungen aus dem Gesammtgebiete der theor.-prakt. Geburtshülfe*. Berlin, 1828.

l'œuvre parut complétement, mais elle fut critiquée d'une manière très-acerbe, entre autres dans le *Journal de littérature universelle*, de Halle. Juin 1831, p. 281. — Et cependant le débit en fut magnifique; « *habent sua fata libelli.* » Il fut même contrefait, et quatre années plus tard, étant déjà installé à Gœttingue, je reçus l'invitation d'en préparer une nouvelle édition (1). Les planches devaient être gravées cette fois, et, si je le jugeais convenable, de nouvelles pouvaient y être ajoutées. Sur cette base, j'écrivis un texte tout nouveau et donnai un *Armamentarium obstetricium* très-riche, d'après des dessins originaux. J'ajoutai un aperçu historique complet sur le forceps, avec toutes les modifications qu'on avait fait subir à cet instrument, et que je tâchai de reproduire par le dessin. Plus tard la mode fut aux atlas et aux manuels d'accouchement illustrés. J'avais devancé cette mode par mes illustrations en 1829. Au printemps de la même année, je fis paraître l'histoire de l'*Organisation de l'Institut d'accouchement de la Faculté de Berlin* (2). Le but de ce livre était de tracer l'historique de cet établissement et de faire connaître les résultats qui y avait été obtenus. Comme de juste, je le dédiai à mon père, qui en avait été le fondateur.

Pendant les fêtes de Noël 1828, je fis une petite excursion à Gœttingue, ma ville chérie, en partie pour prendre un peu de repos, et aussi (pourquoi ne l'avouerais-je pas) pour y nouer des rela-

(1) 2e édition. Berlin, 1834-1835, 2 vol. avec 90 planches, contenant 345 figures.

(2) *Einrichtung der Entbindungsanstalt in Berlin.*

tions qui, plus tard, devaient m'être utiles. Je passai quelques journées agréables dans la maison de Langenbeck. Je me retrouvai aussi avec mes anciens professeurs, je fréquentai de nouveau assidûment la bibliothèque; et, après un court séjour, je retournai à Berlin, fortifié de corps et d'esprit.

Me rappelant le verset de la Bible où il est dit : « *Il n'est pas bon que l'homme vive seul,* » que je commentai à ma façon en me disant: « *Il n'est pas bon qu'un accoucheur vive seul,* » je me mariai le le 9 avril 1829, en épousant Mademoiselle Nœldechen, fille aînée du directeur de la navigation. C'était risquer beaucoup, car ma position à Berlin devenait douteuse du moment où l'on aurait pourvu à mon remplacement comme directeur de l'établissement d'accouchement. Je me fiai donc à ma bonne étoile, et je n'eus pas lieu de regretter la résolution que je pris alors. Ma femme m'a donné quatre enfants; d'abord deux filles, dont la première ne naquit qu'à Gœttingue, en 1834, puis deux garçons. Nous eûmes la douleur de perdre les deux garçons à l'âge de deux et de trois ans! De mes deux filles, l'aînée est établie depuis 1856, à Charleston (Amérique du Sud). Elle a épousé un Américain qui avait fait ses études de droit à Gœttingue La seconde n'est pas mariée; elle vit dans la maison paternelle. J'ai aussi le bonheur de posséder encore ma femme chérie.

Enfin, mon sort se décida dans le courant de l'été 1829. Busch, jusque-là professeur ordinaire à Marbourg, fut nommé à la place de mon père. Il devait entrer en fonctions dans le courant de l'hiver de 1829 à 1830. Je me rappelai que le doc-

teur Héræus, ancien ami de mon père, occupait une haute position à Cassel. Je m'adressai à lui et lui demandai s'il n'y avait aucun espoir pour moi d'obtenir le poste vacant à Marbourg. En même temps, j'écrivis à quelques professeurs de cette ville que je connaissais particulièrement, et leur fis connaître mon désir. Ma demande fut accueillie favorablement, et je suis encore aujourd'hui très reconnaissant à mon honorable collègue le professeur Hérold, qui dans cette occasion me témoigna le plus vif intérêt. Grâce à l'influence toute-puissante d'Héræus, je fus appelé effectivement, le 14 juillet 1829, comme professeur d'accouchement et directeur de l'Institut, à Marbourg, poste que j'acceptai avec empressement. Je renonçai ainsi à la joie du *professorat extra-rdinaire*, ce phare qui brille au haut de l'échelle des maîtres de l'Université, et quittai Berlin, où j'avais passé treize années, le 4 septembre 1829, pénétré de reconnaissance pour tout ce qui m'y était arrivé d'heureux et réconcilié avec tout ce qui m'était arrivé de pénible. En me rendant à mon nouveau poste, je passai par Leipzig, Wurtzbourg et Francfort s. le M. Chemin faisant, je consacrai quelques jours à Joerg, à Leipsig. Je rencontrai Busch à Halle; nous nous donnâmes mutuellement des renseignements sur nos nouveaux postes. Je restai quelques jours à Wurtzbourg, ma ville natale, et à Francfort s. le M., de façon que je n'arrivai à Marbourg que le 24 septembre 1829.

Dans une prochaine, je vous en dirai davantage sur cette nouvelle époque de ma vie.

Tout à vous.

SIXIÈME LETTRE

SOMMAIRE : Description de Marbourg. — Prévenances de mes collègues. — Excellente institntion d'accouchement, quoique très-exignë, pourvue d'nne riche collection de bassins et d'instruments. — Activité et amour du travail chez les étudiants. — Grande sociabilité parmi les babitants de toutes les classes. — Mes études et mes lectures pnbliques. — Voyage à Heidelberg en 1830, ponr faire la counaissance de Nægelé. — Traits caractéristiques de la personnalité de cet homme extraordinaire. — Travaux littéraires. — Publication de Solayrès de Renbac. — Voyage à Paris et en Normandie en automne 1831. — Appel à Gœttingue en novembre 1832. — Je qnitte Marbourg en 1833.

Gœttingue, le 8 août 1861.

Nous fûmes bien désagréablement impressionnés, ma femme et moi, de la différence qui existe entre la ville de Berlin, cité grandiose, et la petite ville de Marbourg, si mal bâtie. Nous en souffrîmes surtout les premiers jours, n'y connaissant personne, et étant préoccupés de la recherche d'un logement. Nous ne restâmes cependant pas trop longtemps sans en trouver un, qui laissait toutefois beaucoup à désirer à des gens habitués à un certain comfort. Je vois encore la figure consternée de ma femme lorsqu'elle m'annonça un jour qu'elle avait été obligée de faire couper la belle glace apportée par nous de Berlin,. parce

qu'elle était trop grande pour son appartement. En revanche, les délicieux environs de Marbourg nous indemnisaient de la laideur de cette ville escarpée, renfermant une quantité considérable de maisons en torchis, qui ressemblent à des nids d'hirondelles collés aux flancs de la montagne autour de laquelle s'étend Marbourg. Néanmoins, de chaque maison on jouit d'une vue magnifique. Nous trouvâmes surtout une grande compensation dans l'amabilité des habitants, qui nous accueillirent avec la plus sincère cordialité. Je fus pour ma part bien sensible à l'amicale réception de mes collègues, et j'estimai à sa juste valeur ce qui avait été fait avant moi comme excellente organisation dans l'institution. J'eus, à la vérité, à regretter de ne pas trouver dans l'établissement même, ou à proximité, un logement pour moi; mais à cette époque j'étais jeune, je jouissais d'une santé robuste et ne redoutais pas les sorties de nuit pour aller à mon devoir. Il y avait d'ailleurs un *assistant* logé dans la maison, qui pouvait me suppléer dans les cas extraordinaires. L'institut possédait une très-belle collection d'instruments à la formation de laquelle Stein l'aîné avait déjà travaillé, puis une collection très-intéressante de bassins. J'avais apporté moi-même de Berlin non-seulement des instruments et des bassins, mais encore de nombreuses préparations d'ovules, d'œufs, d'embryons, de monstres, de môles, de parties sexuelles : le tout bien conservé dans de l'esprit de vin. Je possédai ainsi réuni pour mes leçons et mes démonstrations un matériel précieux, comme il ne s'en trouvait guère que dans les plus grands établissements.

Le 21 octobre 1829, je commençai ma clinique d'acconchements aves 25 élèves. Je fis un cours d'opérations obstétricales sur le mannequin, et nn autre sur la médecine légale, qui, à Marbourg, était réunie à la chaire d'accouchement. Le cours de médecine légale me causait toujours le plus grand plaisir, et je ne le confiai jamais à d'autres. Plus tard, à Gœttingue, je le trouvai aussi réuni au professorat d'accouchement. Je réussis bien vite à m'attirer la confiance de mes auditeurs marbourgeois, auxquels je ne rends que justice en disant qu'ils se distinguaient par un grand zèle et un goût scientifique très-prononcé. Il se forma, pour ces motifs, entre le maître et les élèves des rapports très-intimes et tout de confiance, et je suis persuadé que tous mes anciens élèves marbourgeois pensent à moi avec les mêmes sentiments de dévouement et d'amitié que j'éprouve en pensant à eux. Du reste, comme je l'ai déjà dit, l'existence était des plus heureuses à Marbourg. Il régnait une grande sociabilité dans toutes les classes d'habitants, le ton y était naturel, personne ne songeait à primer. Les professeurs de l'Université, les membres du barreau et les militaires formaient une seule grande société, et on se voyait presque chaque soir dans une de ces réunions familières à laquelle on avait été invité soit chez un des membres, ou bien dans un lieu public. Cette manière de vivre me plaisait beaucoup, ainsi qu'à ma femme, et nous ne manquions à aucune de ces réunions. De petits voyages à Francfort-sur-le-Mein ou à Cassel, pendant les vacances de Noël et de Pâques, suffirent pour varier une existence qui, à la longue, eût pu devenir monotone.

Il ne me fallut qu'un semestre pour être tout à fait habitué à ma nouvelle position. J'étais dans les meilleurs termes avec mes collègues et je remplissais fidèlement les devoirs de ma charge, à laquelle était venue s'ajouter, outre la médecine légale, l'instruction des sages-femmes. Je ne laissai pas chômer non plus le travail de cabinet. J'étudiais principalement les manuels d'Osiander, de Boër, de Joerg, de Stein le jeune, afin d'être au courant de toutes les opinions et de modifier les miennes suivant que j'acquerrais de nouvelles convictions; car je devais faire, pendant le semestre d'été, un cours théorique d'accouchement; telle était l'habitude de Marbourg. Je m'y préparai solidement pendant mes vacances, ce qui était d'autant plus nécessaire que ce cours devait occuper dix à douze heures par semaine. Mes notes de Berlin n'étaient pas arrangées en conséquence; il fallut les compléter pour pouvoir remplir le temps réglementaire. J'y ajoutai des notes historiques, dont je fis usage plus tard pour mes travaux littéraires. De plus, il était d'usage à Marbourg que les professeurs fissent des cours pour le public. Je choisis pour sujet du cours du semestre d'été les maladies des nouvelles accouchées, et pour cela je fus obligé de composer un cahier spécial. Que de travaux pour le début de ce semestre! Je ne négligeai pas non plus d'assister autant que cela m'était possible aux accouchements qui avaient lieu à la Clinique, et m'appliquai surtout à bien étudier l'accouchement naturel et à soumettre à un examen scrupuleux le mécanisme de la parturition, après avoir relu à plusieurs reprises le classique Mémoire de Nægelé.

Ce travail fit naître en moi le désir de faire la connaissance personnelle de cet éminent accoucheur. Je mis ce projet à exécution pendant les fêtes de la Pentecôte en 1830; je fus accompagné dans ce voyage par un de mes élèves favoris, aujourd'hui médecin-physicien de la ville de Marbourg, le docteur Stadler. Ce fut avec un grand enthousiasme que je vis pour la première fois cette route de la montagne (Bergstrasse), et la situation charmante de la ville de Heidelberg et de son romantique château. Toutes ces beautés ont été si souvent et si bien décrites que je n'en parlerai pas davantage, à vous surtout qui connaissez Heidelberg. Qu'il vous suffise donc d'apprendre que pendant notre court séjour qui a duré six jours, nous fîmes journellement l'ascension du *Schlossberg* et une série d'excursions dans les environs. Notre voyage avait pour but de faire une visite au coryphée de l'art des accouchements. Dès le lendemain de notre arrivée nous nous transportâmes chez l'illustre Nægelé. Il nous reçut très-bien, et comme il était sur le point de se rendre à la campagne avec un de ses élèves pour visiter une malade, il nous invita à l'accompagner dans cette excursion, qui devait nous montrer un des plus beaux sites des environs de Heidelberg. A peine fûmes-nous sortis de la ville que Nægelé mit la conversation sur les accouchements. Il s'adressa tout d'abord à mon compagnon de voyage et élève Stadler, et entreprit avec lui un examen approfondi sur divers points de l'art, absolument comme s'il avait voulu lui faire subir l'examen *rigorosum*. Je compris parfaitement où le rusé compère voulait en venir : l'examen me concer-

nait. Il développa dans cet entretien ses idées sur le bassin, sur le mécanisme de l'accouchement spontané et sur d'autres branches encore. Chaque fois que mon élève lui faisait des réponses évasives ou en désaccord avec ses principes (réponses qu'il avait naturellement apprises de moi), il s'écriait : « Comment pouvez-vous avancer cela en présence de deux professeurs d'accouchement!...» On s'enfonça tellement dans la science obstétricale que la vue de cette belle contrée (nous parcourions la vallée de Neckarsteinach) fut perdue pour nous. Nægelé vivait surtout pour sa spécialité, et toutes ses préoccupations s'y rattachaient sans cesse. Ainsi, quelques années plus tard, me trouvant avec lui au théâtre de Mannheim, où l'on jouait *Fidelio*, tandis que j'écoutais religieusement la voix magique de la célèbre Schrœder-Devrient dans la scène du cachot, moment où cette cantatrice entraînait tout son auditoire, Nægelé, qui était assis à mes côtés, s'écria : « Très-bien! très-bien!... » Mais tout aussitôt il ajouta plus bas : « Mon ami, croyez-vous véritable-« ment que la tête de l'enfant puisse jamais, dans « l'accouchement, se placer directement dans le « diamètre antéro-postérieur de l'entrée du bas-« sin? » Avec cela il possédait une telle facilité d'élocution qu'on l'écoutait avec bonheur, soit qu'il traitât des choses ordinaires de la vie, soit qu'il touchât à des sujets scientifiques; aussi, dans ses lectures publiques et dans ses cours d'accouchement, il entraînait irrésistiblement ses élèves par son esprit critique et pétillant; et il n'avait pas l'habitude de le ménager. Il ne détestait rien au-dessus d'un discours ennuyeux. En me par-

lant un jour d'un de ses collègues : « Tenez, s'écria-t-il, cet homme vient dans la matière médicale immédiatement après l'opium.... il possède en lui au plus haut degré le principe narcotique ! » Il aimait à relever sur-le-champ la plus légère faute de langage, comme le plus léger *lapsus linguæ*. J'étais présent lorsqu'un jour un de ses collègues l'invitait à venir voir un beau cas d'*hyperexostose* du fémur..... Nægelé répéta avec une certaine accentuation : « Un cas d'hyper...exostose du fémur ?... Bien... bien... j'irai. » Mais à peine le collègue était-il sorti que le grand savant, s'adressant à moi : «...Dites-moi, ce n'est donc point assez d'une *exostose*, pourquoi donc faut-il une *hyperexostose?...* » Mon honorable collègue Henlé me racontait un jour que Nægelé, auquel il avait offert un exemplaire de son ouvrage de pathologie générale (1), l'avait vivement complimenté sur ce qu'il avait omis un *s* dans un adjectif, qui devait s'écrire non avec deux *s* mais avec un seul. La chose la plus insignifiante lui fournissait l'occasion de faire briller son esprit. En voici encore un exemple. Peu après mon arrivée à Heidelberg, Nægelé eut l'obligeance de me faire visiter son établissement d'accouchement. Il me fit voir aussi sa collection d'instruments. « Vous reconnaissez bien ce forceps, me dit-il en m'exhibant un exemplaire du forceps Siebold (lequel exemplaire était, par parenthèse, fort mal exécuté sous plusieurs rapports). — Cela ne doit-il pas être le forceps de

(1) Henlé. *Handbuch der rationellen Pathologie*. Band I, Einleitung und allgem. Theil. Braunschweig, 1846.

mon père? » lui dis-je. En même temps je lui fis remarquer combien on s'était éloigné de l'original. Nægelé déposa l'instrument en ajoutant : Vous faites bien de me dire cela. J'eus à peine quitté Heidelberg qu'il raconta dans une de ses leçons, que nous avions en ce moment une telle quantité de forceps, que le fils d'un accoucheur renommé, lui-même professeur d'accouchement, n'avait pas reconnu l'instrument inventé par son père ! Combien d'historiettes de ce genre ne pourrais-je pas vous raconter encore ! mais celles que je vous ai communiquées vous suffiront pour caractériser le savant qui a tant fait pour l'art obstétrical, que son nom ne sera jamais oublié aussi longtemps que la science existera. Pendant les quelques jours que je passai à Heidelberg, je jouis tous les soirs de la société de cet homme aimable. Avec quelle assiduité j'écoutais ses communications ! Il trouvait toujours moyen de parler de feu son ami Wigand. J'aimais surtout ses remarques littéraires et historiques, ou ses panégyriques sur le vieux *Deventer;* sur *Rœderer,* de Gœttingue, qu'il estimait au-dessus de tous. Il me parla aussi du français *Solayrès de Renhac,* qui fut le maître de *Baudelocque,* et qui est mort si jeune ; de *Boër,* de Vienne ; de l'excellente madame *Lachapelle,* etc.

Enfin il fallut se quitter. J'acceptai avec empressement l'invitation amicale de revenir bientôt. Pour y répondre, je fis en 1831 deux fois le voyage d'Heidelberg. Une active correspondance s'établit entre Nægelé et moi. En 1848 je renouvelai ma visite. Ce fut la dernière fois que je le vis. Il mourut le 21 janvier 1851, dans sa 74e année.

De retour à Marbourg, je me remis à mes occu-

pations avec une nouvelle ardeur. J'avais rapporté de Heidelberg, et notamment de l'examen qu'avait subi mon élève, matière à réflexion. Le livre élémentaire de Nægelé, à l'usage des sages-femmes, venait de paraître (1); je l'avais emporté avec moi, et, comme il contenait les principales opinions de l'auteur et que, par l'ordonnance des matières qu'il renfermait, il était parfaitement propre à servir de base à l'enseignement supérieur, je l'étudiai soigneusement. Une étude en amenait une autre. Je relus avec empressement Wigand, les écrits de madame Lachapelle (2), ceux du fameux accoucheur W.-J. Schmitt, de Vienne (3), et par là j'acquis des connaissances nouvelles. C'est ainsi que se développa en moi cette prédilection particulière pour le côté littéraire et historique de la science auquel je me vouai si activement plus tard. La publication de la thèse de Solayrès de Renhac, intitulée : « *De partu viribus maternis absoluto* (4), » fut la conséquence de mon excursion à Heidelberg. Cette thèse était si rare qu'il fallut toute la persévérance de Nægelé pour la faire connaître et apprécier. Le bibliothécaire en

(1) Nægelé, *Lehrbuch der Geburtshülfe*, qui a eu 8 éditions et a été traduit deux fois en français.

(2) Mme Lachapelle. *Pratique des accouchements* ou Mémoires et observations choisies sur les points les plus importants de cet art. Paris, 1825.

(3) W. J. Schmitt, *Gesammelte obstetricische Schriften*. Wien, 1820.

(4) Solayrès de Renhac, *Commentatio de partu viribus maternis absoluto*. Quam denuo edidit nec non præfatione et annotationibus instruxit E. C. J. de Siebold. Berolini, 1831.

chef de Gœttingue, M. Reuss, homme du plus grand mérite, était parvenu à me déterrer un exemplaire à Paris. On ne pouvait obtenir celui que Nægelé avait en mains, parce qu'il était toujours lui-même préoccupé de sa réimpression. Dans mes entretiens avec lui, il fut souvent question de Solayrès, mais comme il différait de rééditer sa thèse, je l'entrepris moi-même en 1831, en y ajoutant un commentaire latin. Plus tard, je fis à Marbourg et à Gœttingue des commentaires verbaux sur cet auteur. Je publiai encore pendant mon séjour à Marbourg une nouvelle édition du *Manuel des sages-femmes* de mon père, la cinquième, qui a paru à Wurtzbourg en 1831. Pour célébrer la cinquantième année de doctorat du doyen de la Faculté de Marbourg, J.-D. Busch, je publiai le programme suivant : *Nexum jurisprudentiam inter et medicinam exhibens*. Marbourg, 1831, in-4°. Malgré tous ces travaux, je ne négligeai point mon journal, dans lequel j'insérai maint travail sur des faits pratiques d'obstétricie, etc.

Pendant les vacances de 1831, je me décidai à visiter Paris. J'avais toujours déploré de n'avoir pas pu, comme c'était l'usage, après la terminaison de mes études académiques, entreprendre des voyages scientifiques. Cette lacune devait être remplie, et pour commencer je visitai tout d'abord la capitale de la France. Comme nous n'avions pas encore d'enfants à cette époque, ma femme fut mon compagnon de voyage. Pendant un séjour de six semaines, j'eus le loisir d'étudier cette grande ville sous tous les rapports. Je visitai fréquemment les hôpitaux et fis la connaissance des hommes les plus célèbres, en assistant à leurs

cours. Parmi ces célébrités, je citerai : Dupuytren, Lisfranc, Velpeau, Louis, Breschet, Andral, Alibert, Esquirol, Cruveilhier, Ricord, Civiale. Pour ma spécialité, j'eus des relations suivies avec le respectable Deneux, les deux neveux de Baudelocque, dont l'un est l'inventeur du Céphalotribe; avec Maygrier, madame Boivin, l'aimable Dugès, de Montpellier, qui était justement à Paris. Deneux surtout me paraissait un homme très-bien élevé et très-instruit; il possédait une bibliothèque remarquable qui contenait une quantité d'ouvrages rares. Le possesseur de ces trésors m'en accorda l'usage avec la plus grande générosité; il me permit même d'emporter des livres, aussi dois-je à sa bienveillance de connaître bien des raretés de la littérature française. Je ne dois pas oublier Alex. de Humboldt, qui se trouvait aussi à Paris à cette époque. Je lui fis ma visite, et, grâce à ses recommandations, je vis tout ce que la capitale renfermait de curieux. Cela n'était pas toujours facile aux étrangers.

Par contre, je fus peu satisfait de l'état des choses concernant ma spécialité à Paris. Je fus très-désagréablement impressionné par les affiches placardées à tous les coins des rues et annonçant des cours d'accouchement par tel ou tel professeur. J'avais été très-froidement reçu par les Français auxquels je me présentais comme professeur d'accouchement en Allemagne, jusqu'à ce qu'un de mes amis me conseilla de m'annoncer en qualité de professeur de la Faculté de médecine de Marbourg. Dès lors je fus généralement accueilli avec bienveillance. Cela se comprend. A Paris tout le monde est professeur. Il y a des professeurs

de danse, d'escrime, d'écriture et des professeurs pour les chiens. J'en ai rencontré de ces derniers sur le pont Neuf, où ils stationnaient avec leurs élèves qu'ils mettaient en vente après les avoir éduqués. A cette époque, Paris n'avait pas encore d'établissement public où les étudiants en médecine pussent aller étudier les accouchements. Ce fut Paul Dubois qui, en 1835, organisa le premier l'instruction pratique. Jusque-là la pratique s'apprenait dans des salles dites d'accouchement, où des femmes pauvres prêtes à devenir mères étaient amenées par des sages-femmes. Aussitôt après leur délivrance, on les emmenait. Même des sages-femmes annonçaient par des enseignes, des écriteaux, des écussons, qu'elles tenaient des cours d'accouchement à l'usage des étudiants. J'ai copié une de ces annonces qui m'avait frappé. Elle était ainsi conçue :

« MADAME DUTILLEUX, *maîtresse sage-femme* « *jurée*, reçue par la Faculté de médecine de Pa- « ris, enseignant avec autorisation depuis nom- « bre d'années la chirurgie des accouchements « pour Messieurs les Elèves en médecine, tant na- « tionaux qu'étrangers, continue ses cours jour- « naliers de théorie et de pratique pendant toute « l'année scolaire. Madame Dutilleux continue aussi « de recevoir comme pensionnaires les dames en- « ceintes à toutes les époques de la grossesse. Elle « est visible tous les jours dans son cabinet, rue « du Paon, n° 2, depuis dix heures du matin « jusqu'à une heure. » A ma question pourquoi on manquait d'un établissement aussi nécessaire aux étudiants, sans lequel toutes les leçons ne pouvaient être que théoriques..... on me

répondit à différentes reprises : « C'est contre la moralité ! » La moralité et Paris !... Grâce aux efforts de Paul Dubois, cette lacune est maintenant comblée. Par contre, je vis le grandiose établissement de la Maternité, consacré spécialement à l'instruction des sages-femmes ; mais là même je ne parvins à pénétrer qu'avec peine et seulement après avoir décliné à la sage-femme en chef, madame Legrand, mes titres de professeur de Faculté et de directeur d'un établissement d'accouchement, et encore ne m'accorda-t-on qu'une inspection très-superficielle, ce qui m'engagea à prier Cruveilhier, alors médecin de l'établissement, de me permettre de l'accompagner dans sa visite quotidienne, ce à quoi il consentit avec beaucoup de bonté.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'outre ces occupations scientifiques, je ne négligeai rien pour connaître la vie de Paris en général ; que je visitai tout ce qu'il y avait de remarquable à voir ; que je fis des excursions à Versailles, Meudon, Sèvres, Saint-Cloud, Vincennes, etc., etc. Mon compagnon fidèle dans les hôpitaux, comme dans les parties de plaisir, fut le docteur Cohen, de Hanovre, dont je fis la connaissance à Paris, aujourd'hui conseiller médical et praticien très-occupé. Je passai une semaine entière dans la belle Normandie, à Rouen, et surtout au Havre. Dans notre voyage de retour, nous consacrâmes quelques jours à Strasbourg. J'y fis la connaissance de Flamant, de l'aimable Stoltz et d'Ehrmann ; je visitai l'ancien établissement d'accouchement, le premier de tous ceux qui furent fondés sur le sol allemand — et pourquoi ne considérerions-nous pas l'Alsace

comme une province allemande?..... J'admirai surtout le riche musée d'anatomie de cette ville. Je revins par Heidelberg, où je revis Naegelé, auquel je rendis compte de mon voyage, et de là nous nous dirigeâmes vers l'*Alma Philippina* pour y reprendre les occupations ordinaires.

Mon amour pour les anciens auteurs classiques ne s'était pas le moins du monde amoindri pendant mon séjour à Marbourg. Pour me délasser, je relisais l'un ou l'autre des anciens auteurs. Je suivis même pendant le semestre d'été 1832 les leçons sur les satires de Perse du professeur K. Fr. Hermann, qui venait de quitter Heidelberg pour se fixer à Marbourg en qualité de professeur de philologie et qui devint un de mes meilleurs amis. A cette même époque, je fréquentai les cours de mon collègue Rehm, sur l'histoire ancienne.

En 1832, je fus élu par mes collègues *Prorecteur* de l'Université pour un an. Cette charge ne me sourit que médiocrement, quoique le prorecteur de Marbourg jouît d'une indépendance assez grande, parce qu'il en résultait pour moi un surcroît d'occupations. Rien ne pouvait donc m'arriver plus à propos que ma nomination, à Gœttingue, en qualité de professeur de médecine et d'accouchement, de directeur de la Clinique et de l'école d'accouchement des sages-femmes, que je reçus en novembre 1832; car abstraction faite de la réalisation de mon vœu le plus cher d'être un jour professeur à Gœttingue, abstraction faite que le nouveau cercle d'activité qui s'offrait à moi dans cette université de premier ordre était bien plus étendu, je me vis ainsi délivré, dès le printemps, de la pénible charge du prorectorat, charge

qui m'avait déjà causé bien des ennuis et qui m'en promettait de plus grands encore dans un avenir prochain. Rappelez-vous seulement les préoccupations qu'entraînèrent les affaires constitutionnelles de la Hesse électorale et l'élection de Jordan par l'Université. Je donnai en conséquence ma démission comme professeur, qui fut acceptée. Je déposai mes pouvoirs de prorecteur le 24 mars 1833; je mis ordre à mes affaires, et le 5 avril, je quittai Marbourg, non sans regretter ce lieu où j'avais reçu de toutes parts tant de preuves d'amitié et de bonté, et où, je le puis dire, j'ai passé les plus heureuses et plus joyeuses années de ma vie. Le 12 avril 1833, j'arrivai à mon nouveau poste. Là-dessus je vous parlerai dans ma prochaine.

En attendant, je reste.....

SEPTIÈME LETTRE

Ma réception à Gœttingue. — Mes cours. — Nouvelle organisation de la clinique d'accouchement. — Agrandissement du cercle d'activité littéraire. — Mon histoire de l'art des accouchements commencée en 1835 et terminée en 1845. — Appel à Wurtzbourg en 1845. Refus. —Voyages à Berlin et à Dantzig en 1835. — Jubilé de l'Université d'Erlangen en 1843. — Vienne, Venise, Milan, Gênes, Naples, Florence, 1847. — Maison d'accouchement de Vienne. — Boër. — La congrégation des *Dotti* à Venise.— Impressions causées par cette ville magique. — Buonaparte, prince de Canino. — Milan. La Maternité sous Billi. — Voyage à Naples par Gênes. — Second voyage à Vienne et Venise en 1850. Retour par Munich. — Prague et Vienne. — Lectures sur Juvénal en 1854. — Études philologiques. — Fin de ma biographie.

Gœttingue, le 12 août 1861.

J'avais donc atteint plus tôt que je ne l'espérais le but de mes plus ardents désirs, celui de professer un jour à Gœttingue. J'avais quitté cette Université en automne 1825 comme étudiant en médecine, j'y retournai au printemps 1833, par conséquent à peine huit ans après, comme professeur ordinaire. Tous les membres de la Faculté de médecine, depuis le vénérable Blumenbach jusqu'au plus jeune, le professeur Marx, avaient été mes maîtres, et je l'avoue, dans les commencements ma nouvelle position au milieu d'eux me parut difficile; grâce à leur prévenante bonté et

à la bienveillance dont ils m'entourèrent dès le moment de mon arrivée, je pris le dessus. Je m'installai tout aussitôt dans le logement affecté à ma nouvelle charge et qui se trouvait dans l'hôpital d'accouchement; je m'organisai convenablement; je mis en ordre ma belle bibliothèque, mes riches collections; et dès les premiers jours du mois de mai je commençai mes leçons sur les accouchements et la médecine légale; ce dernier cours fut surtout fréquenté par des juristes; je donnai en outre un cours public sur le mécanisme de l'accouchement, d'après Solayrès de Renhac. En même temps, j'ouvris ma clinique, que j'organisai différemment de ce qu'elle l'avait été sous mon prédécesseur, Mende. Celui-ci ne réunissait ses auditeurs que lorsqu'il se faisait un accouchement, et d'habitude une fois par semaine pour les exercices du toucher. Le changement que j'introduisis consistait à fixer des heures destinées à l'instruction clinique; je décidai que ces heures seraient employées à prendre des observations sur les femmes enceintes et à l'examen des cas de grossesse. J'expliquai dans ces leçons tout ce qui s'était passé de remarquable dans l'établissement; j'insistai surtout sur les cas anormaux d'accouchement, sur les opérations qui avaient dû être entreprises, et que je faisais répéter aux élèves sur le mannequin. De plus, je me fis accompagner par eux dans les visites aux accouchées, et quand il n'y avait rien de nouveau dans le service clinique, j'expliquai certains chapitres du *Manuel d'accouchement*. Je fis un usage constant de la méthode analytique, dont l'expérience m'avait fait connaître tous les avantages. Les explications brillantes des

professeurs de clinique, comme celles que j'avais entendues à Paris, éblouissent à la vérité facilement les auditeurs, mais elles sont loin de produire les résultats utiles de la méthode socratique. J'organisai avec cela mes leçons cliniques de telle sorte que je consacrai la première moitié du semestre spécialement à l'étude de la grossesse et de l'accouchement à l'état normal, et la deuxième à l'état pathologique. Des heures particulières étaient destinées aux exercices de l'exploration, et l'auscultation y tenait une bonne place. Au moyen de ces arrangements, je pouvais familiariser mes auditeurs (surtout quand ils suivaient les leçons théoriques) avec la pratique des accouchements, en ce que je les faisais assister comme *stagiaires* (*Auscultanten*) aux heures ordinaires à la clinique. En même temps je les faisais appeler aux accouchements comme *spectateurs* et *observateurs*, chose d'autant plus importante que la connaissance de leur marche naturelle, de leur mécanisme, etc., est de la plus grande nécessité pour le traitement des couches anormales, et que cette occasion d'étudier les accouchements, comme elle se présente dans les Maternités, ne s'offre plus au praticien abandonné à lui-même. Le médecin praticien est en contact permanent avec les malades, mais non pas avec les accouchées, et surtout dans les cas de couches normales, qui tombent le plus souvent en partage aux sages-femmes. Le futur praticien, dans les Universités, ne saurait donc être trop tôt familiarisé, dans la plus large acception du mot, avec la pratique des accouchements. Je trouve encore dans cet arrangement l'avantage d'être bien mieux compris dans mes

leçons cliniques par les élèves qui avaient déjà fréquenté la clinique comme simples *assistants*. Dès le début de mes fonctions à Gœttingue, j'ouvris encore les cours suivants : Pendant chaque semestre, j'enseignai la théorie des accouchements, et dans des leçons particulières je faisais faire des manœuvres sur le mannequin à ceux qui avaient fréquenté le cours théorique. De temps en temps je fis des lectures publiques sur les maladies des accouchées, sur l'histoire de l'art en y comprenant celle des instruments obstétricaux, ou j'interprétai Solayrès de Renhac sur le mécanisme de la parturition. Jusqu'en 1848 j'enseignai encore pendant chaque semestre la médecine légale ; mais après cette époque ce cours n'eut plus lieu qu'en hiver, parce que les cours dits *forcés* avaient été supprimés. Ce fut une conquête pour les étudiants en général, et en particulier pour les étudiants en droit qui se dispensèrent dès lors de suivre ce cours, qui pourtant était d'une grande importance pour eux. Je vous parlerai plus tard d'une conférence philologique dans laquelle j'interprétai la sixième satire de Juvénal.

Vous voyez, mon cher ami, qu'à Gœttingue j'avais largement étendu mon cercle d'activité en fait de travaux académiques. Fort souvent j'avais quatre heures de cours par jour, sans compter les leçons aux sages-femmes, qui jusqu'en 1845 se donnaient en deux fois, mais qui, à dater de cette époque, n'eurent plus lieu que pendant cinq mois et en hiver. A toutes ces occupations se joignaient encore les travaux littéraires, comme cela a toujours été en usage chez les maîtres de la *Georgia Augusta*, pour qui les lettres

avaient une grande importance. Peu après mon arrivée à Gœttingue, je dus m'occuper d'une nouvelle édition des gravures dont je vous ai parlé dans ma cinquième lettre. A cet effet, je fis achever beaucoup de nouveaux dessins, qui, avec les figures conservées de la première édition, furent comme celles-ci gravés sur acier. Je revis le texte auquel j'ajoutai de nouveaux chapitres, si bien que le livre put paraître sous une forme presque nouvelle. Il fut terminé en octobre 1835. Comme discours d'ouverture de mon professorat en 1834, je fis paraître le programme suivant : *De circumvolutione funiculi umbilicalis, adjectis duobus casibus rarioribus.* En 1838, je publiai la sixième édition du *Manuel des sages-femmes* de mon père, dont j'avais déjà soigné la cinquième en 1831. En 1835, je mis à exécution un plan conçu depuis longtemps, celui d'écrire l'histoire de l'obstétricie. Pour ce travail, nulle ville ne présentait plus d'avantages que Gœttingue, dont la bibliothèque royale, si riche en trésors scientifiques, m'offrait les plus belles ressources. En 1799, Fr. B. Osiander avait déjà composé à Gœttingue son *Histoire littéraire*. C'était la dernière œuvre de ce genre et je crus le moment venu de reprendre ce travail, d'autant plus qu'il se trouvait dans le livre d'Osiander beaucoup d'inexactitudes, et que son auteur lui avait donné une couleur spéciale tout à fait incompatible avec de semblables œuvres historiques. Il me fallut quatre années pour terminer le premier volume de mon ouvrage (1839), en y travaillant sans relâche. Je m'appliquai particulièrement à remonter aux sources, à ne jamais me fier aux citations d'autres auteurs, mais à tout voir par moi-même et à

mettre la plus grande exactitude dans la bibliographie. Les six années suivantes furent consacrées au deuxième volume, qui parut en 1845. Dans l'intervalle je publiai mon *Manuel d'accouchement* (1841), dont la deuxième édition avec gravures sur bois parut en 1854. Enfin, sur l'ordre du ministère de l'intérieur, je fis paraître, en collaboration avec mon honorable ami le docteur Kaufmann, conseiller médical supérieur et professeur du cours des sages-femmes à Hanovre, un *Manuel à l'usage des sages-femmes*, destiné aux écoles du royaume.

Beaucoup de travaux partiels concernant l'art obstétrical se trouvent dans mon journal d'accouchement, qui a cessé de paraître en 1838, au dix-septième volume. Alors je fus adjoint comme corédacteur au *Nouveau Journal de l'art des accouchements* (*Neue Zeitschrift für Geburtskunde.* 7e vol.), qui depuis 1853 paraît sous le titre de : *Journal mensuel d'obstétricie* (*Monatschrift für Geburtshülfe*) et dans lequel se trouvent mes travaux ultérieurs. Je fournis également depuis 1845 le résumé annuel des progrès de l'art des accouchements, pour les comptes rendus des progrès de la médecine en général de Canstatt-Eisenmann (*Canstatt-Eisenmann'sche Jahresberichte über die Fortschritte der Medizin*). En outre, j'ai inséré des Mémoires et des Comptes rendus dans les *Annales* de Hecker; de Pierer; dans le journal de Jahn (*Medizinisches Conversations-Blatt*); dans la *Gazette médicale* de Salzbourg; dans les Comptes rendus annuels de Schmidt (*Schmidt's Jahrbücher*); dans la *Gazette médicale* de Prusse (*Preussische medizinische Verein-Zeitung*); dans le Dictionnaire encyclopédique des

sciences médicales, publié par la Faculté de médecine de Berlin; dans le Journal de la Société de Vienne (*Zeitschrift der Gesellschaft der Ærzte zu Wien*); dans les publications de la Société royale des sciences de Gœttingue, et dans le *Lexicon* (*Neues Staats-Lexicon*) de H. Wagener. Mes travaux sur la médecine légale, les rapports d'expertises qui m'étaient imposées en qualité de membre du collége des médecins légistes, parurent en partie dans le *Journal de médecine légale* de Henke, en partie dans mes propres journaux. En 1847, je publiai un *Manuel de médecine légale*. Enfin, je pris une part très-active à la rédaction des *Annonces littéraires et scientifiques* de Gœttingue (*Gœttinger gelehrte Anzeigen*), de façon que jusqu'aujourd'hui (août 1861), je n'ai pas fait imprimer moins de 237 analyses et annonces d'ouvrages.

Vous pouvez juger par tout ce que je viens de vous dire, mon digne ami, que l'on travaillait bien à Gœttingue, mais aussi je ne pense pas qu'on trouvera aucune ville mieux appropriée que la nôtre, sous tous les rapports, aux travaux intellectuels. La réunion de tant d'hommes remarquables dans chacune des parties de la science, fait que chacun peut servir à l'autre de modèle à suivre : des distractions comme en offrent d'autres grandes Universités, et qui détournent des occupations scientifiques, n'existent pas ici. Joignez à cela les grandes ressources de la bibliothèque royale, et le bon vouloir vraiment paternel du conseil de l'Université, qui accueille toutes les demandes raisonnables pour l'amélioration des différentes institutions scientifiques : toutes ces conditions réunies favorisent le travail de chacun

et provoquent un zèle sans pareil, si bien que l'on pourrait nommer Gœttingue *une vaste salle d'études*. Ce paisible travail scientifique me devint si cher, qu'il me décida à refuser la chaire d'accouchement de Wurtzbourg, devenue vacante en 1845 par la mort de d'Outrepont et qu'on m'avait offerte. Je préférai conserver ma position actuelle, quoique je me sentisse, d'un autre côté, fort attiré vers ma ville natale et par la perspective de vivre dans l'Allemagne du Sud.

Jusqu'à présent, mon cher ami, je ne vous ai fait connaître que le côté sérieux de ma vie à Gœttingue, je veux maintenant vous dépeindre également le côté agréable, celui des délassements des heures laborieuses du travail. Il fallut naturellement les chercher au dehors de la ville, car celle-ci n'en offrait guère. Pour moi, ce furent les voyages pendant les grandes vacances, et je puis bien dire que j'ai parfaitement récupéré ce que j'avais négligé après l'achèvement de mes études. Je vous en parlerai très-brièvement, mais ils ont eu sur le perfectionnement de mes connaissances une influence tellement capitale, que je ne peux pas tout à fait les omettre dans ma biographie, quoique je ne puisse pas vous en donner une description complète.

Je passerai sous silence mes voyages professionnels, si je puis les nommer ainsi; ceux-ci m'éloignaient parfois des semaines entières de mon enseignement. Déjà à Marbourg, en 1830, ils absorbèrent mon temps. J'étais honoré de la confiance d'un grand nombre de familles aristocratiques illustres. Fulda, Cassel, Meiningen, Postdam et Stolberg a. H. furent les villes où je

résidai le plus souvent dans ce but. Là je fis connaissance avec la pratique obstétricale des palais, laquelle me fit remarquer quelque différence entre elle et la pratique ordinaire, et enrichit ainsi mon expérience de la vie.

Je ne vous parlerai pas non plus de mes voyages aux eaux. Malheureusement j'y fus forcé pour me soulager de la goutte, dont je ressentis les atteintes dès les premières années de mon séjour à Gœttingue. Je fis deux saisons à Kissingen, en 1844 et 1849. En 1854 et 1855, je cherchai du soulagement aux bains résineux de la Thuringe, à Blankenbourg près Rudolstadt. Je visitai Wiesbaden en 1856. En 1857 et 1858, je me rendis dans le même but à Berneck, dans le Fichtelgebirge, pour y faire une cure de petit-lait, et enfin en 1859 et 1860, aux eaux de Carlsbad. Quelque intéressant qu'il fût pour moi, comme médecin, de connaître expérimentalement la manière de vivre dans ces différents bains, je trouvai néanmoins partout tant d'uniformité et, je puis le dire hautement, d'ennui dans la vie thermale, que je puis me dispenser de vous donner des détails sur ces voyages. Je dois aussi, hélas! reconnaître que tous ces séjours aux eaux n'exercèrent pas une influence bien salutaire sur ma santé... Je ne puis pourtant pas m'abstenir de vous raconter une petite anecdote sur la poste. Lorsque je fus pour la première fois à Blankenbourg, je donnai à ma femme mon adresse : *A Blankenbourg près Rudolstadt*, pour éviter la confusion avec Blankenbourg dans le Harz. Malgré cette précaution, je ne reçus aucune réponse. La lettre avait été expédiée au Harz ; elle retourna finalement

à Gœttingue avec cette annotation : *Dans tout le Blankenbourg, il n'existe pas de Rudolstadt.* Je recommandai alors d'ajouter dorénavant « en Thuringe, » et cela marcha.

Par contre, je compte au nombre de mes excursions les plus agréables et les plus intéressantes celle que je fis à Dresde en 1833. Je visitai alors cette charmante ville pour la première fois. En 1834, j'allai à Leipzig, où je fus reçu très-amicalement par Jœrg, le représentant des principes de Boër. Cet accoucheur expérimenté m'apprit bien des choses. En 1835, je fis un plus grand voyage à Berlin et poussai jusqu'à Dantzig, où mon frère était à cette époque professeur d'accouchement pour les sages-femmes. Cette charge n'était néanmoins qu'un accessoire pour lui, il s'occupait principalement des sciences naturelles, afin de se préparer à une chaire académique, qu'il obtint peu de temps après d'abord à Erlangen. A Dantzig, je retrouvai aussi mon vieil ami Baum, qui était alors en pleine activité dans ses fonctions de directeur du grandiose hôpital de cette ville, et passai avec lui des heures bien agréables. Je m'arrêtai une journée dans la magnifique ville de Marienbourg, et je retournai à Berlin par Stettin, où l'une de mes sœurs était établie. A Berlin, je me mis à la recherche de mes anciennes connaissances; j'en fis de nouvelles; mais je ne trouvais plus de plaisir dans cette ville si bruyante et me réjouissais sincèrement à l'idée de retourner dans mon paisible et riant Gœttingue.

En 1839 je visitai encore une fois la capitale de la Prusse avec ma famille pour présenter aux parents de ma femme leurs petits enfants.

Les années suivantes je ne quittai pas la maison, afin de faire avancer mes travaux littéraires, et ce ne fut qu'en 1843 que je me rendis à Erlangen, chez mon frère, pour assister au beau jubilé séculaire de cette Université. Tous ceux qui l'ont célébré avec nous témoignent que cette fête réussit très-bien et fut charmante sous tous les rapports. Je visitai à différentes reprises Nuremberg, cette cité du moyen âge avec ses trésors en monuments antiques et ses vieux souvenirs, et à chaque voyage je l'admirai comme si je la voyais pour la première fois. Je profite de l'occasion pour dire qu'en septembre 1837 il me fut donné de célébrer le centième anniversaire de la fondation de l'Université de Gœttingue ; mais je passe rapidement sur cette fête, d'abord parce qu'elle a été suffisamment décrite à cette époque et que, peu après, l'Université fut rudement éprouvée par des désordres politiques, et par la démission des sept professeurs, à tel point que chez chaque habitant de Gœttingue le souvenir de ces jours néfastes est encore plein de tristesse.

Après une nouvelle pause enfin de voyages un peu lointains, je me décidai d'aller à Vienne, et de là en Italie. J'étais attiré à Vienne par les superbes établissements d'accouchement qui s'y trouvent, et en Italie par le désir ardent de voir, de connaître cette terre classique d'où sont parties toutes les civilisations modernes. A Ratisbonne, où j'avais encore quelques parents, je m'embarquai sur le Danube, et arrivai le 22 août dans la capitale de l'Autriche. Ma première course fut pour l'Hôpital général, situé dans le faubourg d'Alsen, afin de visiter la division d'accouchement,

car le but principal de mon voyage à Vienne était de me perfectionner dans la science obstétricale. Je voulais étudier sur place cette célèbre école et ses principes, et grâce à l'immense matériel que possédait l'Institution, je me proposai d'examiner de nouveau, et bien à fond, les enseignements de Boër, que je suivais depuis longtemps, et de bien m'initier aux secrets de la nature dans l'accomplissement de sa plus belle œuvre. Le professeur Klein, qui était à cette époque directeur de la première clinique (celle des étudiants en médecine), me reçut admirablement. Son chef de clinique (assistant) Semmelweis, me témoigna également une très-grande bienveillance. J'ai conservé de tous deux le meilleur souvenir, et pour ce motif, je pardonne bien volontiers à l'ami Semmelweis d'avoir voulu, dans une lettre qu'il a rendue publique, me brûler aux rayons du *Soleil puerpéral*, après que ce soleil se fut levé pour lui, et cela parce que je n'avais point accepté sans restriction sa manière de voir sur la fièvre puerpérale et sur les moyens de la prévenir. Chaque jour je me rendais, dès le matin, à la maison d'accouchement, et vous pourrez vous figurer combien étaient multiples les occasions d'observation, quand je vous aurai dit qu'il y avait des jours où la salle d'accouchement était occupée par vingt à vingt-quatre femmes. Dès lors, je compris que Boër devait inévitablement arriver à trouver les bases de *l'accouchement naturel*. Lui-même, dans un âge plus avancé, ne s'en attribuait pas le mérite, mais le reportait tout entier à l'immense matériel dont il disposait. Consultez sur ce sujet ce que j'ai publié à cette époque dans le *Journal mensuel d'accouche-*

ment (*Monatsschrift für Geb.*, etc.), 13ᵉ vol., 1859, p. 314, sur la modestie des déclarations de Boër vis-à-vis un de mes élèves. Par contre, je compris aussi que celui-là seul qui possède à fond la théorie de l'art des accouchements peut, en présence d'un si grand nombre de faits, en retirer tous les fruits possibles. Le commençant a de la peine à s'orienter dans ce dédale. Son attention se porte rapidement d'un cas à l'autre, et comme le professeur ne peut jamais parler le même jour de tout ce qui se présente d'intéressant, il en résulte pour les auditeurs bien de l'obscurité. En outre, il est d'usage à Vienne de n'accorder que six semaines à la fréquentation de la Clinique. Le cours n'a ni commencement ni fin. Aussi chaque nouveau venu est d'abord désorienté parce qu'il tombe *in medias res*. Il ne peut pas être question ici d'un cours de clinique régulier et complet tel que celui dont je vous ai parlé au commencement de cette lettre-ci. Or, pour le débutant, les Cliniques restreintes dans lesquelles il peut tout voir, sont plus fructueuses. Une fois qu'il aura acquis une instruction fondamentale solide, alors seulement il profitera de la fréquentation d'établissements où les faits intéressants se pressent. Je crois qu'il serait facile de remédier à cet état de choses à Vienne, en fondant, outre la grande clinique d'accouchement, une clinique de choix d'après le modèle de nos cliniques plus modestes de province et qui ne reçoivent qu'un nombre restreint de femmes, qui servent au professeur de sujets de leçons, alors d'autant plus profitables aux commençants. Dans le temps, j'ai communiqué mes idées sur ce sujet d'une fa-

çon très-étendue dans un mémoire ou *Elaborat*, pour me servir de l'expression des Viennois, adressé au directeur actuel de la clinique, C. Braun; mais leur réalisation a dû échouer sur plus d'un écueil. Outre cette première clinique, l'hôpital en possédait une seconde, affectée aux sages-femmes, et dont le directeur professeur était Bartsch, qui m'accorda volontiers l'entrée. J'en trouvai même une troisième installée dans le *Joséphinum*, et ce fut avec respect que j'en parcourus les vastes salles qui avaient été le centre d'activité de l'excellent G.-J. Schmit (mort en 1827). Elle est destinée aux médecins militaires, et le directeur en était alors le professeur Frisch. Je ne visitai aucune des autres divisions de l'Hôpital général, je vouai tout mon temps à la clinique d'accouchement; néanmoins je fréquentai journellement la salle d'autopsie, qui était sous la direction de l'excellent Robitansky, et où tous les matins, de bonne heure, on se réunissait comme dans un salon, tantôt pour assister à d'intéressantes autopsies, tantôt pour fumer son cigare du matin dans la cour qui entourait le bâtiment, causer avec des connaissances, apprendre à connaître les médecins étrangers dont il arrivait journellement un certain nombre et de là se rendre dans les différents services.

Je ne vous parlerai pas de mes autres occupations à Vienne. Les après-midi et les soirées étaient consacrées au train de vie ordinaire, quand elles n'étaient pas absorbées, ainsi que les nuits, par la clinique. J'avais rencontré, sur le bateau à vapeur, un aimable compagnon de voyage, mon compatriote le professeur de droit Held, de Wurtz-

bourg; il suivait le même itinéraire que moi; nous ne nous séparâmes qu'à Milan. Enfin l'heure du départ sonna, et je quittai Vienne après y avoir passé environ trois semaines, avec la ferme résolution d'y revenir pour y faire un plus long séjour.

Par Gratz, où je passai une journée des plus agréables et visitai la Maternité dirigée par Gœtz, sans oublier de gravir d'abord le ravissant Schlossberg, je me rendis à Laibach. A Adelsberg, je parcourus la célèbre grotte; puis je partis pour Trieste, où, à ma grande joie, je rencontrai mon frère, occupé à des recherches zoologiques sur les habitants de la mer. Après deux jours de séjour dans ce magnifique port, nous nous embarquâmes par une splendide soirée et par un clair de lune magnifique, sur un bateau à vapeur du L'loyd autrichien pour Venise, et le lendemain, à quatre heures du matin, la ville des lagunes se montrait à nous.

En huit jours j'appris à connaître suffisamment cette ville magique : je parcourus cette magnifique cité qui, malgré sa décadence, brille d'une beauté ineffaçable, comme si j'avais été sous l'influence d'un songe des *Mille et une nuits*. Dans ce moment, Venise s'était justement mise en frais pour les médecins et les naturalistes italiens qui devaient s'y réunir. Ce fut le dernier congrès de ce genre, et Venise avait fait l'impossible ponr recevoir dignement les disciples de la science. Les fêtes succédèrent aux fêtes; je vis la *Regatta*, célèbre dans le monde entier. Chaque soir la place Saint-Marc étincelait de lumière. La *Fenice* ouvrait ses vastes salles à la *Congregatione dei dotti*. Le président

comte (aujourd'hui prince) Giovanelli donna dans son palais un bal splendide, où les nobles Vénitiennes étalèrent leur beauté et celle de leurs diamants : bref, partout on ne remarquait que joie et plaisir, et cependant l'étincelle qui, l'année suivante, devait se changer en brasier dévorant, couvait déjà. Le naturaliste Charles Buonaparte, prince de Canino, était venu de Rome pour gagner des partisans à la révolution prochaine. Dans un discours prononcé devant la section de zoologie, il exalta le pape libéral Pie IX. Aussi reçut-il de la police autrichienne l'ordre de quitter Venise dans le plus bref délai possible ; ce qu'il fit en s'écriant : *Tutti gli Italiani sono pazzi !* A quoi un de ses compagnons forcés lui répondit : *Non tutti, ma buona-parte !*

Nous autres étrangers nous ne remarquâmes naturellement rien de ces incidents; ce furent des Italiens qui nous les racontèrent. Nous nous enivrions de la contemplation de la ville, et, en définitive, nous nous inquiétions fort peu de la politique et de la savante réunion des naturalistes. En fait d'institutions médicales je visitai la maison d'accouchement dirigée par Valtorre, qui prit lui-même la peine de me la faire parcourir; plus tard, nous allâmes à Padoue, où le professeur Lamprecht me fit les honneurs de son institut. Je confesse ici qu'en Italie je perdis le goût de visiter des instituts médicaux, et pour cause... C'est ainsi qu'à Milan, je me bornai à faire une visite au célèbre professeur d'accouchement Billi, qui eut également la courtoisie de me montrer son superbe établissement; mais à partir de là je ne recherchai plus aucune de ces occasions. L'Italie offre

d'autres jouissances pour lesquelles on oublie tout. Vous me permettrez bien de passer rapidement sur tout ce que j'ai vu dans ce beau pays. On a tant écrit sur l'Italie et ses merveilles, que je ne veux pas, selon le dicton populaire, *porter un monstrueux hibou à Athènes.* En peu de mots je vous tracerai l'itinéraire que j'ai suivi. De Venise je me rendis à Milan par Padoue, Vicence et Vérone; bien entendu que je m'arrêtai partout où il y avait quelque chose à admirer. De Milan je fus à Gênes, où je pris le bateau à vapeur pour Naples. Le bateau s'arrêtant à Livourne, j'allai voir Pise, où l'on se rend en quelques heures par la voie ferrée. Enfin apparut le monstre marin qui s'appelle l'île de Caprée, et dans le lointain le Vésuve se faisait remarquer par les tourbillons de fumée qu'il lançait droit vers le ciel : nous étions à Naples! Comme mon temps était strictement limité, je me procurai le même jour un guide,—je n'avais aucune connaissance à Naples et je n'y en ai pas trouvé; —et je commençai mes excursions dans la ville et les environs. Dès le second jour, je visitai Sorrente, la grotte de Caprée; une journée entière fut consacrée à la ville souterraine de Pompei. Chaque jour je passai quelques heures auprès des œuvres d'art du musée *Borbonico;* je fus en admiration devant les magnifiques ruines de Puzzuolo, la grotte de la Sibylle et Baia; en ville je fus voir toutes les curiosités, les superbes églises, les couvents, et je passai une soirée au magnifique théâtre San Carlo. Grâce à une activité un peu fébrile, je pus, en peu de temps, voir et connaître tout ce que Naples renfermait de remarquable. Je m'embarquai ensuite pour Civita-Vecchia, et j'ar-

rivai à Rome le 2 octobre par la porta dei Cavalleggieri. A ma grande joie, je rencontrai dès le même soir, logé dans le même hôtel, mon excellent ami et collègue Wohler, qui fut pour moi, dans les premiers jours, un fidèle cicérone. Je fis aussi la connaissance d'Emile Braun, le fameux archéologue; nous nous rencontrâmes au Capitole, il fut plein de bonté pour moi. Chaque matin j'allai le trouver au café Greco; là il nous dressait, à moi et à mon ami Lenné, le directeur des jardins de Postdam, que j'avais aussi rencontré à Rome, le plan de notre journée. Rome se trouvait à cette époque dans une agitation fiévreuse. Le Pape avait octroyé des institutions plus libérales, une garde nationale avait été créée, chaque jour amenait des défilés de cortéges, des illuminations, des distributions de bénédictions papales; Rome était en fête. Les étrangers eurent de cette façon l'occasion d'étudier le caractère des Romains sous son vrai jour, et dans ses manifestations les plus vives, surtout dans les Osteries où notre ami Emile Braun nous conduisit plusieurs fois. On criait dans toute la ville, vive Pie IX! Les mêmes vivat étaient placardés sur tous les murs. Hélas! combien peu dura cet enthousiasme!... Quelles pénibles épreuves ont été réservées à ce pauvre pape, à la ville éternelle elle-même, épreuves qui ne sont pas même prêtes à finir. Ce n'était pas la Rome moderne qui m'avait attiré dans ses murs, mais la Rome antique. Aussi, chaque jour, nous sortîmes en traversant le Capitole, — bien entendu en voiture, — pour aller voir les magnificences de la campagne. Nous ne négligeâmes pas pour cela les précieuses gale-

ries de tableaux, les palais et les églises de l'intérieur de la ville. Ce qui nous ravit surtout, après le Capitole et ses collections si rares, ce fut le Vatican, dont les trésors artistiques sont au-dessus de toute description, et l'église Saint-Pierre, qui nous inspira un étonnement mêlé de respect. Nous visitâmes également les ateliers d'artistes célèbres, et vîmes mainte œuvre nouvelle de sculpture, etc.; mais toujours mon esprit se reportait vers l'ancienne Rome, et il ne se passa pas un jour que nous n'allâmes faire une excursion de quelques heures dans ses respectables ruines. Vers la fin de mon séjour à Rome, j'eus la joie de rencontrer mon ami Welker de Bonn; je n'oublierai jamais l'heureuse journée que je passai avec lui et Emile Braun à la villa Albani. Après avoir été enivré de toutes ces merveilles, il fallut, hélas, songer au retour; je repassai par Florence, où je m'arrêtai quelques jours, puis par Bologne, Padoue, Trente, Botzen, Inspruck et Munich; je fus ainsi de retour chez moi le 25 octobre. Ma santé ne laissait rien à désirer, mais il m'a fallu bien du temps pour me débarrasser complétement d'une véritable nostalgie italienne.

Dans le courant de septembre 1848, après avoir assisté moi-même au tohu-bohu parlementaire de Francfort, j'allai faire une visite à mon vieil et cher ami Nægelé; je le trouvai un peu vieilli, mais tout aussi aimable et tout aussi spirituel qu'en 1830. De là je me rendis à Fribourg, pour passer quelque temps avec mon frère; mais, hélas! je fus témoin de l'échauffourée révolutionnaire de Struve, qui fut, cette fois encore, heureusement comprimée. A Francfort j'avais entendu la parole,

à Fribourg je devais voir les faits. Une excursion à Bâle et à Strasbourg me dédommagea de l'agitation dont j'avais souffert à Fribourg. Je rentrai chez moi par Heidelberg, Wurtzbourg et Nuremberg.

En automne 1850, je me décidai à entreprendre un assez grand voyage avec ma famille. Mes deux fillettes étaient d'âge à voir un petit coin du monde. Je choisis Vienne et Venise. Connaissant déjà ces deux villes, je pouvais être d'autant plus utile à mes enfants. Nous nous embarquâmes à Ratisbonne et passâmes quinze jours à Vienne, où, cette fois, il ne pouvait pas être question pour moi de continuer mes observations médicales. Nous allâmes ensuite à Trieste en passant par le Tyrol, puis à Venise, où un séjour de huit jours nous permit de jouir très-convenablement de l'ancienne ville des doges. Nous visitâmes aussi Vérone, puis, traversant le lac de Garde, nous gagnâmes Munich par Trente, Botzen et Inspruck. A Munich, nous assistâmes à l'inauguration de la *Bavaria*, et nous rentrâmes à Gœttingue par Nuremberg.

Je passai à Vienne, m'occupant surtout d'accouchements, les grandes vacances de 1851 et 1852. Avant d'aller à Vienne, en 1851, je m'étais rendu à Prague et j'y avais visité l'institution d'accouchement et la clinique obstétricale dirigées par Lange et Seiffert. Kiwisch était absent. Je conseille à quiconque s'occupe d'accouchement, s'il ne peut visiter Vienne, d'aller au moins à Prague, il y trouvera bien des sujets d'observation et d'études. J'ai compté jusqu'à quatre ou cinq naissances par jour à la Maternité; en outre, les autres hô-

pitaux sont dans d'excellentes conditions. En arrivant à Vienne, j'appris que Semmelweis l'avait quitté, et qu'il était remplacé par Charles Braun, aujourd'hui directeur de l'institut. Je garde à ce dernier un excellent souvenir pour les bontés qu'il a eues pour moi pendant les deux ans que j'ai fréquenté l'établissement de Vienne. Je puis même dire que j'y ai complétement vécu; car, comme je demeurais à proximité, il m'est bien souvent arrivé, en sortant du théâtre, d'y aller faire un tour pour voir s'il n'y avait rien de nouveau. Parfois même j'y passai la nuit en me jetant sur un lit vacant, jusqu'à ce que la sage-femme vînt m'en chasser (du 24[e]) en me disant : « Monsieur le professeur, il me faut ce lit! » et m'obligeât de passer la nuit sur une chaise.

Je devins même forcément, en 1851, un habitant de l'hôpital; une attaque de goutte me décida à me faire recevoir dans la division des payants, et je dois avouer que nulle part encore je ne fus mieux soigné. Je n'oublierai jamais le médecin en chef, docteur Bittner, mort il y a quelques années, qui m'y traita alors. Nous étions devenus de bons amis. Je n'ai pas besoin de vous assurer que mon séjour à Vienne ces deux dernières fois a été bien plus profitable pour mon instruction que le premier parce qu'il a duré plus longtemps. J'ajouterai qu'en 1852, je fis une petite excursion à Pesth et à Bude, où je visitai Semmelweis.

Voilà, mon cher ami, l'historique de mes grandes excursions ; et je puis dire avec Gœthe : « Ce que je n'ai pas appris dans les livres, je l'ai acquis en voyageant. »

Dans les trois derniers semestres d'été, je me

suis procuré le plaisir de visiter la clinique médicale de mon cher et très-estimé ami Hassé. J'éprouvais le besoin de voir des malades, de les observer, et de m'assurer ainsi par moi-même des progrès de la médecine moderne. Tout en m'instruisant en général, il me fut donné bien souvent d'examiner avec Hassé de très-intéressants cas de pathologie gynæcologique. Hassé est un explorateur hors ligne. Je puis certifier que j'ai beaucoup appris en le suivant, tant au lit des malades qu'en assistant aux autopsies, que Hassé pratiquait lui-même. Que Dieu conserve encore bien longtemps mon cher Hassé à notre Université!

Pour vous convaincre que je me suis sérieusement occupé à Gœttingue pendant mes heures de loisir, dans ces dernières années, des sciences philologiques, il vous suffira des données suivantes : Pendant le semestre d'été 1854, je suivais les leçons sur l'interprétation de Juvénal de mon vieil ami K. F. Hermann, qui est des nôtres depuis 1842. En 1855, je suivis son interprétation de Perse. Depuis des années, je m'occupais de cœur et d'âme de Juvénal, et surtout de la sixième satire, que je traduisis en vers métriques dans l'été de 1854, et que je fis imprimer la même année. En même temps, j'annonçai pour le semestre d'hiver 1854 à 1855 la conférence suivante : «Psy-« chologie comparée du sexe féminin dans les « temps anciens et les temps modernes, en pre-« nant pour base l'explication de la sixième satire « de Juvénal. » Cette lecture publique attira un tel concours d'auditeurs, que le grand amphithéâtre ne pouvait les contenir tous. J'attribuai cette affluence de monde plutôt à la manière piquante

dont était rédigé le programme qu'à mon propre mérite. J'employai mes loisirs des années suivantes à préparer une édition complète de mon poëte favori en vers métriques, et accompagnée d'observations philologiques. Cet ouvrage parut en 1858. Mon ami Pernice et moi fondâmes, en 1857, une petite réunion philologique, dans laquelle nous attirâmes l'étudiant en droit Senfft de Pilsach, et dont le docteur Tittmann, notre ami et collègue, fit plus tard partie. Nos réunions eurent lieu régulièrement, nous y lûmes en commun Martial, Plaute, les Troades de Senèque, les Ranæ d'Aristophane et Pétrone. Enfin, pendant le dernier semestre de l'été 1861, j'ai suivi les cours de mon ami et collègue Curtius, sur les Satires de Juvénal et de Perse.

En voilà assez. Je termine avec cette lettre mes notices biographiques, dans lesquelles je vous ai parlé avec fidélité et avec la plus scrupuleuse vérité. L'histoire de ma vie vous donnera la clef des particularités de mon caractère. Quant à moi, j'ai éprouvé un vrai plaisir à me rappeler les événements de mes années écoulées. Il est plus que probable que, pendant le temps qui me reste encore à vivre, il ne se présentera plus rien de nouveau dans ma carrière ; il faut donc que je m'en tienne à ce qui m'est arrivé d'heureux, à tout ce que j'ai vu de remarquable. Mais c'est à vous, mon cher ami, que je dis :

Forsan et hæc olim meminisse juvabit.

Portez-vous bien.

HUITIÈME LETTRE

SOMMAIRE : Les accoucheurs considérés comme professeurs dans les établissements d'accouchement. — Ces maîtres ne doivent jamais perdre de vue que le principal but de ces établissements est de former des praticiens capables. — Voies et moyens pour y parvenir.

Gœttingue, le 20 août 1861.

Dans votre dernière lettre, mon cher ami, vous me faites part d'un doute qui s'est élevé dans votre esprit après la lecture d'un passage de mes notices biographiques. Ce passage a trait à ma cinquième lettre, où je décris les rapports des deux écoles rivales d'Osiander et de Boër, la première active, la seconde expectante. Je vous ai dit que mon père avait, entre ces deux méthodes opposées, choisi un juste milieu, que dès mes débuts je l'avais suivi dans cette voie, mais que plus tard je m'étais rallié à Boër. Je puis joindre aux sages raisons que vous me donnez, en reconnaissant amplement les dangers d'une intervention prématurée ou trop active dans l'accouchement, les fruits de ma propre expérience, et vous dire que, depuis que j'ai repoussé et abandonné tous les systèmes erronés dont j'étais imbu au début de ma carrière, j'ai été beaucoup plus heureux dans ma pratique. Je citerai seulement pour exemple les présentations de la face. Ces

présentations m'ont toujours prouvé de la manière la plus frappante combien les opérations entreprises jadis en pareille circonstance avaient été nuisibles. Toute présentation de la face, sans exception, était considérée comme indiquant l'intervention de l'art; oubliant ce que le vieux Paul Portal avait déjà enseigné sur cette matière en 1685 dans sa *Pratique des accouchements*, page 26, et les faits que Boër tira de sa riche expérience, Osiander a, il faut le reconnaître, été bien coupable en traitant toutes les présentations de la face de la même façon, c'est-à-dire par des opérations, puisque sur treize de ces cas fournis par trente années de sa pratique à Gœttingue, il ne put sauver que cinq enfants; tandis que plus tard, sous la direction de Mende et la mienne, tous les enfants qui se présentèrent de cette façon furent mis au monde vivants et sans opération. Voyez à ce sujet mon travail sur cette matière dans le nouveau *Journal d'accouchement*, t. XXVI, page 321. Combien l'abus du forceps n'a-t-il pas fait de mal? Combien de fraîches et fortes santés n'ont-elles pas été ruinées pour la vie par l'usage intempestif ou inutile de cet instrument, auquel nous devrions cependant conserver l'épithète d'*innocent!* Moi-même je ne me sens pas tout à fait à l'abri du reproche d'en avoir fait un usage trop fréquent jusqu'à l'époque où de sérieuses études et l'expérience m'apprirent à faire mieux. Cette manie d'opérer trop tôt et trop souvent a de plus été très-préjudiciable à la science. On a négligé complétement l'étude des forces merveilleuses de la nature, qui agissent sur l'achèvement du travail de l'accouchement d'après des lois pour ainsi dire

fixes. Ce n'est que bien tard que l'on est arrivé à reconnaître la dynamique et la mécanique de la naissance. Et ces lois n'ont certes pas été découvertes par les opérateurs acharnés. Que trouvez-vous dans les écrits d'Osiander au sujet des lois si importantes de la mécanique de la parturition ? Autant que rien. Ce ne fut que bien tardivement que les accoucheurs se préoccupèrent de l'étude sérieuse du bassin et du rôle important qu'il joue dans l'accouchement. Quel temps ne fallut-il pas pour faire prévaloir les opinions nouvelles qu'on s'était faites sur l'influence de la matrice dans l'acconchement, sur l'ouverture de l'orifice, etc., etc.? Tout cela n'a eu lieu que quand on eut bien reconnu les pleins droits de la nature; quand on eut reconnu que l'accouchement n'est qu'une fonction physiologique analogue aux autres fonctions du corps humain. C'est ainsi que l'obstétricie devint une vraie science, pouvant marcher de pair avec les autres sciences médicales. Dès ce moment, elle avait cessé d'être un pur métier, tandis qu'auparavant, comme s'exprime Wigand, elle ne connaissait d'autres indications que l'emploi de la force. Quand son secours était réclamé, on accourait avec le forceps, ou l'on tombait à coups de poings sur le malheureux utérus, et on le maltraitait comme s'il se fut agi d'un coquin, d'un larron, qui aurait eu pour ainsi dire volé l'enfant.

Vous reconnaissez tout cela, mon très-cher ami. Mais, me demanderez-vous, et c'est là justement le sujet de vos préoccupations, est-ce que par cette transformation de notre science, toutes les indications opératoires s'évanouissent? N'y a-t-il plus de présentations transversales, plus de

bassins rétrécis; est-on sûr que dans certains cas de dystocie par causes dynamiques il n'est pas nécessaire de recourir à des moyens opératoires; peut-on dans les cas d'hémorrhagies dangereuses, dans l'éclampsie, dans le prolapsus du cordon ombilical, dans certains cas de maladies graves de la femme parturiente, se croiser les bras et attendre que les efforts de la nature terminent le travail? Certainement non. Dans ces cas nous avons recours à des manœuvres éprouvées qui sont seules notre ancre de salut, et heureux l'accoucheur qui connaît toutes ces ressources de l'art et s'y est bien exercé pendant ses années d'étude. Mais si, dites-vous encore, si l'obstétricie opératoire est très-restreinte dans les établissements d'accouchement en conformité des principes du professeur, où le jeune adepte apprendra-t-il à pratiquer les opérations? Il y a du vrai dans cette réflexion, je le confesse, l'histoire de notre art nous en fournit la preuve. Quels maîtres n'étaient pas les anciens accoucheurs dans la version, avant l'invention du forceps? Comme ils en étaient réduits à la première de ces opérations, l'idée de la perforation et de l'embryotomie ne leur venait pas; quelles observations étonnantes sur la version dans des cas où la tête avait déjà profondément pénétré dans le bassin, cas dans lesquels il ne nous vient plus à l'idée d'y recourir, ne lisons-nous pas dans Mauriceau et De la Motte! On se demande quelles manœuvres particulières ils employaient à cet effet, que nous ne connaissons plus peut-être, ou qui sont oubliées depuis que le forceps est devenu notre talisman? Lisez ce que dit W. J. Schimitt sur cette question, dans son excel-

lent article « *De la Motte*, notice historique et critique », dans le *Journal d'El. de Siebold*, t. I, p. 1 et suivantes. La grande habitude lui avait donné ces résultats brillants, ils diminuèrent notablement après l'invention du forceps, qui eut pour conséquence la restriction de l'emploi de la version. Contre cette dépréciation des opérations en général, qui de nos jours pourrait s'appliquer surtout au forceps, il y a cependant un remède qui se trouve entre les mains des maîtres chargés de l'enseignement de l'art. Il consiste à exercer d'un côté les élèves avec beaucoup de soin aux opérations obstétricales sur le mannequin, en se servant pour cela des moyens les plus convenables, entre autres de corps d'enfants morts, attendu que les poupées en cuir sont impropres à cet usage. Puis il faut qu'à la clinique il imite sur le mannequin toutes les opérations qu'il a pratiquées sur le vivant et les fasse exécuter par ses élèves, en corrigeant immédiatement les fautes commises et en le leur avouant lui-même, avec la plus grande sincérité, s'il n'a pas agi comme il aurait dû faire.

Il doit en outre, si le cas le permet, et s'il peut se fier sur l'adresse de ses élèves, leur laisser mettre la main à l'œuvre : ceci est surtout désirable pour l'application du forceps. Dans ces cas, le maître peut faire faire la différence entre une indication réelle et une indication relative, sans pour cela porter atteinte à ses principes, dès qu'il dit franchement à ses élèves : « Dans ce cas, on aurait pu se passer de l'application du forceps, mais dans un but d'utilité relative pour l'opérateur, on va procéder à une opération, en réalité non indiquée. » Les élèves lui en sauront gré, et

ses principes n'en souffriront nullement. Cependant il ne faut pas poser des indications avec trop de laisser-aller et sans but avouable, comme un jour j'ai opéré, — Dieu me pardonne! — parce qu'il devait y avoir une opération de taille, à 9 heures du matin, chez Langenbeck. Mes élèves auraient bien voulu assister à cette opération, et je me laissai engager à en finir. Le séjour prolongé de la tête dans le détroit inférieur, malgré des contractions énergiques, quoique l'orifice soit complétement dilaté et la tête profondément engagée, des contractions spasmodiques, l'écoulement prématuré des eaux, sont si fréquents, qu'on peut facilement en tirer des indications pour l'emploi du forceps. Dès que le maître estime que l'application de cet instrument ne peut être nuisible ni à l'enfant ni à la mère, il peut la permettre dans un but d'utilité pour ses élèves. Je ne pense pas que par là on puisse me reprocher de faire des femmes soumises à ma responsabilité des mannequins vivants, et qu'on puisse m'appliquer ces paroles d'Osiander : « Les femmes admises à l'hospice de la Maternité sont considérées jusqu'à nn certain point comme mannequins vivants, sur lesquels on entreprend, bien entendu avec le plus de ménagements possibles, tout ce qui peut tourner au profit des étudiants, des sages-femmes, et à la facilité du travail de l'enfantement. » *Mémoires d'Osiander* (Osiander's *Denkwürdigkeiten*), Gœttingue, t. I, p. 110.

Je suis plus sévère pour les cas de présentation du siége et des pieds, dans lesquels je n'admets pas ces indications relatives, attendu que je trouve beaucoup plus important de faire étudier le mé-

canisme de l'accouchement dans ces présentations, relativement rares, que de faire pratiquer des opérations généralement inutiles dans ces cas. D'un autre côté, l'intervention de l'art est beaucoup plus dangereuse dans ces circonstances, comme vous savez, que dans celles de présentation de la tête.

J'espère que ce qui précède dissipera vos craintes et vos scrupules relatifs aux principes de la nouvelle école, à laquelle adhèrent de nos jours presque tous les accoucheurs. Mais devons-nous pour cela jeter la pierre à l'école opérative d'Osiander? Devons-nous la condamner et regretter qu'elle ait eu son temps? Elle aussi a fait du bien, c'est elle qui a porté l'*art* à son point culminant, et qui est-ce qui voudrait se passer complétement d'opérations? Cette école a perfectionné les méthodes opératoires, et parmi les antagonistes les plus acharnés d'Osiander, ceux qui autrefois avaient suivi ses leçons ont été forcés d'avouer qu'ils devaient leur habileté dans les opérations à leur ancien maître. Il est certain que l'école de Vienne a pris peu à peu le dessus sur celle d'Osiander, mais ce n'est pas à dire que l'influence d'Osiander n'ait eu aussi son côté méritoire; c'est incontestablement à cet accoucheur que l'on doit l'amélioration introduite dans les opérations obstétricales, et son nom ne sera jamais oublié dans les annales de la science. J'ai consacré à l'un et à l'autre, à Boër et à Osiander, dans mon *Histoire de l'art des accouchements*, t. II, une critique et un jugement très-étendus, auxquels je vous renvoie (1). Tout à vous.

(1) *Versuch einer Geschichte der Geburtshülfe.* Berlin, 1845, Band II.

NEUVIÈME LETTRE

Sommaire : Les sages-femmes. — Les sages-femmes de l'antiquité. — Le Manuel des sages-femmes de Moschion (du IIe siècle).— Les sages-femmes au moyen âge. — Premier livre pour les sages-femmes en Allemagne, par Euch. Roesslin, 1513.— Justine Siegemundin, acoucheuse à la cour de Brandebourg. — Ses mérites comme auteur. — Meilleure instruction des sages-femmes au XVIIIe siècle. — Extrêmes de notre époque : abolition complète des sages-femmes proposée par Weidmann ; suppression des accoucheurs, proposition venue d'Angleterre (1861) ! — Une meilleure position est à souhaiter aux sages-femmes de notre pays. — Les sages-femmes badoises. — Voyages annuels des maîtres qui sont chargés de leur instruction ; excellente organisation. — Sages-femmes russes. — Examen d'une sage-femme russe à Gœttingue. — Anecdotes sur celles de Berlin.

Gœttingue, 23 août 1863.

Mon cher ami,

Si dans ma dernière j'ai dit que l'art des accouchements, marchant de pair avec les autres parties des sciences médicales, dans la forme scientifique et pratique, en est la branche la plus jeune, il n'en est pas moins vrai que, dans son application, il remonte à l'origine de l'espèce humaine ; car il y a eu des naissances depuis que l'homme habite la terre, et à chaque naissance il y a eu des secours portés, quelque insignifiants qu'ils fussent. Mais par qui ? Par des femmes, sans nul doute ; car il est tout naturel qu'une femme qui a besoin d'être

aidée dans une pareille besogne réclame et obtienne les soins de celle de ses semblables qui, précédemment déjà, s'était trouvée en pareille position. Toutefois, il est naturel que Zach. Platner, dans son programme « *De arte obstetrit. veterum,* » 1735, ne pouvait nommer qu'Adam comme premier « τῶν μαιενοντων καὶ τῶν ὀμφαλοτόμων. » C'est là l'origine des sages-femmes, dont l'Ancien Testament fait mention partout, et qui pratiquaient chez les anciens Grecs et chez les anciens Romains. La mère de Socrate Phænarète était une sage-femme en renom. Platon nous apprend que, dans ses entretiens philosophiques, Socrate imitait sa mère en tant que dans ses causeries intimes avec ses disciples il leur soutirait les pensées et les conceptions philosophiques, comme sa mère attirait les enfants hors du sein maternel. A cause de cela lui-même se disait un accoucheur moral, et sa manière de philosopher fut nommée l'*Ars obstetricia Socratis.* Un ouvrage de Lossius, qui, sous le titre « *de Arte obstetricia Socratis,* » commente cet art, a été cité par un professeur renommé, dans son Manuel, parmi ceux dans lesquels on peut apprendre à connaître plus complétement ce qu'était l'art des accouchements chez les Grecs..... « *Difficile est satiram non scribere.* »

Mais ce qui prouve que les sages-femmes de tous les siècles ont toujours été les mêmes, c'est le passage de *Terentius, Andr.,* I, 4. Je vous le copie au cas où vous n'auriez pas votre Térence sous la main :

Audio, Archylis, jamdudum : Lesbiam adduci jubes;
Sane pol illa temulentast mulier et temeraria,

Nec satis digna, cui committas primo partu mulierem :
Tamen eam adduci? importunitatem spectate aniculæ:
Quia compotrix eius est. Di date facultatem obsecro
Huic pariundi, atque illi in aliis potius peccandi locum.

Pour trouver de pareilles Lesbies parmi nos sages-femmes, il ne nous faudrait pas de trop longues recherches. Vous pouvez voir dans Pline (1) quel grand cas l'on faisait des sages-femmes dans l'antiquité; il nous parle d'une « *nobilitas obstetricum*, » et fait connaître les noms de sages-femmes célèbres. De nos jours, ce sont les accoucheurs qui sont les aristocrates de la partie, et à cette occasion je ne puis résister au plaisir de vous raconter encore une anecdote sur notre Nægelé. Le lendemain du jour où l'on avait reçu à Heidelberg la nouvelle qu'un accoucheur allemand venait d'être anobli, Nægelé ouvrit son cours par les paroles suivantes : « Aucune position médicale ne procure, de nos jours, autant d'honneurs et de dignités que la position d'accoucheur: on vient encore d'anoblir un des nôtres! » Dans les livres de législation romaine parvenus jusqu'à nous, nous voyons les « *obstetrices* » citées comme des autorités dans des cas litigieux; la dénomination d'accoucheur ne se rencontre jamais chez les anciens. Voulez-vous avoir une idée de l'art des sages-femmes de ces temps-là, prenez en main le plus ancien Manuel connu écrit à leur usage, celui de Moschion, *de mulierum passionibus;* l'auteur doit avoir vécu sous le règne d'Adrien (117 à 138). A la définition de la sage-femme donnée par Moschion, on reconnaît que la sphère d'acti-

(1) *Hist. nat.*, XXVIII, 18.

vité des matrones était, à cette époque, bien plus grande que celle d'aujourd'hui. En effet, Moschion répond à la question : « *Quid est obstetrix? — Mulier omnia quæ ad feminas spectant edocta, imo et artis ipsius medendi perita; ita ut illarum omnium morbos commode curare valeat.* » Martial nous dit aussi (1) que *medici* et *medicæ* se consultaient mutuellement.

Dans Aétius se trouvent des fragments d'une certaine Aspasie dans lesquels on voit que les sages-femmes de ces temps-là dépassaient de beaucoup le cercle d'activité assigné à celles d'aujourd'hui. Lorsque leur science était à bout, elles avaient recours à celle des médecins, ainsi qu'on le voit dans les écrits d'Hippocrate, au 29e chapitre du 7e livre de Celse, de même que dans Aétius et dans Paul d'Ægine. Déjà Celse a enseigné la version par les pieds; il est vrai qu'il ne la conseille que sur des enfants morts. Cette manière de délivrer a été malheureusement oubliée avant qu'on en eût pu fixer les véritables indications, ce qui n'arriva qu'au XVIe siècle sous Ambroise Paré.

Vous voyez comment la profession de sage-femme était déjà perfectionnée avant qu'il fût question d'accoucheurs proprement dits; car les hommes de l'art appelés au secours dans les cas d'urgence étaient des chirurgiens, dont tout le talent consistait dans l'emploi de moyens grossiers, mécaniques, surtout dans le morcellement de l'enfant, et qui ignoraient les notions les plus élémentaires de la marche de l'accouchement naturel, de la structure des parties génitales, etc.

(1) Martial, XI, 71.

Les médecins arabes avaient porté l'art de sacrifier l'enfant aux dernières limites. Après eux régna la superstition la plus grossière, et les prescriptions les plus insensées émanaient des sages-femmes et même de certains médecins dans la pratique obstétricale. Cela dura, du moins pour le côté opératif de l'art, jusqu'à ce que, par le perfectionnement de la chirurgie française, un temps meilleur arrivât enfin, bien entendu d'abord en France. En Allemagne, on suivit encore longtemps la vieille routine; la pratique des accouchements resta abandonnée à d'ignorantes sages-femmes, follement audacieuses et dont l'instruction était tout au moins très-insuffisante. C'était probablement la plus ancienne d'entre elles qui la donnait — *a bove majore discit arare minor*, — jusqu'à ce que, à partir du XVIe siècle, les différents États songèrent à faire mieux et firent donner aux sages-femmes des leçons par les médecins, qui commencèrent alors à publier des traités spéciaux. L'imperfection de ces livres vous est prouvée par la lecture du plus ancien de ceux qui parurent en Allemagne : le Manuel d'Eucharius Roesslin, 1513. Regardez seulement les gravures qui y sont jointes et qui sont relatives aux présentations et aux positions du fœtus ; vous n'y trouverez rien de naturel. On a représenté là des choses vraiment extravagantes : on voit des jumeaux les bras enlacés, suspendus dans une vaste matrice; un autre jumeau empoigne d'une main ferme le pied de son frère et tient celui-ci suspendu en l'air; plusieurs enfants semblent s'exercer à courir, à sauter, à faire des tours d'équilibriste, tandis qu'un autre est représenté agenouillé et paraît attendre en

toute humilité ce que le destin lui réserve. On reconnaît dans tout ce livre que Roesslin ne possédait pas d'expérience dans ce qu'il a écrit; néanmoins, grâce à lui, la voie était ouverte, on continua à publier des Guides imprimés et à instruire les sages-femmes d'une façon de plus en plus régulière. Des œuvres meilleures, plus utiles parurent, et de cette façon un pas était fait dans la formation d'une branche de la médecine qui jusqu'alors avait été dans un état pitoyable. Cependant il y avait toujours un obstacle à son véritable perfectionnement, c'était l'éloignement des hommes de l'art de la pratique des accouchements, tant que l'intervention de la chirurgie opératoire n'était pas nécessaire. On ne peut donc pas trop louer une sage-femme de talent, Justine Siegemundin, de Berlin, qui, voulant faire participer ses sœurs en profession à sa riche expérience, publia, en 1690, un ouvrage sur l'accouchement intitulé : *Die Chur-Brandenburgische Hoff-Wehe-Mutter*, etc. La meilleure preuve de la nécessité d'un pareil ouvrage ce sont les nombreuses éditions qui en parurent; il fut même traduit en hollandais. Je veux par la même occasion attirer votre attention sur une dissertation publiée à Breslau, intitulée : « *De J. Siegmundin meritis in arte obstetricia*, 1849. » La lecture de cet opuscule intéressant vous profitera. La Siegemundin a rédigé elle-même son livre en forme de conversation entre deux sages-femmes (amies de la paix), l'une jeune, l'autre plus âgée (Justine) ; cette dernière instruisant l'autre. Le style en est à la vérité très-naïf, et parsemé d'une quantité d'ornements verbeux ou coquets à l'usage des femmes ; l'exposition man-

que d'ordre systématique; néanmoins il y a des choses bonnes dans ce livre, qui certes fit grand bien à cette époque, ce qui devait arriver, parce que l'auteur ne consulte que son expérience dans ses descriptions, et qu'elle prend la nature pour guide. La Siegemundin aimait beaucoup la version par les pieds, qu'Ambroise Paré avait rétablie dans ses droits; comme de la Motte, elle déclarait qu'elle préférait donner son assistance dans les cas de position irrégulière du fœtus, que dans ceux où la tête se présentant, elle se trouvait fixée dans le détroit supérieur, parce qu'il n'y avait alors de secours à attendre que des crochets. C'est ainsi que l'œuvre d'une femme très-simple surpassa tous les ouvrages écrits jusque-là dans notre pays, et cela parce que cette femme parlait par expérience. On cherche vainement en Allemagne des livres qui eussent pu servir de guide aux chirurgiens de cette époque dans la pratique des accouchements. Dans des cas désespérés ils ne connaissaient dès lors d'autre ressource que de perforer ou de morceler le fœtus, comme les anciens écrits chirurgicaux le leur enseignaient. Malheureusement, ce système dura encore assez longtemps chez nous. L'art des accouchements, maintenu honteusement dans les liens de la chirurgie, était traité en marâtre, tandis qu'en France cette branche était élevée au rang d'une science médicale par des hommes éminents qui se vouaient exclusivement à la pratique obstétricale. Qui avions-nous à opposer à Mauriceau et à de la Motte à l'époque où ceux-ci brillaient à Paris? Bien tard, seulement vers le milieu du XVIIIe siècle, les choses changèrent d'aspect. Des Allemands avaient

étudié l'art des accouchements à Paris et à Strasbourg, et firent profiter leur pays du fruit de leur travail. Les Universités obtinrent des cliniques d'accouchement à l'instar de celle qui existait depuis longtemps à Strasbourg ; partout on installa des professeurs spéciaux qui organisèrent peu à peu un enseignement conforme aux besoins; enfin on établit ce qu'on avait si longtemps négligé de faire. Grâce à ces établissements, on put observer attentivement alors l'accouchement naturel, et ainsi se répandit l'instruction nécessaire aux médecins, instruction qui jusque-là n'avait été donnée que très-imparfaitement ou n'avait point été donnée du tout. Ainsi disparut l'entrave élevée par la tribu des sages-femmes, cette *ignobilitas obstetricum*, et qui pendant des siècles avait empêché chez nous le libre développement de l'art; les sages-femmes elles-mêmes en retirèrent le plus grand fruit, car leur instruction se perfectionna, leur organisation fut améliorée, on les soumit à un intelligent contrôle; on les rendit attentives aux cas qui devaient rester en dehors de leur domaine, afin qu'elles pussent appeler à temps les accoucheurs, lesquels, grâce à de meilleures méthodes que celles qu'ils pratiquaient jadis, étaient capables d'un concours et d'une assistance utiles. Il restait, à la vérité, encore beaucoup à désirer; mais la voie était ouverte à l'amélioration et celle-ci ne se fit pas trop longtemps attendre. Il s'éleva toutefois de singulières propositions. Weidmann, de Mayence, proposa dans deux écrits, publiés en 1804 et en 1807, de supprimer totalement les sages-femmes et de remettre l'exercice ou la pratique des accouchements uniquement aux mains des hommes. Je n'ai pas

besoin de vous parler longtemps sur cette proposition; mais je crois devoir ajouter, qu'il y a très-peu de temps (1860), John Stevens, en Angleterre, écrivit sur « le danger et l'immoralité de laisser la pratique des accouchements entre des mains d'homme et sur le moyen d'y remédier. » Traduit à Leipzig. Cet écrit se trouve en complète contradiction avec celui de Weidmanu, puisqu'il demande que toute assistance masculíne pendant l'accouchement soit remplacée par celle des femmes. Ces deux propositions sont aussi peu pratiques l'une que l'autre; aussi est-il probable, que les choses resteront telles quelles.

Il est bien désirable toutefois, et cela dans l'intérêt commun, que la condition des sages-femmes devienne meilleure en bien des endroits, mais surtout à la campagne. Nous autres maîtres instituteurs de ces femmes, nous savons, mieux que qui que ce soit, quelle espèce de sujets cet état de choses amène à nos leçons; car souvent des femmes de la plus basse classe, manquant de l'éducation la plus simple, la plus commune, sachant à peine lire, se présentent pour occuper des emplois vacants : la rémunération est trop modique pour tenter des sujets plus capables. Et que peut-on attendre de pareilles femmes? Il est facile de dire : « Ne les acceptez pas pour vos élèves. » Les communes les ont choisies, la femme du pasteur s'y intéresse, le médecin de l'endroit leur a délivré une bonne attestation; on n'en trouve pas d'autres; il ne reste plus au maître qu'à voir ce qu'il fera d'nne pareille nullité. C'est pour cela — mais combien de fois ne l'a-t-on pas déjà dit! — que l'Etat devrait venir en aide, qu'il devrait améliorer

la position des sages-femmes, fixer leurs appointements, ne point lésiner pour des gratifications : alors on trouverait des sujets plus capables, et l'art de la sage-femme prendrait un développement bien plus satisfaisant là où il est encore en défaut. Que l'on songe que bien souvent la sage-femme seule décide s'il faut appeler un accoucheur ou non, et devient alors seule responsable des suites résultant de la négligence commise. Un petit pays allemand, le duché de Bade, fait, à l'égard de l'institution des sages-femmes, une louable exception. Là, l'Etat a depuis longtemps établi une excellente organisation qui a donné à la profession de sage-femme un essor remarquable. Entre autres, il y a tous les ans un examen des sages-femmes — tout comme partout ailleurs les pharmaciens subissent une visite annuelle d'inspection, — par les accoucheurs en chef des cercles (*Kreisoberhebærzte*) qui ont à faire leur tournée. A cette occasion les sages-femmes sont tenues de présenter leur journal. Elles sont interrogées à nouveau, afin de s'assurer qu'elles ne sont point restées stationnaires dans leur partie, et reçoivent des instructions sur les cas qu'elles ont observés, etc., etc. Il y a, dans cette organisation, un grand avantage pour la science elle-même : elle facilite la statistique obstétricale, si utile. Tout cela tombe sous les sens et a été suffisamment prouvé par la publication d'écrits des *médecins inspecteurs* badois — par exemple par ceux de Schwœrer, de Fribourg, — qui ont puisé leurs matériaux dans le journal quotidien des sages-femmes. Que de fois Nægelé ne m'a-t-il pas dit que, grâce à cette organisation, il pouvait considérer tout le cercle soumis à sa

surveillance comme une grande maison d'accouchement qui lui fournit les observations les plus intéressantes.

Au dehors de l'Allemagne, les sages-femmes russes sont arrivées à un degré d'instruction très-perfectionné. Ce qui y contribue en partie c'est la coutume, généralement en vigueur, de n'admettre aux écoles que de jeunes personnes de 18 à 30 ans; ces élèves possèdent une active conception, et on peut attendre d'elles une expérience d'année en année plus mûrie. Ensuite elles mettent trois ans à achever leurs études; dans ce laps de temps, on peut former des sages-femmes capables. J'ai pu m'en convaincre lorsque, le 13 août 1844, j'eus l'occasion de faire subir, à Gœttingue, des examens à l'une d'elles. Au moment où, ce jour-là, je me rendais à ma leçon clinique, je fus abordé par une femme d'environ 28 ans, qui me pria de l'examiner sur l'art des accouchements, et de lui donner un certificat attestant ses connaissances dans la partie; elle se disait native du Brunswick, et mariée depuis longtemps à Saint-Pétersbourg, où, dans ces dernières années, elle avait étudié les accouchements. Son professeur, J. Th. Busch, étant mort en 1843 (ce qui était vrai), elle n'avait pu subir son examen, vu qu'au moment de la mort de Busch elle était précisément en visite dans son pays. Malgré l'observation que je lui fis que mon attestation ne lui serait d'aucune utilité en Russie, elle persista dans sa demande; et comme je n'avais aucune raison de refuser, et que j'étais même curieux de connaître le degré d'instruction d'une matrone russe, je l'emmenai à ma clinique et lui fis subir un examen en présence de tous

mes élèves. Elle nous étonna tous, tant par l'étendue de ses connaissances que par sa manière claire de s'exprimer. Je pus lui parler des points les plus difficiles de l'art : rien ne lui était inconnu ; elle avait réponse à tout. Comme si ç'eût été chose arrangée d'avance, dans ce même moment la sage-femme de l'établissement vint me prévenir qu'il y avait une femme en travail. On la confia aussitôt à la sage-femme russe, afin de voir comment elle s'acquitterait de la besogne au lit de douleur; et là encore elle fit preuve d'une grande habitude dans l'exploration, établit le véritable état des choses, porta un pronostic exact, et soigna la femme, qui ne tarda pas à être délivrée ; le tout avec une assurance qui ne laissait rien à désirer. Il s'entend que je me rendis à ses vœux, et que je lui donnai une attestation des plus flatteuses sur la science et le savoir-faire dont elle nous avait publiquement fourni des preuves.

Pendant mon activité pratique à Berlin, j'ai eu bien des occasions de voir à quels tristes résultats de mauvaises et d'ignorantes sages-femmes peuvent mener. Je veux, pour terminer, vous en raconter quelques exemples, afin de vous prouver que cette mauvaise herbe peut pulluler partout.

Un beau matin, une sage-femme me fit appeler auprès d'une femme en travail, dont elle ne pouvait venir à bout. A mon arrivée, je trouvai la matrone assise devant la parturiente. L'enfant était déjà dégagé par les pieds jusqu'aux bras. Depuis combien de temps ? Trois heures ! C'était un cas de présentation de l'épaule ; la sage-femme avait fait la version, mais elle ne parvenait pas à terminer l'accouchement. J'achevai l'extraction de l'enfant,

qui, naturellement, avait cessé de vivre depuis longtemps. Les sages-femmes devraient-elles en général être autorisées à faire la version dans les cas de présentation transversale du fœtus, quand elles habitent une grande ville où les accoucheurs ne manquent pas?

Une autre fois, la même sage-femme me fit appeler vers minuit auprès d'une femme en travail, que je trouvai tout à fait sans connaissance, râlant, ayant la tête brûlante, les veines gonflées; les artères battaient violemment; par moments, elle souffrait de spasmes. L'orifice de la matrice était complétement dilaté. Présentation de la tête. Par la version, je délivrai promptement cette personne d'un enfant mort en apparence, mais qui put être facilement rappelé à la vie. Ce ne fut que le lendemain que j'appris la vérité. L'accouchée était complétement ivre; la sage-femme lui avait fait boire beaucoup d'eau-de-vie, sous prétexte que c'était un remède oxytocique.

Un jour qu'il s'agissait d'un accouchement qui traînait en longueur, la sage-femme voulut percer les membranes, qui étaient saillantes et très-tendues dans l'intérieur du vagin; mais elle ne put en venir à bout. Je fus appelé; l'enfant se présentait par les fesses : les membranes supposées étaient le scrotum, que cette stupide personne avait si bien travaillé avec ses ongles, qu'il s'y trouvait des sugillations et autres traces de ce genre. Heureusement qu'elle ne s'était point servie d'instruments.

A Berlin, je fus surtout appelé fréquemment pour des cas de retard de délivrance, d'incarcération de l'arrière-faix, d'arrachement du cordon

ombilical ; le tout suites de traitements insensés de la part des sages-femmes. Je me rappelle encore très-bien un cas où l'une de ces créatures voulut rejeter sur moi la faute de l'arrachement du cordon ombilical. Elle me fit appeler sous prétexte d'une adhérence du placenta. C'est le motif qu'elles donnent d'ordinaire pour masquer leur maladresse. Je trouvai le cordon ombilical pendant hors du vagin de la manière normale ; mais lorsque je voulus examiner, et que pour cela je tendis un peu le cordon, il me resta dans la main. « Mon Dieu! docteur, s'écria la sage-femme, vous avez arraché le cordon ! — C'est vous qui l'avez arraché, lui répondis-je, et l'avez ensuite replacé dans le vagin ! » Et c'était vrai.

Enfin, une dernière histoire. Celle-ci est plus gaie et très-innocente. Vous connaissez, mon cher ami, la coutume singulière qui existe dans notre spécialité de comparer le degré d'ouverture de l'orifice de la matrice, pendant l'accouchement, à des pièces de monnaie : « L'orifice est ouvert de la grandeur d'un gros, d'un thaler. » Si encore ces expressions étaient du domaine populaire, si elles n'étaient employées que par les sages-femmes qui ne connaissent que les monnaies de leur pays ! Mais on les retrouve dans les livres imprimés. L'Anglais prend pour terme de comparaison la couronne, la demi-couronne, le shelling, etc. En Allemagne, cette comparaison suit toutes les espèces de monnaies de tous les Etats de la Confédération ; on dit : *Silbergroschen, Neugroschen, Silberkreuzer, Kupferkreuzer, Neukreuzer, Viergroschen, Achtgroschen-Stücke.* On compare aux *Gulden*, aux *Vereinsthaler*, aux *Doppelthaler*, etc. ; il

y aurait vraiment nécessité que chaque accoucheur se procurât une collection numismatique pour se retrouver dans ce dédale, quand il lit des observations d'accouchements, etc. Mais on a déjà introduit tant d'améliorations et de perfectionnements dans notre science, que nous pouvons aussi espérer bientôt la suppression de ces comparaisons monétaires. Tout ceci est pour servir de prolégomènes à ce que je vais vous raconter. J'ai connu à Berlin une vieille sage-femme, qui était appelée et aimée dans bien des maisons pauvres et dans des maisons riches. Cette femme avait l'habitude, quand elle se trouvait chez des gens riches et qu'on appelait un accoucheur à son aide, de désigner à celui-ci le degré d'ouverture du col de la matrice par des pièces d'or. Ainsi elle disait dans ses comptes-rendus en pareil cas : « Quand j'arrivai, la matrice était ouverte de la grandeur d'un ducat; maintenant elle l'est comme un double frédéric d'or. » Se trouvait-elle au contraire chez des gens du commun, ses comparaisons commençaient par le *Pfenning*, le double *Pfenning*; parfois elle arrivait à monter jusqu'à la monnaie d'argent.

Combien de tours de sages-femmes je pourrais encore vous raconter! mais je m'en tiendrai à ceux que je vous ai communiqués, car il est temps de terminer cette lettre, devenue peut-être déjà trop longue.

A vous.

DIXIÈME LETTRE

SOMMAIRE : Les méthodes d'enseignement et les meilleurs Manuels sur l'art des accouchements.

Gœttingue, 27 août 1861.

Dans votre dernière lettre, vous me demandez quelle est, selon moi, la meilleure méthode d'enseignement pour l'art des accouchements, et quels sont les Manuels à recommander à celui qui, outre ses notes et son *Compendium* que le professeur lui a communiqués, désire se procurer d'autres ouvrages afin de continuer une étude qui peut avoir de l'attrait pour lui. Pour ce qui concerne l'enseignement général de l'art des accouchements, j'en ai toujours fait trois divisions : 1° la théorie de l'art; 2° les exercices sur le mannequin; 3° la clinique d'accouchement. A l'époque fixée — d'ordinaire, dans le quatrième semestre de ses études — l'étudiant commence à suivre le cours théorique d'accouchement dans lequel le professeur développe la science obstétricale, dans un ordre régulier, toutefois sans perdre de vue qu'il s'agit d'une branche pratique dont le but est de secourir, et, comme son nom l'indique, de prêter secours à la femme pendant qu'elle accouche. Ce point de vue, bien arrêté, le garantira des digres-

sions sur tout ce qui n'a point de rapport avec son exposé. Je vous demande à quoi bon le chapitre qui se trouve dans un des plus récents Manuels, chapitre qui traite de l'accouplement, et où il est même donné une définition du coït, où l'on décrit les spermatozoaires ; ou bien encore, où est l'utilité des pages d'un autre Manuel, où l'on développe tout ce qui a rapport à la stérilité ? Qu'a de commun la femme stérile avec l'accoucheur ? Nægelé me dit un jour, en me parlant de cette extension impropre des Traités les plus modernes : « La *fabrication* ne regarde en rien l'accoucheur, son affaire à lui c'est l'*expédition !* » Le professeur qui surcharge ses leçons de tant de choses étrangères à la spécialité de l'accoucheur, semble faire preuve de pauvreté d'idées, car l'art des accouchements proprement dit est assez riche en faits qui le concernent particulièrement, pour nous dispenser de faire des excursions dans d'autres branches de connaissances. Prenons exemple sur d'anciens Traités spéciaux bien estimés, et qui sont restés strictement dans les limites de ce qui répond à la signification pratique de la science. Prenez, par exemple, pour n'en nommer qu'un, *les Éléments de l'art des accouchements* (*Elementa artis obstetriciæ*) de Rœderer, publiés en 1735 ; c'est un modèle qui devrait être suivi par tous ceux qui veulent écrire sur la même matière.

La grossesse, l'enfantement, la puerpéralité forment les trois principales divisions du cours. La grossesse conduit à l'enfantement, et celui-ci se termine par les suites de couche. Il en résulte que ces dernières appartiennent encore à l'enseignement obstétrical, du moins en ce qui concerne la

partie physiologique. Mais là il faut s'arrêter. La pathologie de la puerpéralité, les maladies des accouchées, ne doivent plus faire partie du cours d'accouchement : elles sont du domaine de la gynæcologie; leur importance et leur caractère spécial méritent et exigent une étude à part. Le professeur d'accouchement s'en occupe volontiers dans des leçons particulières; n'est-ce pas lui qui est le plus à même de connaître ces maladies? Mais leur place n'est pas au cours d'accouchement. Par contre, il faut, comme introduction à l'étude de l'accouchement, parler des organes sexuels de la femme, y compris les mamelles et le bassin. Il ne s'agit pas de la description purement anatomique de ces parties, de l'ostéologie du bassin, etc.; tout cela est connu de celui qui commence les études obstétricales; mais des particularités relatives à l'accouchement, et dont le professeur d'anatomie n'a pas à s'occuper : par exemple, la division du bassin sous le point de vue de l'accouchement; des considérations sur sa forme et son arrangement intérieur en vue de l'explication et de l'intelligence du mécanisme de l'enfantement; la division du bassin en bien conformé et vicieux; l'examen diagnostique de cette cavité, etc.; voilà des choses dont le développement est du ressort de l'accoucheur. Il en est de même pour les parties génitales proprement dites, dont la bonne et la mauvaise conformation sont de la plus grande importance pour la pratique.

De là découlent, pour le cours d'études obstétricales, les divisions suivantes : *Introduction* : description des parties sexuelles de la femme, relativement à l'accouchement; 1re division : gros-

sesse ; 2e division : accouchement ; 3e division : puerpéralité ; mais de cette dernière partie seulement ce qui a rapport à l'état physiologique. Comme bases, il faut donc placer en tête de toutes les études d'accouchement : la grossesse, l'enfantement et la puerpéralité, états physiologiques qui s'accomplissent d'après des lois fixes, dont la nature ne dévie pas d'ordinaire, et qui, à cause de cela, ont habituellement une terminaison heureuse. Le devoir de l'assistance consiste en ceci : conserver la santé, éloigner tout ce qui pourrait la troubler, et procurer à la parturiente tous les soulagements et le comfort possible. Dans bien des cas, néanmoins, les lois de la nature sont transgressées ; alors elle réclame, de la part de l'art, un secours actif, soit pour écarter l'état anormal survenu et qui présente un danger pour la mère et pour l'enfant, et abandonner ensuite le reste à la nature ; ou pour la remplacer totalement, dans le cas où on la croit impuissante, ou que l'on estime ne pas pouvoir lui abandonner l'œuvre. Cette thèse devient un nouvel élément de division des matières de l'enseignement obstétrical en général. Nous considérons d'abord l'état de santé ou physiologique, et faisons toujours suivre l'état morbide ou pathologique. Ainsi, par exemple, les chapitres isolés de la grossesse sont :

A. État physiologique : 1° les changements qui surviennent dans l'économie en général, et en particulier dans les organes génitaux ; 2° les signes et le diagnostic de la grossesse — l'exploration obstétricale ; — 3° hygiène de la grossesse ; diététique des femmes enceintes.

B. Pathologie de la grossesse : 1° les indis-

positions ordinaires aux femmes pendant la grossesse, ou les maladies des femmes enceintes; 2° grossesse extra-utérine; 3° grossesse molaire.

Je suis tenté de demander si l'étude de l'œuf humain trouve sa place dans un cours d'accouchement. Je crois, en effet, qu'on en peut parler en temps et lieu, qu'on peut s'en occuper dans les Manuels, et qu'on peut la prendre en considération dans l'enseignement oral. Mes raisons sont les suivantes : d'abord, l'étude de l'œuf humain n'est rien moins que facile; l'étudiant ne l'a jamais entendu exposer trop souvent. Quand j'arrivais à ce chapitre, et que j'adressais quelques questions y relatives à mes élèves, j'en obtenais rarement des réponses satisfaisantes. Ensuite le professeur d'accouchement est plus capable que qui que ce soit de bien exposer la structure de l'œuf à ses élèves, soit par des démonstrations, soit par l'exhibition de préparations qu'il a été à même de recueillir dans sa pratique, ou par ses rapports avec les sages-femmes. Visitez les collections anatomo-physiologiques et obstétricales. Où trouvez-vous plus de préparations embryologiques? Enfin, pour la parfaite compréhension de bien des leçons sur l'accouchement, il faut rappeler l'organisation et la structure de l'œuf, chose dont je n'ai pas besoin de vous persuader. Songez seulement aux organes de la circulation chez le fœtus, à l'interruption de la circulation du sang, aux hémorrhagies dans les cas de placenta inséré près de l'orifice ou sur l'orifice de la matrice (*placenta prævia*), aux avortements, etc., etc., à la fixation de l'âge d'un œuf dont l'expulsion a été spontanée ou provoquée, et du fœtus, dans des

cas soumis à la justice et sur lesquels les accoucheurs sont si souvent consultés à titre d'experts. Pour tout cela, il faut une connaissance exacte de l'œuf. Mais sur ce point, il faut que l'auteur d'un *Manuel d'accouchement*, que le professeur lui-même dans ses leçons, gardent une juste mesure, et qu'ils excluent tout ce qui n'a pas rapport à la pratique de l'art des accouchements. On ne doit pas faire l'histoire complète de l'ovologie et de l'embryologie. Cette partie incombe en totalité à la physiologie. En fin de compte, l'accoucheur est également obligé de s'adresser à la physiologie s'il veut orner son œuvre des matières que je viens de nommer. Voyez, entre aures, dans le *Manuel* de Braun (1) l'*Elaborat* sur la théorie d'Engel, relative au développement de l'œuf animal : et cependant ce livre ne contient que des fragments du mémoire d'Engel.

La seconde division, celle de l'accouchement, se range de la même manière que la première. D'abord, la physiologie de l'enfantement; puis la pathologie. La première partie dépeint les phénomènes dynamiques et mécaniques de l'accouchement accompli par les seules forces de la nature; immédiatement après vient l'hygiène. Dans la partie pathologique, on s'occupe spécialement de trouver les causes qui ont fait dévier le travail de la règle établie : si elles existent chez la mère, chez le fruit, ou dans les annexes; on obtient ainsi trois subdivisions à chapitres séparés. Comme les moyens à employer sont dynamiques ou mécani-

(1) Braun, *Lehrbuch der Geburtshülfe*, etc. Wien, 1857, grand in-8°.

ques, on rangera dans la seconde catégorie la description des opérations obstétricales, qu'on développera, à cause de leur spécialité et pour éviter des répétitions, dans un chapitre particulier. Enfin, nous arrivons à la puerpéralité ou aux suites de couche, qui seront exposées de la manière que j'ai déjà indiquée : d'abord l'état physiologique, puis l'hygiène et la diététique relatives à la mère et à l'enfant.

Je viens de vous faire connaître comment je crois que l'enseignement théorique doit être donné dans un cours d'accouchement, méthode que je mets en pratique depuis un grand nombre d'années dans mes leçons et d'après laquelle j'ai rédigé deux éditions de mon Manuel. Est-ce la meilleure? C'est ce que je ne veux pas soutenir. D'autres sont également arrivés au but en suivant des voies différentes; mais un certain ensemble logique, un enchaînement commode des matériaux me permet d'être satisfait de ma division. Examinons enfin la forme à donner aux leçons. Je ne fais point usage de notes écrites; mon Manuel, très-concis, très-succinct, en tient lieu. Je ne donne pas lecture des paragraphes; le livre ne doit servir que de guide; mais j'appuie sur des exemples tout ce que j'avance, et c'est de mon riche répertoire que je les tire. Je trouve une grande utilité à cette manière de procéder : elle attache les auditeurs et ne leur permet pas d'oublier facilement le sujet traité. En outre, je fais comparaître déjà devant les élèves des femmes enceintes, afin de pouvoir démontrer certaines choses sur nature; j'ajoute des démonstrations au lit de douleur, je conduis les élèves près des accouchées, je fais

faire des observations microscopiques, etc. Tout cela complète l'instruction théorique et la rend intéressante. Le vieux et expérimenté professeur de Halle suit depuis longtemps la méthode d'enseignement que je viens de vous soumettre, vous pouvez vous en assurer en ouvrant son traité d'accouchement publié en 1855, p. 6, ce qui la recommande certainement.

Dans la seconde division du cours, il s'agit de faire pratiquer des exercices sur le mannequin; ces exercices ont pour but de former la main aux opérations obstétricales. Comme, outre les opérations spéciales, les accoucheurs ont bien d'autres services manuels à rendre, je fais pratiquer tous ces exercices sur le mannequin; je range au nombre de ceux-ci l'exploration, surtout celle du bassin et des diverses positions de l'enfant, de même que les coups de main réclamés dans les accouchements normaux, tels que le soutien du périnée, la réception de l'enfant, etc. Pour l'exploration du bassin, j'ai fait faire une petite table spéciale à échancrure, dans laquelle chaque bassin peut s'adapter; un petit rideau cache le bassin aux yeux de l'explorateur. Pour habituer les élèves à l'exploration externe du bassin, j'emploie des femmes enceintes de mon service clinique.

Quand l'élève a consacré six mois à se familiariser avec la partie opératoire, il passe à la troisième division des études, c'est-à-dire à la fréquentation de la clinique comme *praticien*. Là, il trouve dans la nature même la pierre de touche de tout ce que, jusqu'alors, il n'avait appris que théoriquement; c'est là qu'il peut juger si ce que le

professeur lui a enseigné est d'accord avec ce que la nature montre généralement. Il est du devoir du maître d'appeler, à la clinique, l'attention de l'élève sur toutes les modifications, sur toutes les particularités, afin que, quand il rencontre des cas qui s'écartent de ceux qui se voient d'ordinaire, il ne croie pas immédiatement avoir devant lui des états pathologiques, etc. C'est précisément dans la pratique des accouchements qu'il se présente un grand nombre de cas exceptionnels qui frisent la pathologie et qui peuvent tenter un homme inexpérimenté à les traiter comme y appartenant, d'où il résulte des accidents et des suites fâcheuses. Je citerai pour exemple les formes si diverses des douleurs de l'enfantement, au sujet desquelles Boër a dit ces paroles dignes d'être apprises par cœur : « Il ne faut point se faire un idéal de maux imaginaires, et d'après cet idéal juger les véritables douleurs d'enfantement, sans cela on trouverait à redresser et à intervenir dans la plupart des accouchements; mais il faut prendre les choses telles qu'elles sont et telles qu'elles peuvent être dans tous les cas. Aussi longtemps que les douleurs de l'enfantement se manifestent sans être dénaturées par un état anormal, ou bien qu'à la longue ces douleurs ne produisent point de dommages généraux ou locaux, elles opèrent comme cela peut et doit être dans le cas spécial. A cette mesure naturelle on ne peut rien enlever ni ajouter, ni changer, sans préjudice pour le présent et pour l'avenir. Et quelle que soit la durée de cette fonction dans sa marche naturelle, elle ne constitue pas pour cela un accouchement difficile, mais seulement un accouchement prolongé. »

Comme je vous ai déjà parlé précédemment de la manière dont je me représente l'organisation d'une clinique d'accouchement dans les conditions les plus utiles, et que j'ai établi la mienne d'après ces principes sans y avoir rien trouvé à changer jusqu'à présent, je considère comme superflu d'insister plus longuement sur ce chapitre. Consultez aussi mon mémoire publié en 1834 : *Sur l'instruction pratique dans un établissement d'accouchement*, dans mon journal, tome XIV, page 1 (1).

L'élève qui aura assidûment travaillé les trois divisions d'études obstétricales possédera un très-bon fonds d'instruction et ne manquera pas de se perfectionner avec le temps; mais s'il se propose de se vouer un jour d'une manière spéciale aux accouchements, il devra consacrer plus que six mois à la fréquentation de la clinique; alors il visitera avec fruit de grands établissements tels que ceux de Vienne, de Prague, de Berlin, pour se perfectionner, surtout si pendant ce temps il se livre en outre à la lecture de bons livres.

Tout ceci m'amène à répondre maintenant à votre seconde demande, qu'au commencement de cette lettre j'ai textuellement rapportée. Aussi longtemps que l'élève en est au début de ses études, qu'il s'en tienne aux leçons de son professeur, aux notes qu'il a recueillies et au Manuel qu'on lui aura recommandé, sans lire d'autres ouvrages. Ce n'est que quand il sera plus avancé, quand il connaîtra les éléments de la science, quand il aura commencé à étudier la nature à la clini-

(1) Traduite en français dans la *Revue médicale*, janvier 1835.

que, alors il pourra recourir à d'autres livres; mais qu'il choisisse les meilleurs, les plus appropriés au but, afin qu'il ne perde pas son temps à feuilleter des œuvres qui ne seraient pour lui d'aucune ou de peu d'utilité. Qu'il lise les Traités de de Hohl (1) et de Scanzoni (2); qu'il étudie le Manuel si remarquable de H. F. Nægelé, dont la 4e édition a été publiée par W. L. Grenser (3); qu'il consulte les écrits plus anciens de Nægelé père (4), qu'il lise aussi une fois les *Eléments de l'art des accouchements* de Roederer (5) pour se réconforter par l'exposé simple mais si pratique des anciens

(1) Hohl, *Lehrbuch der Geburtshülfe mit Einschluss der geburtshülflichen Operationen und der gerichtlichen Geburtshülfe.* Leipzig, 1855; 2e édition, 1862.

(2) Von Scanzoni, *Lehrbuch der Geburtshilfe.* Wien, 1849; 2e édition, 1853; 3e édition, 1855.

(3) H. F. Nægele, *Lehrbuch der Geburtshülfe.* 4te Auflage. Mainz, 1854; 5te Auflage, 1862.

(4) F. C. Nægele, *Lehrbuch der Geburtshülfe für Hebammen*, 1830. Cet ouvrage en est à sa 11e édition en Allemagne, et a été traduit en français par le docteur Pigné, Paris, 1844; par Schlesinger Rahier, Paris, 1853. — *Erfahrungen und Abhandlungen aus dem Gebiete der Krankheiten des weiblichen Geschlechts, nebst Grundzügen einer Methodenlehre der Geburtshülfe.* Mannheim, 1812. — *Das schræg verengte Becken, etc.* Mainz, 1839. Traduit en français sous ce titre : *Des principaux vices de conformation du bassin et spécialement du rétrécissement oblique*, traduit de l'allemand et augmenté de notes, par A. C. Danyau. Paris, 1840, gr. in-8, avec 16 planches lithographiées.

(5) J. G. Rœderer. *Elementa artis obstetriciæ.* Gœttingæ, 1752, in-8; *Ibid.*, 1759; ed. III, cum præfatione et annot. H. A. Wrisberg, 1766.

maîtres. Qu'il se familiarise avec les écrits de Fr. B. Osiander (1) et qu'il lise également ceux de son antagoniste Boër (2). Quand il aura lu quelques-uns de ces ouvrages, la lumière se fera de mieux en mieux; l'un renvoie à l'autre; il prendra goût à la littérature obstétricale, et il reconnaîtra que l'étude des bons ouvrages contribue puissamment à avancer les connaissances pratiques.

J'espère que vous êtes satisfait des réponses que je vous avais promises aux deux questions que vous m'avez adressées; donc pour aujourd'hui je vous dis adieu.

(1) F. B. Osiander. *Grundriss der Entbindungskunst zum Leitfaden bei seinen Vorlesungen*. Gœttingen, 1802, 2 Theile. — *Handbuch der Entbindungskunst*, 3 Bænde. 2e vermehrte Auflage. Tübingen, 1829, 1830, 1832. — *Lehrbuch der Hebammenkunst; sowohl zum Unterricht angehender Hebammen als zum Lesebuch für jede Mutter*. Gœttingen, 1796, in-8, avec 2 planches.

(2) Boër. *Abhandlungen und Versuche geburtshülflicher Innhalt zur Begründung einer naturgemæssen Entbindungs-Methode*, etc. 1791-1807. — Traduit en latin sous le titre de : *L. J. Boëri naturalis medicinæ obstetriciæ libri septem, Viennæ*, 1812. En allemand : *Sieben Bücher über natürliche Geburtshülfe*, Wien, 1834; avec avant-propos de Boër, d'octobre 1833.

ONZIÈME LETTRE

SOMMAIRE : L'histoire de l'art des accouchements. — Elle doit faire l'objet d'une étude particulière. — D'abord l'art lui-même, puis son histoire. — Epoque à laquelle il convient le mieux de l'aborder.— En tout cas elle n'est pas à négliger. — Conséquences d'un pareil oubli.

Gœttingue, 30 août 1861.

Il y a un point que je n'ai pas touché dans ma dernière lettre, cependant je ne puis complétement le passer sous silence; et comme, peut-être, l'occasion d'en parler ne se présentera plus, je le mentionne maintenant d'autant plus volontiers qu'il forme, pour ainsi dire, une suite au contenu de ma dernière. Il s'agit de savoir ce qu'il y a à faire au début des études obstétricales relativement à l'histoire de l'art.

Il y eut un temps où les Manuels d'accouchements commençaient par l'histoire de la spécialité; ce sujet était traité d'une manière plus ou moins étendue. Dans tel Manuel on y a consacré tout le premier volume; dans tel autre quelques feuilles seulement; un autre auteur la présente sous forme de tableaux, etc. De même on exposait autrefois d'abord la partie historique à l'ouverture des cours. Il est impossible d'approuver cette manière

de faire. Comment l'auditeur serait-il capable, lorsque la branche qu'il veut étudier lui est tout à fait inconnue encore, d'en comprendre et d'en apprécier l'histoire, lors même qu'elle serait présentée de la façon la plus concise? Est-ce que nous commençons nos études médicales, en général, par l'histoire de la médecine? C'est quand nous avons terminé nos études académiques, que le moment est venu d'approfondir toute la science médicale sous le point de vue de l'histoire ; alors aussi cette étude nous est profitable. D'ordinaire le praticien débutant n'est pas encore tellement occupé qu'il ne lui reste pas le loisir nécessaire pour des études tranquilles. Qu'alors donc il porte son attention sur l'histoire de son art, et il y trouvera en même temps une grande satisfaction et un véritable profit.

Il en est de même pour l'histoire de l'art des accouchements. Pour comprendre les divers chapitres de la science, l'historique n'est pas nécessaire à l'étudiant; mais pour en comprendre l'histoire, il faut qu'il en connaisse à fond toutes les particularités. Ainsi, qu'il ne soit nullement question d'histoire dans les cours d'accouchement, et surtout pas pour servir d'introduction à cette étude; tout au plus pendant le développement des chapitres isolés, parce qu'alors l'élève est capable d'apprécier ces notices historiques; par exemple, quand il est question de la découverte d'instruments remarquables, des pelvimètres, du forceps, etc., ou de l'emploi d'opérations majeures, comme de l'accouchement prématuré artificiel, de la céphalotripsie, etc. De pareilles remarques historiques faites en temps opportun sont utiles; peu à

peu les élèves apprennent à connaître ceux des hommes éminents qui ont fait époque dans l'art des accouchements. Plus d'un auditeur deviendra désireux de connaître plus complétement l'histoire de l'art qu'il étudie; enfin, quand il sera versé dans toutes les branches de cet art, il pourra pénétrer dans les riches mines de l'histoire, et il en retirera un ample butin.

Par contre, pour le professeur, l'étude de l'histoire de sa spécialité est d'une indispensable nécessité; et cependant, mon cher ami, il y a des professeurs qui l'ont complétement négligée, et qui par là se sont exposés aux plus sévères critiques comme auteurs : ils jettent même un regard de mépris sur ceux de leurs collègues qui marchent dans une voie opposée. Il arrive de là qu'ils annoncent souvent des inventions, font des propositions, etc., connues depuis longtemps et même déjà abandonnées, ou bien, quand ils produisent quelque chose de convenable, ils passent pour des plagiaires, ou pour avoir fait semblant d'ignorer ce que d'autres avaient fait avant eux; ils jettent de la poudre aux yeux à ceux qui n'ont pas plus qu'eux de connaissances historiques, jusqu'à ce qu'enfin la vérité se fasse jour et qu'un jugement sévère soit porté sur cette classe de savants.

Pour ce motif, je me suis toujours fait un devoir d'éveiller chez mes auditeurs l'amour et l'intérêt pour la partie historique de notre art. Chaque fois que l'occasion s'en est présentée, je leur ai parlé des mérites des anciens, sans leur cacher leurs erreurs et leurs fautes; j'ai fait mention de tout ce qui s'est accompli à notre

époque de droite et de gauche; j'ai été narrateur fidèle et j'ai émis mon jugement sans détour; je n'ai rien passé sous silence soit comme professeur, soit comme auteur. Toujours j'ai pris à cœur ces paroles : « Honore ton semblable et rends-lui la justice qui lui est due, et tu seras honoré à ton tour et tu obtiendras les éloges que tu mérites. » Je vous ai déjà dit dans mes lettres précédentes, que de temps en temps, j'ai fait des leçons spéciales sur l'histoire de l'art des accouchements, et que j'ai eu le plaisir de les voir suivies très-assidûment. J'ai conduit plus d'un jeune adepte sur la voie historique et littéraire de notre partie, en lui citant la maxime de Cicéron : *Nescire quid antequam natus sis acciderit, id est semper esse puerum,* et en lui prouvant que ce qu'il apprendrait de ses devanciers ne surchargerait en rien sa mémoire, qu'au contraire il en retirerait le plus grand profit pour les progrès de son instruction. On peut être un praticien excellent, remarquable même, sans avoir la moindre notion de l'histoire de l'art; mais dans ce cas on ne peut pas prétendre au titre de savant.

Je vous ai dit, dans ces quelques lignes, mon opinion sur l'étude historique et littéraire de l'art des accouchements; considérez cette lettre comme un complément de la précédente et croyez toujours, etc.

DOUZIÈME LETTRE

SOMMAIRE : Les maisons d'accouchement (Maternités). — Par leur organisation l'art des accouchements prend un plus grand essor. — Paris a eu la primauté, mais seulement pour l'instruction des sages-femmes. — Les Maternités en Angleterre. — La création de celle de Strasbourg a été d'une grande importance pour l'Allemagne, parce que les médecins de ce pays y firent des études dans les commencements du siècle dernier. — J. J. Fried. — Maison modèle pour toutes celles de ce genre. — D'après ce type, Rœderer organisa, en 1751, l'établissement de Gœttingue. — Établissement de services de maternité à Vienne. — A Cassel et à Marbourg sous Stein l'aîné. — A Iéna sous Stark. — Copenhague, 1760. — Mathias Saxtorph. — Ressources pour ceux qui, à cette époque, ne pouvaient se former dans des maisons d'accouchement.

Gœttingue, 4 septembre 1861.

Je vous ai déjà dit que l'art des accouchements n'a pris un véritable essor que du moment où les Etats (gouvernements) avaient créé des maisons d'accouchement, dans lesquelles des médecins donnaient une instruction pratique. C'est delà qu'est venue la lumière sur bien des points demeurés obscurs parce que la pratique était restée entre les mains des sages-femmes. C'est dans ces établissements que l'homme de l'art a pu prendre la nature sur le fait dans l'accomplissement de son œuvre, et découvrir ce qui doit être considéré

comme normal. D'après cette *norme* on put apprécier les anomalies et les aberrations de la nature, partant la manière de les traiter; les méthodes purent être améliorées; les observations se firent avec tous les soins possibles, et grâce à ce système, il se forma d'excellents accoucheurs pour la ville et la campagne.

Nous trouvons déjà, vers le milieu du XVII[e] siècle, dans le plus ancien hospice de Paris, le célèbre Hôtel-Dieu, une école d'accouchement, mais uniquement pour les sages-femmes. C'est cette école qui devint plus tard la *Maternité* (1797). L'instruction pratique pour les hommes était donnée à Paris, ainsi que je l'ai dit plus haut, par des maîtres particuliers, dans leurs salles d'accouchement, et sans contredit d'une manière très-imparfaite. Consultez là-dessus les *Remarques* de J. Frédéric Osiander, *sur l'Art des accouchements en France*, Hanovre, 1813 (1). Ce ne fut qu'en 1835 que P. Dubois organisa enfin, à la Faculté de médecine, une clinique d'accouchement, qui combla, jusqu'à un certain point, une lacune depuis longtemps sentie.

Dans la Grande-Bretagne, la sollicitude pour les femmes enceintes pauvres avait fait naître de ces établissements. C'est ainsi qu'en 1745 on fonda à Dublin un hospice pour les femmes en couches; cet établissement fut reconstruit en 1757, et encore agrandi en 1787. Londres aussi possédait de pareils hôpitaux depuis 1745; dans le Middlesex-Hospi-

(1) Osiander, *Bemerkungen über die franzœsische Geburtshülfe, nebst einer ausführlichen Beschreibung der Maternité in Paris.* Hannover, 1813.

tal, par exemple, il existait une fondation pour 20 femmes en couches; dans le British Lying-in-Hospital, pour 60 (1749); et dans le City of London Lying-in-Hospital (fondé en 1750), pour 80 femmes. Ces établissements étaient seulement voués à la charité; on n'y admettait que des femmes mariées, pauvres, et par conséquent, ils n'étaient d'aucune utilité pour l'instruction. Ce n'est qu'en 1775 que le Westminster Lying-in-Hospital, destiné à l'instruction pratique des accoucheurs, fut fondé par les soins de l'accoucheur John Leake, au moyen d'une souscription publique. On y admit également des femmes pauvres non mariées, et les accouchements étaient faits par les élèves sous la surveillance des professeurs de l'établissement Leake, Ford el Brickenden. Un pareil enseignement clinique ne pouvait qu'être très-avantageux pour la formation d'accoucheurs capables. La pratique fut jointe à la théorie, et grâce à la grande étendue de la ville, les occasions ne manquèrent jamais. Plus tard, les maisons d'accouchement anglaises surpassèrent en luxe et en dispositions grandioses tout ce que l'on peut imaginer en ce genre. Je ne veux pas vous faire ici une description de ces merveilleux établissements; je vous renverrai pour cela d'une part à mon *Histoire*, t. II, p. 767; d'autre part au Journal de Varrentrap. Par contre, je vous entretiendrai de la création des maisons d'accouchement de notre pays, en commençant par la maison-mère de Strasbourg; car il est curieux de voir que c'est

(1) *Tagebuch einer medizinischen Reise durch England*, etc. Frankfurt a/M., 1829, p. 169.

de cette ville, qui est depuis si longtemps sous le sceptre de la France, que nous avons pris ce que la capitale a dédaigné à son plus grand préjudice jusqu'en 1835. Le motif se trouvait-il dans une rivalité entre les deux Universités? Dans ce cas, il serait très-blâmable. C'est une question que je ne veux pas décider.

La maison d'accouchement de Strasbourg fut fondée au commencement du siècle dernier, par Fr. Jos. de Klinglin, alors préteur royal. Dans cette nstitution on devait former non-seulement des sages-femmes, mais aussi y admettre les étudiants en médecine. Le premier professeur de cette école fut Jean-Jacques Fried, qui, à la vérité, n'a point laissé d'écrits d'une grande importance, mais qui s'est distingué par son activité dans l'enseignement et par son zèle, qu'il savait communiquer à ses disciples. Sous lui, l'école de Strasbourg acquit une grande renommée. De nombreux élèves, avides de s'instruire dans l'art des accouchements, affluèrent dans cette ville, qui leur en offrait la meilleure occasion dans son établissement si bien organisé. Vous trouverez quelques détails donnés par Fried lui-même, sur sa méthode d'enseignement, dans le *Commercium medicor.*, 1731, p. 321, où il dit entre autres: « *Neque in posterum ulli parcam industriæ, quo efficiam, ne opus sit artis hujus tantopere necessariae cupidis Parisios magnis sumtibus adire* » et « *illud certo deprehendent auditores quod Germanis vix commodior ulla schola obstetricia, quam nostra sit, obtingere possit.* »

Parmi les élèves de Fried se trouvait aussi J. G. Rœderer, qui, après s'être perfectionné plus

tard à Paris, en Angleterre et à Leyde, fut appelé, sur le conseil de Haller, en 1749, à Gœttingue, pour y enseigner l'art des accouchements. En 1751, Rœderer se rendit en effet à Gœttingue comme professeur d'anatomie et d'accouchement, et y fonda un établissement à l'instar de celui de Strasbourg. Cette maison fut tout d'abord très-restreinte, mais le zèle et le talent de Rœderer suppléèrent à ce qui y manquait en moyens matériels. Il mit une scrupuleuse exactitude à utiliser pour l'instruction tout ce qui se présentait dans ce petit établissement. C'était la meilleure manière, la méthode la plus sûre, d'enseigner l'art des accouchements pour la plus grande utilité des médecins débutants. Le tableau des naissances qui ont eu lieu dans la maison d'accouchement de Gœttingue depuis 1751 jusqu'à 1762, etc., extrait du Journal de Rœderer par Fr. B. Osiander, nous fait connaître les heureux résultats qui y ont été obtenus. Malheureusement Rœderer mourut très-jeune ; il succomba, à Strasbourg, à une fièvre nerveuse et bilieuse, le 4 avril 1763, dans sa trente-septième année, au moment où il se rendait à Paris auprès d'une dame de haut rang. Je vous transcris ici les paroles de regrets et d'éloges du maître de Rœderer, ordinairement peu prodigue en ce genre : « Il est inutile que je répète combien je reconnais « en général les mérites éminents de cet homme « instruit et judicieux, né pour l'observation, dont « je regarde le décès, arrivé à la fleur de son âge, « comme une des plus grandes pertes pour la « science. » Gœttingue avait obtenu par Rœderer une maison d'accouchement, qui plus tard a été transférée dans un édifice tout nouvellement construit.

A Vienne ce fut Van Swieten qui fit preuve de zèle pour l'érection d'un établissement d'accouchement, qui fut fondé en 1753 à l'hôpital Saint-Marc et confié à Crantz et à Rechberger. En 1754 ce même établissement fut transféré dans le grand hôpital général, élevé par ordre de l'empereur Joseph, qui s'intéressait avec beaucoup de sollicitude à tout ce qui concernait la médecine en Autriche. Le directeur de la Faculté de médecine, de Stœrk, obtint une ordonnance en vertu de laquelle aucun médecin ou chirurgien ne pouvait exercer son art dans les campagnes, sans avoir suivi pendant quelque temps le cours d'accouchement de la Maternité et sans avoir subi un examen public sur les matières de cet enseignement. Par la fondation de ce grand établissement à Vienne, l'Allemagne se vit en possession d'un Institut grandiose dont les directeurs eurent l'occasion de faire la source de leur propre expérience, tandis que pour les étudiants il s'ouvrait un vaste champ où leurs connaissances ne pouvaient que se développer par l'observation de la nature. Les fondateurs de cet établissement ne furent donc pas trompés dans leur attente, car son érection eut une heureuse influence sur le soulagement de l'humanité et sur le progrès de la science.

Un élève de Rœderer et de Levret, aux mérites duquel il faut attribuer les progrès remarquables que l'art de l'accouchement fit en Allemagne dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, progrès tels qu'ils purent entrer en concurrence avec la science française; G. W. Stein, obtint en 1763 la direction d'une maison d'accouchement nouvellement érigée à Cassel (*l'hôpital Carolinum*) ; plus

tard, en 1792, il fut employé à l'Université de Marbourg, où il fonda aussi une maison d'accouchement, et où sa renommée attira beaucoup d'élèves qui voulaient se perfectionner dans l'art des accouchements sous la direction du célèbre professeur.

Il faut encore mentionner dans le dernier siècle la maison d'accouchement de Iéna, qui était bien petite, mais qui, par la clientèle de la campagne qu'elle avait à soigner, possédait un vaste cercle d'activité, ce qui lui attira une masse d'élèves ; il faut ajouter toutefois que son célèbre directeur, J. Chr. Stark, y fut pour une grande part.

Pour ce qui est des pays étrangers, Copenhague était déjà en 1760 en possession d'une maison d'accouchement admirablement organisée. La remarquable division d'accouchement dans l'hôpital Frédéric (*Nosocomium Fridericianum*) fut cédée à la Faculté de médecine pour en faire une école pratique. Ce fut là qu'enseigna le fameux Berger, et après lui Matthias Saxtorph, dont le nom dispense de tout éloge.

C'est là un aperçu des premières maisons d'accouchement qui furent créées dans le siècle dernier. Bientôt les écoles supérieures d'Allemagne en établirent d'autres, et de nos jours il n'est plus d'université qui en soit privée Je n'ai pas besoin de faire ressortir l'utilité de ces établissements, ni de vous faire remarquer combien le développement de la science obstétricale est lié à leur existence; mais pour terminer cette lettre, je veux vous dire ce que trois accoucheurs de pays différents m'ont raconté, et notez qu'ils m'ont dit tous trois la même chose. Leur entrée en pratique correspondait à une

époque où il n'y avait encore aucune maison d'accouchement à leur disposition, à moins qu'ils ne visitassent celles dont ils étaient bien éloignés, Strasbourg, par exemple, etc. Vous allez voir comment et où nos devanciers ont appris à *accoucher!* Il ne leur restait d'autre moyen que de s'adresser à des barbiers-chirurgiens qui, outre leur profession habituelle, avaient obtenu l'autorisation de pratiquer l'art des accouchements et possédaient un large cercle d'activité. Ils envoyaient leurs élèves, munis de forceps et de perforateurs, auprès des clients pour lesquels ils ne voulaient pas se déranger, et c'est ainsi que les jeunes prêtres de Lucine s'exerçaient à accoucher sans direction ni surveillance, jusqu'à ce qu'ils se crussent assez instruits et assez capables de pratiquer à leur propre compte. Ceci me fut raconté par un vieux professeur de sages-femmes de Wittenberg, le docteur Müller, conseiller médical; par Jœrg de Leipzig, et par Nægelé de Heidelberg. Je me rappelle encore fort bien le récit comique que me fit Nægelé de la manière dont son seigneur et maître, qui l'avait envoyé faire une version, lui expliqua comment il devait s'y prendre, et la lui démontra au moyen d'une poupée faite avec une serviette enroulée. Arrivé auprès de la parturiente, Nægelé trouva en effet le fœtus en présentation transversale ; la version réussit, mais pendant l'extraction l'opérateur ne put parvenir à dégager le second bras. « Cassez-le, monsieur le docteur, lui dit à l'oreille la vieille sage-femme, je le raccommoderai. » Et ainsi fut fait!!!!

Portez-vous bien.

TREIZIÈME LETTRE

SOMMAIRE : Encore quelques mots sur l'instruction donnée dans les maisons d'accouchement.

Gœttingue, le 7 septembre 1861.

Vous avez connaissance, mon honoré ami, des fameuses discussions de l'Académie de médecine de Paris qui commencèrent en février 1858 et continuèrent jusqu'au mois de juillet de la même année; elles avaient pour objet la fièvre puerpérale, sa nature, sa prophylactique et son traitement. Les célébrités les plus considérables de la capitale y prirent part, et donnèrent chacune leur opinion, à la vérité souvent très-divergentes. On ne put s'entendre complétement et arriver à une conclusion uniforme. Par contre, quelques voix s'élevèrent pour proposer la suppression des maisons d'accouchement, ou au moins la répartition des femmes enceintes des grands établissements spéciaux dans d'autres plus petits, parce que l'expérience a démontré que la réunion de tant d'accouchées développait et répandait rapidement la maladie dans ces grandes Maternités. Cet avis ne pouvait être adopté. « C'est la fièvre puerpérale qu'il faut tâcher de chasser de ces établissements, et non les malades, » a dit Mattei, dans une brochure publiée après la clôture

de la discussion. Et, en effet, les conséquences de la suppression totale des grandes Maternités seraient bien plus désastreuses que la fièvre puerpérale qui y règne de temps à autre. Ce n'est pas avec des armes pareilles qu'on parviendra à supprimer les maisons d'accouchement, et personne n'y pense sérieusement je crois, à moins que ce ne soient quelques esprits déviés qui, sous prétexte de moralité, s'indignent de voir bâtir des asiles destinés, disent-ils, à encourager le vice, ou bien qui cherchent à arrêter la nouvelle érection d'un pareil établissement parce qu'il se trouverait dans le voisinage d'un institut d'aveugles, dont les pensionnaires pourraient souffrir dans leurs mœurs d'un pareil rapprochement! *Facta loquuntur!*

Mais il y a un autre écueil qu'un directeur et professeur d'une maison d'accouchement doit éviter d'une manière intelligente s'il veut que ses élèves profitent de l'enseignement clinique, c'est qu'il ne perde jamais de vue que ce ne sont pas des médecins d'hôpitaux ni des professeurs qu'il a à former, mais qu'il doit en faire des accoucheurs pour le public, des praticiens pour la ville et la campagne, et que le public réclamera d'eux un traitement basé sur des principes tout différents de ceux qu'ils auront vu appliquer ou qu'ils ont peut-être pratiqués eux-mêmes. Ni le maître, ni les élèves ne se rendront coupables de rudesse, de brutalité; le maître ne livrera jamais les femmes confiées à ses soins comme des mannequins à ses élèves; il procédera toujours avec ménagement dans les cas où ses patientes devront devenir des sujets d'étude. Néanmoins, il y a quantité de choses qui se présentent autrement

dans la pratique privée que dans un hospice, et cette différence, qui est connue du maître, ne l'est pas encore de l'élève, et devra lui être enseignée afin qu'il n'entre pas aveuglément dans la pratique avec tout ce qu'il a vu et appris à la clinique; ou bien il se heurterait partout, ou il perdrait la confiance, ou enfin, malgré sa science et son habileté, il serait supplanté par des hommes très-inférieurs à lui.

Je veux tâcher d'être plus clair encore en vous citant des exemples.

Un professeur a inventé un pelvimètre très-ingénieux; une branche s'applique sur l'angle sacro-vertébral par le vagin, l'autre par le canal de l'urèthre derrière la symphise pubienne. L'introduction de cette dernière branche n'a pas lieu sans douleurs, quelquefois même sans perte de sang et de l'ardeur en urinant pendant quelques jours. Personne n'en voudra au professeur s'il fait usage de son pelvimètre à sa clinique, ou s'il permet à ses élèves de l'appliquer. Mais malheur à celui d'entre ces derniers qui, devenu accoucheur dans une petite ville, voudra se servir de ce pelvimètre sur une de ses clientes! Nous croyons pouvoir lui prédire qu'il n'aura plus de sitôt l'occasion de mesurer un bassin. Voilà pourquoi il est du devoir du maître de prémunir ses élèves contre l'application de pareils instruments dans la pratique particulière, et de leur conseiller de n'en faire usage qu'à la dernière extrémité, et de s'en tenir de préférence aux moyens plus doux et moins douloureux. Il en est de même pour la dénudation du corps, quand il s'agit de palpation ou autres opérations de ce genre. La femme, dans une mai-

son d'accouchement, est obligée de se soumettre à tout : on lui dirait de se mettre sur la tête qu'elle croirait devoir le faire, dans la crainte, si elle hésitait, d'être renvoyée. Mais les dames de la clientèle privée, il faut s'y prendre à leur égard avec la plus grande décence; elles ne permettent pas volontiers qu'on découvre la moindre partie de leur corps? Ne sommes-nous pas obligés, quand nous assistons une femme dans un accouchement normal, de donner toute notre assistance sans soulever les couvertures : soutenir le périnée, recevoir l'enfant, etc., etc.; tandis que, dans les maisons d'accouchement, précisément parce que ce sont des cliniques pour l'étude, nous observons la marche des choses en découvrant la femme aussitôt que le travail touche à sa fin? C'est pourquoi il est du devoir du maître de familiariser l'élève avec la manière de donner des soins à la femme qui accouche sans soulever les couvertures. De même je voudrais voir appliquer tout ce que je viens de dire aux maladies des femmes enceintes, accouchées, et à leur traitement. Combien n'y a-t-il pas de petites misères dont le médecin d'hôpital ne s'inquiète nullement, et contre lesquelles il n'a pas à prescrire la plus petite drogue, parce qu'il sait d'avance qu'en peu de jours, en moins de temps peut-être encore, le mal disparaîtra de lui-même? C'est ce que le maître peut montrer à ses élèves expérimentalement, mais il est de son devoir d'ajouter que dans la pratique particulière il est nécessaire d'agir autrement, les malades ne se contentant presque jamais des assurances données par le médecin sur l'inutilité d'une prescription dans des cas pareils; on veut

des remèdes, qu'il ne faut point refuser, dans la crainte de perdre la confiance. Il est aussi à remarquer que les malades que l'on soumet à un régime diététique, qui est souvent le plus salutaire, sont disposés à l'observer bien plus exactement si on leur prescrit en même temps des remèdes, parce qu'alors elles sont convaincues que le médecin prend leurs maux à cœur. Ces remèdes doivent pour le moins être indiqués par le professeur lorsque des cas semblables se rencontrent à la clinique, quand même il ne juge pas à propos de les prescrire.

J'espère que vous avez maintenant bien compris ma pensée, en disant que dans nos cliniques nous n'avons pas à former des directeurs de maisons d'accouchement, mais bien des accoucheurs praticiens pour la ville et la campagne, et que c'est dans ce sens que nous devons organiser notre cours d'instruction. Je voudrais qu'il en fût de même pour certains livres élémentaires dans lesquels l'élève trouve souvent décrits des moyens de traitement qui peuvent sans doute être appliqués dans des établissements, hospitaliers mais qui dans la clientèle privée deviendraient sûrement une pierre d'achoppement. *Exempla sunt odiosa!*

Tout à vous.

QUATORZIÈME LETTRE

SOMMAIRE : De l'aide (ou chef) de clinique d'accouchement (*Assistent*).

Gœttingue, le 10 septembre 1861.

Très-cher ami, dans votre dernière lettre vous m'adressez une prière, celle d'ajouter à tout ce que je vous ai dit jusqu'ici sur l'enseignement obstétrical théorique, sur les maternités et la manière de les utiliser pour l'étude, quelques mots sur un point assez important, savoir : la position d'un aide ou *assistant*(1) dans une maison d'accouchement. Je me rends d'autant plus volontiers à votre désir, que j'ai fait sur ce point quantité d'expériences, et des plus variées, pendant la longue série d'années que j'ai passées comme directeur dans divers établissements, outre les trois ans pendant lesquels j'ai rempli le poste d'aide sous mon père. Comme directeur dans les trois instituts où j'ai vécu, de Berlin, de Marbourg et de Gœttingue, j'ai eu quatorze aides (*Assistenten*), et en ce moment je suis sur le point d'avoir le quinzième; vous le voyez, un nombre fort respectable. Chacun d'entre eux m'a fourni sa quote-part d'expérience pour le développement du sujet dont je vais vous entretenir.

(1) Chef de clinique.

Il n'y a qu'une voix sur leur nécessité et il serait superflu de vous en parler longuement : ils doivent remplacer le directeur en tout et pour tout, quand celui-ci est absent ou qu'il est appelé ailleurs par ses fonctions. Ils doivent seconder le professeur dans son enseignement : par exemple, dans les exercices d'exploration ; pendant les accouchements auxquels le directeur ne peut cependant pas assister du commencement à la fin. On peut confier à l'*aide* la réception des femmes enceintes, ainsi que la sortie de l'hospice des femmes relevées de couche ; il est chargé de la surveillance du personnel secondaire de la maison, il passe la revue des salles, il visite les accouchées, soit avec le directeur, soit seul ; il a soin de réunir les élèves au moment des accouchements ; il tient les journaux de la maison ; quand le directeur le demande il se charge des écritures, de la correspondance avec les autorités, etc.

Avant tout, l'*assistant* a un grand cercle d'activité à déployer au moment où il se fait un accouchement : il fait explorer les élèves à tour de rôle, et leur donne, en l'absence du directeur, les instructions nécessaires pour les soins que réclame la femme en travail, et dans des cas pressants, quand il est impossible d'attendre l'arrivée du directeur, il doit pratiquer lui-même l'opération nécessaire ou la faire pratiquer sous ses yeux. Chaque directeur fera bien de donner à son *assistant* des instructions qu'il rédigera comme il l'entend. Jamais ces instructions ne sont suivies à la lettre, j'en sais quelque chose ; il faut donc veiller à ce qu'elles le soient dans leurs parties principales.

J'ai fait l'expérience que pendant les premiers six mois, les nouveaux assistants remplissent parfaitement leurs devoirs; à la vérité, le directeur est plus occupé parce qu'il a à instruire et à former son aide. Mais ce dernier est généralement de bonne volonté, zélé et même craintif; quoique muni d'instructions, il s'adresse souvent encore au directeur pour lui demander son avis sur telle ou telle chose. Mais bientôt il y a compensation, car la crainte disparaît peu à peu; tôt ou tard les premiers désagréments résultent de ce que M. l'*assistant*, dans des cas extraordinaires, au lieu de faire appeler le directeur quand celui-ci est absent, opère lui-même, et s'excuse en alléguant l'urgence du cas. Un de mes assistants s'est permis un jour, dans un cas de présentation de la tête, d'opérer, sans aucune indication, la version par les pieds et l'extraction, dans l'unique but de s'exercer dans cette opération. Une autre source de désagréments se trouve dans les rapports de l'*assistant* avec le personnel féminin de la maison, la sage-femme en chef, l'économe, etc.; car il doit exercer une sage autorité, et ne pas favoriser l'une aux dépens des autres : combien de fois n'ai-je pas été obligé de m'interposer, ou d'intervenir très-sévèrement pour rétablir la tranquillité, au moins pour quelque temps. Il se passe d'ordinaire ainsi une année avant que l'ordre et la paix soient établis, puis la chose marche jusqu'à ce que, à un nouveau changement, suivant le caractère du nouveau-venu, il survienne de nouveau plus ou moins de désagréments.

Pour bien faire, le changement doit avoir lieu tous les deux ans. Telle est du moins la règle éta-

blie chez nous; mais elle n'est pas applicable dans toute maison d'accouchement. Un nouvel *assistant* a toujours besoin d'une année pour devenir un accoucheur praticien. Pourquoi alors le renvoyer juste au moment où il devient très-utile au directeur et à la maison. J'ai déjà conservé le même pendant plus de quatre ans, parce qu'il n'y avait aucune nécessité d'en changer après les deux années prescrites.

Du reste, j'ai eu la satisfaction que tous mes *assistants* sont devenus des médecins capables et des accoucheurs praticiens habiles, et sous ce rapport, on peut considérer les places d'assistants comme une excellente école pour de futurs accoucheurs.

Il est un point que j'ai cherché à éviter avec tous mes *assistants*, c'est de ne leur permettre en aucun cas de se mêler d'enseignement, soit qu'il s'agît de leçons particulières, ou de répétitions, et jusqu'à présent je suis parvenu à ne point m'écarter de cette ligne de conduite. C'est pour cette raison que je me suis toujours défendu de prendre pour assistant un agrégé (*Privat-Docent*). Il y aurait un grand inconvénient à ce que l'enseignement fût donné par deux maîtres différents dans une même maison; il s'élèverait trop de contestations, de discussions et autres troubles, et c'est pour ce motif que j'ai tenu à l'observation sévère des règles que j'avais établies, et je crois avoir agi pour le mieux.

Quoique cela vous semblera peut-être superflu, je vous fais parvenir ci-joint, en le transcrivant, le règlement concernant mes assistants : il a été approuvé par le conseil royal de l'Université

(Kœnigliches Universitæts Curatorium). C'est un acte qui jusqu'à présent n'a point été publié, et dont vous pourrez peut-être faire un jour usage; tout au moins pourra-t-il vous servir de base pour un règlement analogue, en y faisant des modifications faciles à introduire.

Instruction pour l'assistant.

1° C'est le conseil de l'Université qui nomme à la place d'assistant, sur la présentation du directeur de l'institution. Sa position dans l'établissement est révocable à toute époque, de sorte qu'il peut être renvoyé d'un moment à l'autre; l'*assistant* est également libre de quitter son poste, mais seulement après une dénonciation de six mois.

2° Le directeur de l'établissement est le supérieur immédiat de l'*assistant;* celui-ci lui doit obéissance, il doit l'assister dès qu'il en est requis, et remplir toutes les fonctions dont il le charge.

3° Parmi les obligations particulières imposées à l'assistant est celle d'inscrire dans le journal de la maison toutes les femmes enceintes qui sont reçues dans l'établissement, de les notifier à la police, et d'enregistrer l'acte de baptême, enfin de délivrer les certificats y relatifs.

4° Il est tenu de surveiller toutes les personnes qui se trouvent dans la maison pour y faire leurs couches, toutes les élèves sages-femmes internées dans l'établissement, et s'il remarque quelque chose de contraire au bon ordre, il doit en faire la déclaration à qui de droit. Il doit veiller sévèrement à ce qu'aucune provision, friandise,

eau-de-vie, etc., ne soit introduite du dehors, et que les femmes reçues dans la maison, surtout les accouchées, ne puissent s'écarter du régime alimentaire prescrit, à moins d'une permission spéciale.

5° En cas de décès prochain d'une accouchée, il doit se préoccuper du placement de son enfant, s'informer de sa famille, etc. Après sa mort, il doit faire l'inventaire exact des effets qu'elle délaisse.

6° En outre *l'assistant* est chargé de l'inventaire de la maison, il doit tenir note des recettes et des dépenses pour les comptes de fin d'année; mais pour tout ce qui est à acquérir, il doit demander l'autorisation du directeur.

7° Il est également chargé de la surveillance et de l'entretien des collections appartenant à la maison.

8° C'est à lui qu'il incombe de surveiller la propreté des salles, des vestibules, des escaliers et des cours.

9° Il inspecte l'ensemble des bâtiments, et propose les améliorations nécessaires.

10° Il doit accompagner les étrangers qui demandent à visiter l'établissement, après en avoir d'abord prévenu le directeur. Sans une permission spéciale, personne ne peut pénétrer dans les salles des accouchées; l'assistant doit y veiller. De même, il ne doit pas permettre qu'une femme admise dans l'établissement quitte la maison sous prétexte de visite à faire, sans raison majeure.

11° Il est en outre prescrit à *l'assistant* d'être présent à tous les accouchements qui ont lieu

dans la maison, de veiller au maintien de l'ordre parmi les étudiants réunis à cet effet, de diriger les explorations, et, en l'absence du directeur, de donner les explications que réclame le cas particulier, et de noter soigneusement tout ce qui s'est passé.

12° Si dans un accouchement il se présentait d'importantes exceptions à la règle, qui pourraient être préjudiciables à la mère ou à l'enfant, l'*assistant* est tenu d'en prévenir immédiatement le directeur, et de réclamer sa présence ou de prendre ses ordres. Sans nécessité absolue et sans une autorisation particulière, il ne lui est pas permis d'entreprendre pour son compte une opération obstétricale.

13° L'*assistant* doit seconder le directeur dans le traitement des accouchées.

14° Quoiqu'il soit prescrit à l'*assistant* de seconder le directeur-professeur dans tous les exercices de la clinique, dans les explorations au lit des malades, etc., etc., il lui est absolument interdit de se livrer à l'enseignement particulier, aux répétitions, etc.

15° Enfin, lors de la reddition des comptes de fin d'année, l'*assistant* devra se mettre complétement à la disposition du directeur, pour l'aider et entreprendre les travaux dont celui-ci le chargera.

Approuvé par le conseil royal en date du 7 décembre 1846, ce règlement est en activité depuis cette époque, sans qu'on y ait fait subir aucun changement.

Tout à vous.

QUINZIÈME LETTRE

Sommaire : Qualités physiques et psychiques d'un accoucheur.

Gœttingue, 15 septembre 1861.

Jusqu'à présent, mon cher ami, mes lettres ont traité de l'art des accouchements considéré sous le rapport scientifique. Je vous ai fait connaître l'état de cette science en Allemagne; je vous ai dépeint les meilleures méthodes d'enseignement, nommé les meilleurs manuels, etc., et indiqué les établissements de maternité comme moyens importants d'avancement dans l'étude de l'art.

L'obstétricie est une branche pratique; il faut l'exercer, sans quoi elle conserverait la dénomination, fréquemment employée de nos jours, de *Science des accouchements* (Geburtskunde). Mais la pratique de notre art exige certaines qualités; que chacun s'interroge donc et cherche à savoir s'il les possède, ou s'il peut encore les acquérir; s'il ne les a pas ou du moins pas toutes, il est naturel que ce ne sera pas un motif pour l'exclure de la pratique, si du reste il a du goût et des dispositions pour cela. Je me propose de tracer ici l'idéal d'un accoucheur praticien dont chacun devra tâcher de se rapprocher le plus possible.

Je mets en première ligne un grand intérêt, un

vrai plaisir pour l'art des accouchements, un véritable amour pour la spécialité, amour qui surmonte facilement les difficultés qui se présentent déjà au début des études. L'étudiant qui veut apprendre l'art des accouchements doit s'armer de résignation pendant ses années d'étude, car il lui faudra renoncer à bien des agréments quand il s'agira de surveiller une femme en couches au moment de sa délivrance. Il faut qu'il n'ait aucune prévention, aucune répulsion contre cet art; répulsion souvent cachée au point que celui qui l'a ne s'en rend pas compte. J'ai connu un médecin qui dut renoncer à la pratique des accouchements, quoiqu'il eût volontiers continué, du reste, et cela, parce que, chaque fois qu'il était appelé auprès d'une femme en couches, il était pris — de diarrhée. *Idiosyncrasia obstetricia!*

Parmi les qualités physiques il en est une qu'il faut surtout souhaiter à l'accoucheur, c'est une bonne et solide santé : un corps robuste, exempt de toute espèce de prédisposition maladive, lui est nécessaire, afin qu'il puisse braver toutes les influences pernicieuses auxquelles il est dans le cas de s'exposer. Appelé au milieu de la nuit, il faut qu'il se rende à cet appel à travers les orages, la neige et la pluie; bien souvent il est obligé de parcourir une longue route avant d'arriver là où son secours est réclamé. Il n'est pas rare qu'il entre chez de pauvres gens, dans une chambre où la chaleur est étouffante, qui est remplie de femmes de toutes les classes que la curiosité ou le désir d'obliger ont réunies. Ajoutez à cela des enfants qui pleurent, des chiens, des chats, des oiseaux effarouchés voletant dans des cages ac-

crochées çà et là ; le mari, la mère, la belle-mère ou d'autres parentes gémissant à qui mieux mieux ; et au milieu de tout ce monde la femme souffrante est parfois la plus raisonnable. N'oublions pas la sage-femme, bavarde, empressée, racontant ce qui s'est passé à l'accoucheur et lui offrant en même temps un tablier. Voilà le tableau d'une clientèle d'accoucheur, tel que le souvenir de mes jeunes ans m'en offre encore la peinture fidèle. Mais continuons. Avant tout il faut débarrasser la chambre de la moitié des personnes présentes ; il faut tranquilliser les autres, consoler les pleurnicheurs, encourager la femme en couches, et, hélas ! remettre l'opération parce que le moment n'est point encore venu. Jusqu'à ce qu'il arrive, ce moment, il ne reste à l'accoucheur d'autre ressource que de s'asseoir sur une chaise et d'y prendre un repos qui lui brise les os. Enfin le moment décisif approche ; on se met à opérer, mais dans quelles pénibles conditions ! Baigné de sueur, on a enfin terminé : il n'est pas question de changer de linge ; on a hâte de quitter cette chambre remplie d'exhalaisons, on aspire à rentrer chez soi. Mouillé de l'intérieur à l'extérieur, on se remet en route ; le ciel se met aussi de la partie, il lâche toutes ses écluses et transperce de l'extérieur à l'intérieur le malheureux qui, dans ce piteux état, rentre chez lui et trouve sa chambre refroidie dans l'intervalle. — Pour que le corps résiste à de pareils assauts il faut qu'il soit robuste, et voilà pourquoi je demande comme qualité première « une bonne et solide santé. »

Une seconde qualité c'est une certaine délicatesse de formes et la souplesse du corps, afin qu'il

puisse prendre toutes les positions, faire tous les mouvements, toutes les évolutions nécessaires.

Une troisième considération est relative aux bras et aux mains. Les bras ne doivent pas être trop vigoureux, ni d'une forme trop colossale; les mains pas trop larges, au contraire, elles doivent être précisément très-étroites; les doigts suffisamment longs, leurs extrémités douées d'un tact fin; de plus, les doigts doivent jouir d'une grande mobilité. Une main doit être aussi exercée que l'autre. L'accoucheur doit être ambidextre, ou bien s'il est gaucher, comme on dit, il faut qu'il devienne ambisinistre.

L'exercice a une grande influence sur les doigts. Combien de fois le maître entend dire : « Hélas ! mon doigt est trop court. » Non, mais il n'est pas assez exercé ; voilà ce que je serais tenté de répondre. Et en effet, des doigts courts s'étendent par l'exercice et s'allongent par une fréquente abduction du pouce. La délicatesse du tact du bout des doigts se développe également par l'exercice ; mais sous ce rapport l'accoucheur commençant peut contribuer à sa conservation, s'il la possède, en lavant fréquemment ses mains à l'eau de savon, en portant des gants d'une peau fine; et s'il l'a perdue, il peut la ramener en évitant certains travaux et autres occupations nuisibles. C'est ainsi, par exemple, qu'un accoucheur ne doit pas jouer d'instruments à cordes, parce que la peau des doigts de la main gauche, qui dirige ces dernières, en devient calleuse. L'élève, ne doit plus, dès qu'il commence à s'occuper d'accouchement, pratiquer l'escrime; il doit tout au moins le pratiquer très-peu, car cet art rend les mains singulière-

ment lourdes et inhabiles ; par le même motif, il doit s'abstenir de travaux de jardinage, etc.

A ce que nous venons de dire il faut encore ajouter certaines qualités intellectuelles que je nommerai plus bas. Une partie de ces qualités s'acquerront en quelque sorte tout naturellement, dès que nous nous rappellerons que c'est au sexe faible que nous avons affaire, qui doit être traité d'après des principes tout différents de ceux que nous avons l'habitude de pratiquer entre hommes.

Il faut à l'accoucheur un grand sentiment des convenances, afin d'observer toutes les lois de la bienséance et de ménager le plus possible la pudeur féminine. Vous savez, mon cher ami, combien il est pénible pour la femme de se soumettre à une exploration. Je connais un moyen bien simple de dissiper cette crainte : il consiste à ne jamais entreprendre cette opération entre quatre yeux, mais d'y faire assister toujours un tiers, soit une parente ou la sage-femme. Que l'accoucheur ait de la douceur dans ses procédés et un grand fonds de patience; ne nous laissons jamais aller à la dureté à l'égard de pauvres femmes en travail, parlons-leur sérieusement quand elles refusent de se soumettre à nos ordonnances; écoutons patiemment leurs plaintes, sans nous emporter contre elles, mais cherchons au contraire à les consoler par des paroles persuasives. Une opération devient-elle nécessaire, nous ne pouvons, nous ne devons point nous laisser émouvoir par les cris de la femme en travail; nous devons continuer l'opération sans nous hâter outre mesure, et sans perdre la nature de vue. Vous savez qu'en fait d'opérations

obstétricales ce n'est point la rapidité qui garantit le succès, mais bien la sûreté. Contre la sensibilité exagérée et contre la douleur réelle, n'avons-nous pas l'impayable chloroforme, dont nous pouvons alors faire usage, mais qu'on voudrait souvent donner plutôt aux personnes assistantes, au mari, car souvent ces dernières se conduisent comme des enfants effrayés et deviennent si désagréables qu'il n'y a pas d'autre moyen que de leur faire quitter la chambre avec certains ménagements.

La discrétion est aussi une des belles qualités de l'accoucheur. Songez à tout ce qui se révèle à lui! Il en sait souvent bien plus que le mari de celle qui est devenue sa cliente. Qu'il soit donc bien sur ses gardes, et qu'il veille soigneusement sur lui-même, car par la fréquentation des femmes on s'habitue, sans s'en apercevoir, à leur immoralité, et ceci peut causer de grands malheurs. Songez qu'il s'agit quelquefois de femmes qui accouchent clandestinement : il faut garantir le bonheur des familles par la ruse et la finesse ; l'accoucheur peut y prêter les mains sans conditions. Jugez donc, si en pareil cas il ne possédait pas la vertu de discrétion! J'ai bien souvent contribué à de pareilles tromperies, lorsqu'il s'agissait non-seulement de l'honneur d'une malheureuse, mais quand le bonheur de toute une respectable famille pouvait être compromis à jamais par la découverte de la vérité et que cette découverte n'était utile ni à l'Etat, ni à la société, ni à qui que ce fût, mais qu'elle n'offrait de satisfaction qu'à de misérables commérages, ou ne servait pendant quelque temps que d'aliments aux mau-

vaises langues. Il m'est arrivé d'écrire les lettres les plus rassurantes à des parents dont la fille m'avait été confiée; je leur disais que l'hémorrhagie diminuait, que l'hydropisie se dissipait peu à peu, que la tumeur du ventre fondait, que l'opération nécessaire allait être entreprise, etc., etc., et jamais ma conscience ne m'a reproché ces mensonges. Par contre, il faut la vérité pour les registres civils et les registres de l'église; là, jamais de fausses indications, à cause de l'avenir du pauvre enfant lui-même, et toujours la vérité à l'autorité quand elle intervient en pareille circonstance et qu'elle fait des recherches.

La tempérance en fait d'aliments et de boissons est une des plus précieuses qualités de l'accoucheur, et pourtant, combien n'y en a-t-il pas qui se sont habitués à la boisson, ce qui arrive d'autant plus facilement et plus fréquemment à ceux qui, ayant une forte clientèle à la campagne, sont absents de chez eux jour et nuit, et à qui on offre des spiritueux comme réconfortants. Avant qu'on s'y attende l'homme est devenu ivrogne, et alors ne se met à l'œuvre qu'un peu lancé, comme on dit vulgairement. Je n'ai jamais pu me décider, quand ma présence se prolongeait dans une maison, à accepter autre chose qu'un verre d'eau ou bien encore une tasse de café; non pas par la crainte de devenir ivrogne, mais parce que je trouvais très-inconvenant que dans la demeure où la mère de famille est en mal d'enfant sur son lit de douleur, où le mari, inquiet au possible, court d'une chambre à l'autre sans trouver de repos, où les autres membres de la famille se tiennent soucieusement dans les coins; quand, dis-je, on

voit, dans une pareille maison, l'accoucheur dans lequel chacun place toute sa confiance, son espoir, vider tranquillement en le savourant un verre de bordeaux, l'un après l'autre. Qu'on ne me dise pas: Le maître de la maison lui tient compagnie! Le pauvre homme sait à peine, dans l'angoisse de son cœur, ce qu'il fait et ce qu'il boit, et avalerait dans ces moments avec la même inattention la plus mauvaise piquette et le meilleur vin de sa cave. Quand, dans ces circonstances, le maître du logis m'offre un verre de vin, je lui réponds ordinairement : « Plus tard, quand le petit citoyen sera là, nous boirons à sa santé. » On accepte toujours cette réponse avec reconnaissance, on met la bouteille en réserve, et il n'en est plus question, ce qui est pour le mieux.

Encore une qualité de l'accoucheur qui est de la plus grande importance dons la pratique. Il faut qu'il apprenne bien à connaître le sexe féminin; mais non pas théoriquement, par les livres, comme par exemple dans « *Elise, ou la femme comme elle est et comme elle doit être.* » (Elise, oder das Weib wie es ist und sein soll), mais pratiquement, par une fréquentation assidue des femmes, par de fréquentes conversations avec elles, occupation qui n'est déjà pas si désagréable, pour un jeune médecin surtout. Dans un âge plus avancé, on en est rassasié et on n'a plus rien à apprendre. Jean Paul, ce profond connaisseur des femmes, dit quelque part dans un de ses ouvrages : « Les femmes ressemblent aux maisons espagnoles, qui ont beaucoup de portes et peu de fenêtres, c'est pourquoi il est plus facile de gagner leur cœur que d'y plonger les regards. » C'est pour

cela qu'il faut activement étudier la femme; nous savons, du reste, quelle liaison intime il y a chez elle entre le physique et le moral, et comme quoi l'impression sur celui-ci est souvent la plus durable, comme quoi les petits caprices et les petites méchancetés inhérentes à la nature féminine peuvent se reproduire même sur le lit de douleur, et être calmées par des exhortations sensées du médecin, qui connaît ces dispositions par l'expérience qu'il en a acquise.

Dois-je compléter sous tous les rapports le portrait d'un accoucheur parfait de point en point? J'ajouterai encore ces quelques mots : « Il faut qu'il soit marié. » Alors l'âge sera moins pris en considération, quoiqu'il y ait toujours de vieux époux qui préfèreront un vieil accoucheur pour leur jeune et jolie femme. Mais ce sont des appréciations particulières qui n'ont pas besoin d'être mises dans la balance. Toutefois, il y a des exceptions : d'un côté on a vu des accoucheurs très-renommés et qui n'étaient pas mariés; de l'autre, un public assez sensé pour braver le préjugé et demander les services d'un accoucheur « célibataire ». Témoin G. W. Stein l'aîné, qui pratiqua d'abord à Cassel et plus tard à Marbourg, et qui ne s'est jamais marié.

J'ai toujours eu du plaisir à comparer les qualités nécessaires à un accoucheur, au passage célèbre dans lequel Celse fait le dénombrement des qualités du chirurgien (1). Seulement il ne faut pas perdre de vue que dans ce passage de Celse le chirurgien est nommé *qui solis manibus curat,*

(1) Celse, liv. VII, ch. Ier.

et que d'après cela, nous ne pouvons lui comparer que l'accoucheur opérateur.

Peut-être êtes-vous curieux de vous rappeler encore une fois ce passage; pour ce motif je vous le transcris ici, pour terminer cette lettre, vous laissant le soin de le commenter à votre gré. « Esse autem Chirurgus debet adolescens, aut « certe adolescentiæ propior; manu strenua, sta- « bili, nec unquam intremiscente, eaque non « minus sinistra quam dextra promtus, acie ocu- « lorum acri, claraque; anima intrepidus, im- « misericors, sic, ut sanari velit eum quem acce- « pit, non ut clamore ejus motus, vel magis « quam res desiderat properet, vel minus quam « necesse est secet : sed perinde faciat omnia, « ac si nullus ex vagitibus alterius affectus oria- « tur. »

Portez-vous bien.

SEIZIÈME LETTRE

Sommaire : Des rapports entre l'accoucheur et les sages-femmes.

Gœttingue, le 18 septembre 1861.

Vous connaissez, mon cher ami, l'agréable confraternité que nous trouvons chez les sages-femmes, nos ennemies jurées, parce qu'elles se croient amoindries dès que nous apparaissons, parce qu'elles supposent que nous restreignons leur cercle d'activité, parce qu'elles se trouvent si souvent à découvert vis-à-vis de nous.

« Que nous ayons vu leur faiblesse, c'est ce qu'elles ne pardonnent jamais ».

Bref, elles nous détestent et nous ne les aimons guère. Néanmoins, nos rapports avec elles, ne doivent pas, en apparence du moins, se ressentir de l'animosité réciproque. Les points de rapprochement entre nous sont trop fréquents; les sages-femmes ont besoin des accoucheurs, et ces derniers ne peuvent se passer tout à fait des sages-femmes; il est donc à désirer que la rancune qui existe entre eux n'arrive jamais à faire explosion. C'est pourquoi c'est également une qualité d'un bon accoucheur de savoir s'arranger avec elles; il doit prendre le milieu entre les deux extrêmes dont on fait d'ordinaire usage à leur égard. Il ne

doit pas souffrir qu'elles lui manquent, il ne doit pas faire preuve d'obséquiosité envers elles; mais d'un autre côté, il ne doit pas les traiter rudement ni d'une manière repoussante. Il n'y a pas à se le dissimuler, le sort des jeunes accoucheurs qui, après avoir passé leur examen, ont obtenu leur diplôme, dépend très-souvent des sages-femmes, lesquelles peuvent, le cas échéant, appeler l'un ou l'autre, et lui procurer ainsi l'occasion de montrer son habileté et de se faire connaître du public. J'ai vu plus d'un accoucheur débutant se faufiler dans la demeure d'une sage-femme en renom, pour lui faire ses offres de services et se recommander à elle. Des cadeaux de toute sorte, de la porcelaine, même de l'argenterie, des robes de soie ont été envoyées à de ces femmes par des disciples de Lucine, désireux de se faire une clientèle, et finalement ils rémunéraient encore la matrone à chaque accouchement qu'elle leur procurait.

Quelles en sont les conséquences ? Les sages-femmes font appeler leur protégé, celui-ci opère souvent sans nécessité, et cause fréquemment de grands dommages en agissant ainsi. Pendant mon séjour à Berlin, j'ai connu un accoucheur débutant dans la carrière qui s'y prenait mieux encore ; il offrait directement ses services. Faisait-il mauvais temps, la pluie remplissait-elle les rigoles, notre homme se mettait aux passages les plus difficiles des rues, et dès qu'il apercevait une femme enceinte, il l'aidait à traverser le point périlleux, ce que celle-ci acceptait avec reconnaissance. Il se faisait ensuite connaître à elle comme médecin accoucheur, la questionnait sur sa position tout en l'accompagnant, et en la quittant il lui glissait dans

la main une carte sur laquelle étaient indiqués son nom, sa profession et son adresse. Qu'un vétéran de Lucine essaye de démontrer à son collègue plus jeune le côté fâcheux de cette cour faite aux sages-femmes, on lui répond : « D'autres en font autant, c'est la seule manière de se créer une clientèle. » Croyez-moi, cette manière d'arriver à une clientèle se paye quelquefois fort cher. Le jeune docteur se laisse aller à opérer alors qu'il aurait fallu attendre, il applique le forceps trop tôt, blesse la mère, et après de grands efforts il amène un enfant mort; parfois la mère succombe aussi, et..... voilà la clientèle perdue pour le moment. Le public se garde bien de recourir à un pareil aide.

Mais, me demanderez-vous, quelle est donc la vraie manière pour un commençant d'entrer en pratique sans donner prise à la critique? C'est ce que je vais vous dire en me prenant moi-même pour exemple. Le jeune accoucheur, une fois installé là où il veut résider, fera bien de chercher à gagner la faveur des anciens médecins de la localité, du médecin du cercle, etc., de se recommander à eux de son mieux, et de leur exprimer le désir d'être appelé, quand le cas l'exige, en qualité d'accoucheur dans les maisons où ils sont depuis longtemps les médecins attitrés, et, dans les cas de maladies de femmes, pour faire l'exploration, dont les résultats leur serviront de guide dans le traitement. Ces propositions seront certainement bien accueillies par l'ancien, surtout s'il n'est pas lui-même exercé dans le toucher, et si jusqu'alors il a dû se fier aux dires des sages-femmes ou d'autres confrè-

res. Le jeune accoucheur a recueilli à l'Université, dans ses voyages, de nouveaux moyens diagnostiques, dont il peut faire l'application dès son début. Pour peu que le débutant fasse preuve de modestie et ne cherche pas à s'immiscer autrement dans les détails du traitement qu'en donnant tout au plus et d'une manière indirecte quelques indications, il peut être sûr que son aîné le patronera et le recommandera. C'est ainsi que le jeune docteur fera peu à peu connaissance avec les sages-femmes sans qu'il ait besoin de leurs recommandations criardes, cela viendra de soi-même.... et il dépendra de la sagesse de sa conduite vis-à-vis d'elles que ces bons rapports ne soient jamais troublés. Toutefois, s'il y a des accoucheurs établis dans la localité où notre commençant débute, celui-ci rencontrera bien des obstacles sur son chemin, les contrariétés et les vexations ne lui manqueront pas; mais la persévérance, la constance et avant tout le *conscia mens recti*, de ne point rendre le mal pour le mal, conduisent pourtant au but. Mais qu'on mette les sages-femmes hors de cause dans ces tristes luttes entre collègues, qui malheureusement se présentent souvent. Traitez d'homme à homme, mais que rien ne se fasse par le cotillon!

Je crois avoir indiqué la meilleure voie qui puisse conduire un jeune accoucheur à la fondation de son avenir, et si, en commençant, je me suis cité comme exemple, c'est que je me rappelle encore toujours avec plaisir qu'à Berlin, après la mort de mon père, j'ai agi de la sorte, et que j'ai trouvé dans les médecins berlinois les plus occupés à cette époque, entre autres mon excellent

professeur Horn et le respectable Nestor des médecins de la capitale, le conseiller privé Heim, des soutiens bienveillants. Le souvenir de ce dernier, si original mais si plein de bonté pour les jeunes médecins, ne s'effacera jamais de ma mémoire; il mourut à un âge avancé, le 15 septembre 1834. Vous avez certainement lu sa biographie, extrêmement intéressante, par Kessler. Les rencontres aux lits des accouchées avec cet ancien praticien si expérimenté — il me faisait appeler auprès des femmes malades de sa clientèle pour pratiquer des opérations — furent toujours instructives pour moi, et je me réjouissais chaque fois que l'occasion m'était donnée de me retrouver avec lui.

Des sages-femmes en arriver au vieux Heim! Quelle transition!... Mais rien n'est impossible quand il s'agit de ces femmes sages; c'est pourquoi il faut me pardonner cet écart. Laissez-moi seulement vous rappeler tout ce que je vous ai écrit précédemment au sujet de leur manque d'éducation et d'instruction; c'est là-dessus que se basent toutes les plaintes portées contre elles par les accoucheurs en général. Dès que l'on veillera au choix des personnes destinées à cette carrière, bien des choses changeront. La femme est très capable, jusqu'à un certain point, de recevoir l'enseignement des écoles supérieures. Cela nous est prouvé par bien des exemples, témoins les noms célèbres de mesdames Lachapelle et Boivin, et s'est même vu dans ma propre famille : il y a huit ans à peine, j'ai donné des leçons d'opérations obstétricales à une des mes parentes à un degré éloigné; elle a assisté à mes cours, fréquenté la clinique, où elle appliqua même une fois le forceps. Actuellement

elle est une accoucheuse très-occupée à Surinam. Remarquez toutefois que je dis, jusqu'à un certain point : car pour tout ce qui concerne la prescription et l'application des médicaments internes dans les cas de maladies, de dérangements dynamiques de l'accouchement, etc., la femme doit modestement se retirer à l'arrière-plan et laisser le champ libre à l'homme qui a fait une étude complète de la médecine en général, étude qui sera toujours interdite à la femme.

A vous.

DIX-SEPTIÈME LETTRE

SOMMAIRE : Maladies auxquelles les accoucheurs sont exposés, et mesures à prendre pour préserver leur santé.

Gœttingue, le 22 septembre 1861.

Pour la dernière fois, mon cher ami, retournons à l'accoucheur ; je veux vous faire part de ma manière de voir et de mon expérience au sujet des dangers qui le menacent dans l'exercice de son art, et des moyens à employer pour conserver aussi longtemps que possible sa santé. Je ne crois pas qu'il y ait en médecine une partie qui expose plus que l'art des accouchements à toutes les influences pernicieuses qui précisément fondent sur le praticien. Je vous en ai déjà parlé dans ma quinzième lettre, en vous entretenant des qualités nécessaires à l'accoucheur, veuillez vous y reporter. Les efforts corporels dans le déploiement des forces, fréquemment nécessaire pendant les opérations obstétricales ; la privation du repos de la nuit ; les courses fatigantes ; les refroidissements gagnés en hiver dans les chambres chauffées des pauvres gens — croyez-moi, la chaleur d'une chambre peut servir de thermomètre de l'éducation : moins l'homme est cultivé, plus son poêle est chauffé, — voilà pour une partie des influences ; —

l'autre se compose des impressions morales ; — les soucis que donnent les cas d'accouchement difficile, les maladies dangereuses des accouchées, se trouvent au premier rang des causes qui préjudicient à la santé de l'accoucheur. Il faut ajouter l'ingratitude fréquente du public, qui oublie vingt cas difficiles brillamment amenés à bien par l'accoucheur, et s'en tient au dernier cas malheureux en parle sans cesse et le cite à tout propropos pour maudire l'opérateur ; puis la calomnie des collègues, et elle émane presque toujours de ceux qui n'entendent rien à la chose. Voilà des faits, mon cher ami, qui ne parlent pas précisément en faveur des avantages de la pratique de notre art, comparativement à celle des deux autres branches de la médecine. Ces deux dernières ont de plus pour elles le bon côté qu'elles sont toujours aux prises avec des maladies, par conséquent avec des cas anormaux ; tandis que l'accoucheur est habituellement en face d'une fonction naturelle qui d'ordinaire se termine heureusement, ce que l'expérience apprend tous les jours aux profanes. Les anomalies qui peuvent survenir et leur danger ne sont ni connus, ni appréciés par eux ; ils ne sont pour ce motif que trop portés à attribuer à l'accoucheur, qui a agi d'après sa conviction, tout le mal qui a pu résulter de son intervention. Et remarquez que ses collègues jaloux font chorus avec les laïcs et ne le ménagent pas. Qu'un malade, qu'un individu atteint d'une blessure grave succombe, chacun le comprend ; mais qu'une accouchée soit enlevée par l'impitoyable mort, voilà ce dont le public ne se rend pas bien compte, et alors il en cherche les

motifs partout ailleurs que dans l'état grave qui a précédé la mort et dans ses conséquences. Quelles heures amères, quelles épreuves pour un pauvre accoucheur !

Ces considérations sont suffisantes, je l'espère, pour vous prouver la justesse de ce que j'ai avancé au commencement de cette lettre, qu'aucune position médicale ne place sous des influences aussi pernicieuses pour la santé que celle de l'accoucheur.

Il suit de là que l'accoucheur doit à lui et aux siens de prendre soin de sa santé. Je lui recommande dans ce but et avant tout, une manière de vivre très-réglée jointe à une grande modération dans toutes les jouissances qui usent la vie. Qu'il prenne l'habitude de se coucher tôt, car l'expérience prouve que la plupart des accouchements se font pendant la nuit, et heureux l'accoucheur qui, quand on l'appelle, a déjà dormi quelques heures; que pour compensation il se lève de meilleure heure; qu'il n'amollisse pas son corps, mais qu'il n'en abuse pas non plus, en se fiant à la belle santé dont il a joui dans sa jeunesse. J'ai vu les plus fortes constitutions succomber aux labeurs de la pratique de l'art des accouchements, et je puis malheureusement me citer comme exemple, pour ne m'être pas assez préservé contre les refroidissements dans mes jeunes années, pour avoir été vêtu souvent trop légèrement surtout pour la saison, me fiant à ma robuste constitution. Me voici dans ma soixantième année; ma santé est délabrée, et je puis servir d'exemple à tous pour montrer jusqu'où peut amener la non-observance des règles contre le refroidissement et

les maux qui en résultent, tels que les rhumatismes et l'*arthritis*, maladies les plus ordinaires des accoucheurs. Du reste, ces maux auraient pu tout aussi bien m'atteindre malgré les précautions que j'aurais prises; car, il y a cependant plus que du hasard dans ce fait, les trois directeurs de la maison d'accouchement de Gœttingue, Osiander, Mende et mon humble personne, aient été atteints tous trois de la goutte, ce qui peut s'expliquer par les courants d'air intérieurs du bâtiment, qui, du reste, est magnifiquement construit. Je donnerai de plus le conseil à l'accoucheur de se tenir l'esprit en gaieté, de mêler aux occupations sérieuses de sa spécialité les jouissances agréables de la vie, de se récréer avec les productions de la belle littérature nouvelle, de prendre part aux jouissances musicales, dût-il ne trouver ces dernières que dans un concert de famille ou sur son propre instrument; de consacrer une part d'attention aux productions des beaux-arts, à la peinture, à la gravure, à la sculpture, chaque fois que l'occasion s'en présentera; de s'absenter de temps en temps, surtout quand il avancera en âge; de visiter, en voyageant, les beautés de la nature, de voir de nouvelles villes, de nouveaux pays, d'autres personnes, etc., etc.; puis, réconforté de corps et d'esprit, de reprendre ses occupations avec un nouvel entrain et un nouveau plaisir. Il est bien naturel qu'il faut d'abord consulter ses moyens et sa position; celui qui ne pourra pas entreprendre de grands voyages se contentera de petites excursions, pourvu qu'il atteigne le but : celui de relayer, de prendre un peu de répit.

« Ce sont là de bien jolies idées, dont mon vieil

ami me fait part, » direz-vous sans doute, après avoir lu ces lignes; « malheureusement elles sont difficiles, sinon impossibles à exécuter. » Peut-être même ajouterez-vous : « Je reconnais bien là mon ami, le professeur d'une école supérieure, qui a de grandes et de petites vacances, lesquelles lui permettent de contenter sa passion des voyages, et qui se figure qu'il en est de même pour tout le monde. » J'apprécie parfaitement toutes vos objections contre le conseil que je donne en disant aux accoucheurs très-occupés de tâcher de se distraire et de se reposer de leur pénible travail par des voyages : relisez attentivement les lignes qui y ont rapport, et vous verrez que je dis moi-même que le conseil est plus facile à donner qu'à suivre. Toutefois, il y a bien des choses qu'on se représente plus difficiles qu'elles ne le sont en réalité. Laissons donc chacun juger s'il peut ou non s'absenter pendant quelque temps, et entreprendre des voyages qui, de nos jours, grâce aux chemins de fer, ne sont plus aussi pénibles et aussi dispendieux qu'ils l'étaient autrefois.

Ce que je vous ai écrit jusqu'à présent, des souffrances et des dangers qui menacent l'accoucheur dans l'exercice de son art, s'étend aux maladies en général, parmi lesquelles le rhumatisme et la goutte sont les principales. Mais la main de l'accoucheur est aussi exposée, dans certains cas, au danger de la contagion locale, qui peut s'étendre rapidement au loin. J'ai connu des accoucheurs, parmi lesquels deux professeurs, qui ont été tellement infectés dans l'exercice de leur profession, qu'ils ont gagné des angines syphilitiques,

par lesquelles le palais et les os du nez furent compromis ou même perdus. J'ai dû, plus d'une fois, moi-même, envoyer des certificats à des élèves sages-femmes qui, à peine de retour dans leur pays, étaient atteintes de syphilis qu'elles avaient contractées en soignant des femmes contaminées de mon service, ainsi qu'on pouvait le constater dans notre livre-journal. Mais comment se préserver de pareilles éventualités! Aussi longtemps que la peau des mains et des doigts est saine, l'accoucheur peut sans hésitation et sans crainte entreprendre les explorations nécessaires et l'accouchement des malheureuses créatures attaquées de syphilis. Mais le moindre coup d'épingle ou de canif, la moindre égratignure quelconque le rendent accessible à l'inoculation du venin. Qu'il examine donc ses doigts avec la plus grande sollicitude, qu'il les graisse ou les oigne largement, même quand il n'y trouve aucune lésion, lorsqu'il a affaire à une syphilitique. Faut-il appliquer le forceps, on peut mettre des gants, et de préférence des gants de toile de lin, qu'il faut aussi graisser soigneusement; d'autres recommandent des vessies de bœuf détrempées dans l'eau tiède. Il faut prendre la même précaution dans l'extraction par les pieds. Par contre, quand il s'agit de version, les gants ne peuvent être que difficilement employés. Des injections huileuses dans le vagin ont pour résultat de diminuer la sensibilité douloureuse lors du passage de la tête et en même temps le danger de l'infection. Quand tout est terminé, il faut employer les ablutions les plus actives; il faut se laver les mains avec du vinaigre, de l'ammoniaque caustique, du chlore, etc.; si

l'on craint néanmoins l'infection par un endroit qu'on n'a découvert qu'après coup, il faut immédiatement y appliquer la pierre infernale; tout comme il aurait fallu le toucher légèrement avec la pierre avant d'opérer; à moins que, dans son propre intérêt, on ne préfère renoncer tout à fait à l'opération et la laisser pratiquer par un autre. Pour ma part, j'ai plusieurs fois délivré des femmes atteintes au plus haut degré de syphilis, soit par le forceps, soit par la version ou l'extraction par les pieds; mais, grâce aux précautions dont je viens de parler, je m'en suis toujours tiré sain et sauf. Comme je me suis fait une loi, quand j'ai à accoucher des syphilisées, d'extraire promptement la tête de l'enfant avec le forceps aussitôt que le visage entre en contact avec les parties affectées, afin d'éviter la blépharophthalmie des nouveau-nés (*ophthalmia neonat. syphilitica*), il se trouve que ces opérations ne sont pas très-rares chez nous, car Gœttingue et ses environs ne sont pas positivement pauvres en femmes enceintes syphilitiques; mais, comme je l'ai déjà dit, il n'en est rien résulté de fâcheux, ni pour moi, ni pour les élèves auxquels j'ai confié des opérations.

Et puisqu'il a été question, pour en revenir aux voyages que je recommande, de mes penchants aux choses idéales, je vais encore hasarder un avis de cette nature qui, s'il était suivi, serait certainement des plus avantageux à la personne et à la chose : il faudrait que tout accoucheur pût se retirer dès qu'il a atteint sa soixantième année, s'il sent ses forces diminuer, sa santé s'altérer, etc., etc. Mais... mais! croyez-vous que cela arrivera bien

souvent, surtout si, pardon de l'expression, les affaires vont encore bien? Autre chose est, quand c'est le public qui met l'accoucheur ou le médecin à la retraite. Mais combien y en a-t-il qui le feront de leur plein gré quand même leur position de fortune le leur permettrait? Je vous en prie, mon cher ami, lisez à ce sujet la 1re satire du 1er volume de notre Horace; je sais que ce livre est toujours ouvert sur votre bureau : lisez et déduisez-en la moralité.

Portez-vous bien.

DIX-HUITIÈME LETTRE

SOMMAIRE : État actuel de la science obstétricale. — Comment elle y est arrivée. — Son influence sur d'autres branches de la médecine, nommément sur la gynæcologie et sur la médecine légale.

Gœttingue, le 24 septembre 1861.

Sit sua laus medicinae, sit chirurgiae honos, obstetriciae tamen nomen haud obscurum manet. Marito dulcem reddit conjugem, proli matrem, matri laborum mercedem, universae familiae solamen.

C'est ainsi que s'exprimait un jour l'excellent Rœderer dans son discours d'ouverture : *De artis obstetriciae praestantia, quae omnino eruditum decet, quin imo requirit;* discours qui fut prononcé à Gœttingue le 18 décembre 1751. Plus de cent ans se sont écoulés depuis ! En plaçant ces paroles en tête de ma lettre d'aujourd'hui, j'imite un prédicateur qui énonce le texte sur lequel il se dispose à prêcher; toutefois je proteste, car la comparaison n'est possible qu'en ce que le texte y est, mais le sermon ne suivra pas; en sa place, vous recevrez une lettre amicale, comme nous sommes habitués à en échanger.

Mais que dites-vous des délicieuses paroles que vous lisez en tête de ma lettre? Peut-on exprimer d'une manière plus précise la valeur prati-

que de l'art des accouchements? peut-on mieux démontrer son but? Et Rœderer écrivait cela à une époque où l'art obstétrical se débarrassait à peine des liens pesants de la chirurgie et se posait comme une science à part, disant en paroles fermes et bien senties, que l'art des accouchements, à l'égal de la médecine et de la chirurgie, repose sur une base solide et se présente comme la véritable troisième partie de l'art de guérir. C'est pourquoi il existe à Gœttingue une ancienne coutume, introduite, il est vrai, longtemps après Rœderer, mais qui n'en est pas moins louable, celle de conférer à nos docteurs une triple dignité par le diplôme. Nous les nommons *doctores medicinae, chirurgiae, artisque obstretriciae*. Par là les trois branches, ainsi que Rœderer les avait déjà désignées, sont complétement reconnues. La haute valeur et les avantages de l'art des accouchements sont encore caractérisés par Rœderer, en ce qu'il ne demande qu'un *eruditum* pour accoucheur. Il entrevit que, grâce aux progrès que l'art avait faits, et à ceux qu'il ferait encore, il ne pouvait plus être question d'un simple traitement mécanique, d'une *embryulcie,* pouvant être pratiquée par chaque chirurgien un peu habile; qu'il fallait l'élever sur un piédestal scientifique, et c'est pour cela qu'il réclamait un *eruditum*, c'est-à-dire un médecin cultivé, qui devait reporter sur l'art des accouchements le reste de ses connaissances, les connaissances anatomiques, physiologiques, thérapeutiques et chirurgicales, afin de lui assurer le rang qu'il mérite parmi les sciences médicales. La fondation de maisons d'accouchement, appro-

priées aux études approfondies de la science, une des conditions posées par Rœderer, fut remplie dans l'école supérieure à laquelle il appartenait, grâce à son protecteur, M. Albert de Haller, et à l'homme qui a tant contribué à la splendeur de Gœttingue, l'éminent curateur Gérard de Münchhausen. La deuxième condition, celle d'un maître capable dans cet établissement, d'un *eruditus*, il la remplit lui-même, mais il voulait, comme son discours d'ouverture nous le prouve, que partout la pratique de l'accouchement se trouvât entre les mains de médecins d'une instruction bien cultivée. Et ce que Rœderer souhaitait il y a cent ans, ce qu'il considérait comme les seuls moyens d'avancement pour l'art obstétrical, existe maintenant depuis longtemps. Les écoles supérieures possèdent partout des maisons d'accouchement bien organisées, dirigées par des hommes très-instruits, qui veillent à ce que cet art ne soit exercé que par des accoucheurs capables, au profit et pour le bien-être des classes nécessiteuses. L'Etat a institué des examens spéciaux, et il ne délivre de permission de pratiquer les accouchements qu'à ceux qui en sont dignes. D'après tout cela, je crois que Rœderer, s'il lui était donné de revenir parmi nous, serait tout à fait content du rang qu'occupe aujourd'hui l'art des accouchements, et des ressources créées pour son enseignement. Toutefois il reste encore beaucoup à faire, entre autres à améliorer la profession des sages-femmes. Mais où est la perfection ici-bas? où y a-t-il une chose qui, une fois établie, n'ait plus besoin d'être remaniée dans un but de perfectionnement? Car ne plus avancer, c'est re-

culer. Jamais nous n'aurons fini; ainsi, en avant! Et disons avec un poëte connu :

> Stets geforscht und stets gegründet,
> Nie geschlossen, oft geründet;
> Æltestes bewahrt mit Treue;
> Gründlich aufgefasst das Neue,
> Heitern, Sinn und reine Zwecke:
> Nun, man komnt wohl eine Strecke (1).

Si jusqu'à présent je vous ai dépeint l'art obstétrical dans son activité restreinte; si je vous ai démontré comment le développement, les progrès de cette partie de l'art médical l'ont fait arriver à ses fins, et que celles-ci sont devenues très-salutaires à l'humanité, il ne faut pas néanmoins que je passe sous silence les services rendus par la science obstétricale au développement et au perfectionnement d'autres branches. C'est précisément là le beau et excellent côté de nos sciences médicales, qu'elles sont unies par un lien commun, qu'elles se prêtent un appui mutuel et que la lumière qui éclaire l'une rejaillit sur l'autre. Sans parler ici de l'influence des observations pratiques d'accouchement sur l'anatomie et la physiologie, rappelez-vous seulement les éclaircissements que l'accouchement dans son évolution entière, complète, peut donner sur la forme et la structure de l'utérus; songez combien les anatomistes et les *histologistes* peuvent profiter de ces

(1) Toujours scruter, toujours fonder, ne jamais s'arrêter, souvent perfectionner; conserver fidèlement les anciennes traditions; accueillir avec bienveillance ce qui se fait de nouveau, avec un esprit éveillé et un but avouable : eh bien, on finit par avancer.

enseignements en les développant. Représentez-vous combien de faits instructifs sur les nerfs de l'utérus et sur leur action, l'observation exacte et attentive de la marche de l'accouchement est capable de faire découvrir aux névrologistes. Je suis bien éloigné de faire remarquer cela avec un certain orgueil. J'aimerais mieux manifester un sentiment de réciprocité ou de gratitude, car l'anatomie et la physiologie donnent plus à l'obstétricie qu'elles n'en reçoivent. Ce que ces deux sciences enseignent de nouveau, nous devons nous l'approprier, si toutefois l'expérience nous apprend que ce sont des vérités qui peuvent tourner au profit de notre branche spéciale. Mais, comme je l'ai déjà dit, je ne veux point parler de l'influence réciproque de l'anatomie, de la physiologie et de l'obstétricie.

Par contre, il y a deux autres branches de la médecine sur lesquelles l'influence de l'art des accouchements est bien plus étendue, ce sont les maladies des femmes et la médecine légale. Les maladies des femmes, dans leur signification scientifique et pratique, marchent en quelque sorte de pair avec l'art obstétrical. Les rapports extérieurs amènent déjà cette union. La femme malade se confie volontiers au médecin qu'elle suppose être bien au courant, grâce à sa spécialité d'accoucheur, de tout ce dont elle a à se plaindre ; elle reconnaît elle-même que sa maladie actuelle, ses souffrances présentes, datent de sa dernière couche, que par conséquent elles en proviennent, et c'est pour cela qu'elle s'adresse de préférence à l'accoucheur. Supposant que celui-ci en comprendra le mieux l'enchaînement et en di-

rigera le traitement d'une manière d'autant plus efficace, la femme malade est convaincue que l'accoucheur est, sous ce rapport, plus habile qu'un médecin ordinaire. A tout cela il faut ajouter encore que le plus important moyen de diagnostic dans la plupart des maladies de femmes consiste dans l'exploration comme la pratique l'accoucheur, et que pour cela il faut une grande habitude, comme l'accoucheur seul peut l'acquérir. Enfin, et c'est là le motif particulier de cette alliance, l'accoucheur est lui-même conduit à s'occuper également de la femme malade. Le médecin accoucheur rencontre dans la pratique tant d'aberrations de la forme et de la structure, tant de variétés organiques et de maladies des organes particulièrement intéressés dans la grossesse et dans l'accouchement, qui peuvent devenir des difficultés ou des empêchements du travail ou des causes de danger plus ou moins grave, que lorsqu'il les découvre déjà avant la grossesse ou l'accouchement, il en fait l'objet d'une étude des plus assidues, et se forme ainsi à la pratique des maladies des femmes. Il s'ensuit que l'art des accouchements et la gynæcologie pathologique se donnent la main : par le perfectionnement de la première de ces sciences, la seconde a gagné également, comme l'histoire nous le démontre si bien. La connaissance des maladies des femmes s'est développée en même temps que l'obstétricie. A l'époque où l'art des accouchements ne pouvait pas encore avoir de prétention à une existence libre et indépendante, les médecins praticiens s'étaient déjà emparés du domaine des maladies des femmes, et nous les trouvons décrites dans leurs

grandes œuvres systématiques. Plus tard, nous voyons les accoucheurs devenir les médecins des femmes; les autres médecins leur laissèrent volontiers ce champ libre et abandonnèrent de bonne grâce le traitement de ces cas à des mains plus spéciales. C'est ainsi que l'art des accouchements et la gynæcologie forment deux corps de doctrine intimement liés. Les progrès de l'un exercent une influence décisive sur l'autre. Le perfectionnement de certaines manières de traiter, les progrès à faire dans tout ce qui a rapport aux maladies des femmes ne peuvent être attendus que de ceux qui se livrent à la pratique des accouchements. Ce sont eux aussi qui publient les meilleurs écrits sur la *gynæcopathologie*, et qui sont chargés, dans les grands hôpitaux, des cliniques de maladies des femmes.

Je viens de vous parler d'une branche qui, dans toute son étendue, se rattache intimement à l'art des accouchements.

Ce même rapport existe avec une autre branche, quoiqu'elle ne s'étende pas généralement à toutes ses parties, mais seulement à quelques-unes; par contre, elle y est liée d'autant plus intimement : je veux parler de la médecine légale. Vous savez que cette branche de la médecine n'est pas une science à part, mais qu'elle fait des emprunts à toutes les autres branches médicales dans le but de donner à la loi certaines lumières qu'elle ne peut obtenir que de la médecine. Suivant que le cas soumis à la justice se rattache plus particulièrement à telle ou telle branche, il est du domaine soit de la chimie, soit de la chirurgie, soit de la psychologie, etc., ou bien de

l'obstétricie. Quoique je ne veuille pas défendre une pareille division doctrinale de la médecine légale, il n'en est pas moins vrai qu'elle s'occupe de ces différents sujets, et indique à quelle branche de la médecine ils appartiennent. C'est ainsi que toutes les questions relatives à la grossesse et à l'enfantement que la médecine légale discute sont empruntées à la science obstétricale. Il y a plus : dès qu'il est introduit un changement, une modification quelconque dans cette dernière science, il faut que ce changement passe dans la médecine légale, de façon qu'on peut considérer celle-ci comme se modifiant et se renouvelant constamment.

Et pourquoi ne pourrait-on pas dire avec Rœderer, en parlant d'une science qui, dans sa spécialité, rend d'éminents services, qui est en relations intimes et en continuelle action d'échange avec les autres parties : *Obstetriciæ nomen haud obscurum manet?* Ne cherchons pas à lui donner une trop haute valeur, mon cher ami, mais ne souffrons pas non plus que certains médecins jettent sur elle un regard de pitié et de dédain, comme cela arrive encore par-ci par-là. Nous travaillons tous à l'édification de la science en général, et quand, par moments, un côté du bâtiment s'élève plus haut que les autres, l'équilibre se rétablit bientôt en ce que le côté en retard s'élève à son tour.

Tout à vous.

DIX-NEUVIÈME LETTRE

SOMMAIRE : Étude psychologique de la femme. — Vocation de la femme ; ses forces intellectuelles sont inférieures à celles de l'homme. — Pas de femmes savantes. — Imagination. — Talent d'observation. — Finesse et pénétration. — Qualités du cœur, besoin d'affection et de réciprocité. — Source des plus beaux côtés de la femme, où elle puise la véritable affection. — Amour conjugal allant jusqu'au sacrifice ; amour maternel poussé au dévouement le plus absolu.

Gœttingue, le 7 septembre 1861.

Dans votre dernière, mon très-cher ami, vous m'avez prié de revenir sur un point important d'une de mes lettres, dans laquelle je recommande avec instance à l'accoucheur de bien étudier les femmes sous le rapport psychologique. Vous me demandez de m'étendre davantage sur ce sujet, vous désirez même que je vous trace une *caractéristique* de la vie morale de la femme d'après ma propre expérience. Je veux l'essayer et vous donner au moins quelques indications qui pourront vous mettre à même de comprendre les vertus du beau sexe, aussi bien que ses défauts et ses faiblesses. Mais n'en espérez pas plus dans ce qui va suivre, car le sujet, s'il doit être épuisé, ne cadre pas avec la forme épistolaire, et si je devais faire plus que vous donner des indications,

vous pourriez attendre longtemps ma réponse. Contentez-vous donc de mes remarques aphoristiques; étudiez vous-même les femmes, vous en tirerez plus de profit, car en ce point il faut que chacun voie de ses propres yeux et non par ceux des autres. Ce que les miens ont remarqué, je vous le communiquerai volontiers, puisque tel est votre désir.

Pour bien saisir le point de vue psychique de la femme, il faut se faire une idée claire et nette de sa destination. La nature a créé la femme pour la conception, pour le développement du fruit, pour l'enfantement et l'allaitement.

L'existence de la femme est donc vouée à la reproduction et à la conservation de l'espèce humaine; c'est ce qu'indique l'organisme féminin tout entier, c'est à cela que se rapporte la prédominance que nous observons dans le système génital de la femme et qui la ramène constamment aux exigences de la nature. Songez aux règles revenant tous les mois; elles sont en rapport intime avec la destination de la femme. *Propter solum uterum mulier est id quod est*, a dit Van Helmont; mais nous, d'accord avec Chéreau et Virchow, nous mettons à la place de l'utérus l'ovaire. L'utérus, comme partie des voies sexuelles, du canal génital, n'est qu'un organe d'une importance secondaire. La nature a renfermé la femme dans d'étroites limites : à elle la maison; le monde à l'homme. C'est ici que ce dernier règne et gouverne; le monde est-il sorti de son ornière, il cherche a l'y faire rentrer; il organise l'État, lui donne des lois; il veille au bien-être de ses concitoyens, il cherche à former leur esprit; il cultive

la terre et en arrache, à la sueur de son front, les productions nécessaires à son existence; il chasse; il fait la guerre, soulève des révolutions et les apaise de nouveau; il assiége les villes, subjugue des nations, fonde des royaumes; il a soin, à côté de cela, que son espèce ne s'éteigne pas, afin que sa postérité trouve de quoi s'occuper encore. Le sexe féminin n'est point créé pour tout cela; la nature lui a refusé la force et la vigueur; jamais la guerre n'a été faite par les femmes; l'antiquité fabuleuse seule a connu les amazones. Une armée de femmes! Représentez-vous une pareille anomalie, et demandez-vous s'il vous serait agréable d'être le général d'une troupe dont chaque membre serait malade régulièrement une fois par mois, sans compter les autres accidents fortuits!

D'après cela, il est constant que la nature n'a point donné la force et la vigueur à la femme; par contre, elle a reçu en partage la beauté, comme dit le joyeux poëte grec; c'est par la beauté qu'elle est appelée à vaincre et à subjuguer l'homme. Le cercle d'activité des femmes est donc limité, il ne s'étend qu'à un seul objet; leurs facultés intellectuelles sont en rapport avec cet état de choses, et leur caractère est formé en conséquence.

Les forces intellectuelles de la femme n'égalent pas celles de l'homme. Il manque à la première le génie élevé, l'esprit pénétrant, le coup d'œil étendu. Il lui manque la force créatrice; voilà pourquoi les femmes auteurs sont si rares; et là où il s'en rencontre elles produisent une impression désagréable : la femme qui s'occupe de compositions littéraires sort de ses attributions; les

productions de son esprit portent toujours le cachet du caractère féminin. Les femmes savantes n'ont pas enrichi, à proprement parler, la littérature ; on leur accorde la poésie et le roman, et encore le roman leur réussit-il mieux quand elles en sont l'héroïne; mais au delà elles ne devraient jamais prendre leur vol, du moins vers les sciences proprement dites. Qu'elles rédigent des livres de cuisine, ceci est un domaine qu'on leur concède volontiers; pour le reste, mieux vaut pour elles un prudent silence, et chaque bas-bleu devrait prendre à cœur le conseil de Sophocle : *Aias*, 293.

« Γύναι, γυναιξὶ κόσμον ἡ σιγὴ φέρει. »

Si nous trouvons la véritable intelligence et la raison moins développées chez la femme que chez l'homme, en revanche l'imagination est chez elle bien plus élevée et plus mobile. C'est ce qui fait paraître l'esprit de la femme si vif, et le rend souvent si attrayant pour l'homme, que plus d'un se laisse prendre à cet hameçon. Cette imagination plus vive semble être la compensation de l'infériorité de la raison; bien disciplinée, elle peut largement contribuer au bonheur et à la satisfaction de la femme : elle donne à tout ce qui est beau, à toutes les impressions bienfaisantes du monde extérieur une forme idéale, si je puis m'exprimer ainsi, en augmente par là les jouissances et en rend l'impression plus durable. Mais par contre, une imagination déréglée peut devenir la source d'erreurs indicibles : elle fait naître des maladies de tout genre, surtout des souffrances

psychiques, et assez fréquemment déjà elle a conduit ses victimes aux aliénés. A cette excitation de l'imagination les femmes doivent en partie leur souplesse, leur présence d'esprit, leur spirituelle gaieté et même la facilité d'élocution dont elles usent souvent à contre temps.

Les femmes possèdent en outre un grand talent d'observation, cependant seulement pour des choses qui les concernent plus particulièrement; elles remarquent les minuties les plus indifférentes, dès qu'elles ont trait à leur mari, à leur amant, aux femmes de leur société, au luxe, à la toilette ou à toute autre affaire féminine. Déjà chez le vieux poëte Juvénal, qui a si bien dépeint les femmes dans sa sixième satire, vous trouverez des plaintes amères sur le contrôle incessant qu'elles exercent sur l'amant ou le mari. Les yeux perçants de l'espionnage féminin ont déjà causé bien des malheurs domestiques et bien des dissentiments conjugaux du temps de Juvénal; vous pouvez m'en croire quand je vous dis que de nos jours les choses ne se passent pas beaucoup mieux, que les femmes ont conservé la plénitude de l'esprit d'observation inné, et qu'elles en font un usage constant tout à leur profit.

Quelle a été dans l'antiquité l'équivalent de l'infusion de moka, aux vapeurs de laquelle les dames d'aujourd'hui se font part des résultats de leurs observations, et n'épargnent que les femmes actuellement présentes? C'est ce dont nous ne trouvons aucun renseignement chez les anciens. La troupe d'esclaves et de servantes de toute espèce dont les nobles Romaines s'entouraient, et qui au moment de la toilette s'empressaient

autour de leur maîtresse, comme vous pouvez le voir également dans Juvénal, remplaçait sans doute, au moins jusqu'à un certain point, les réunions pour le café, en si grand honneur chez nous. Pendant qu'on habillait, coiffait, restaurait, peignait, récrépissait la maîtresse, il est probable que, pour lui faire passer le temps, on recourait aux sujets de conversation qui défrayent de nos jours les réunions de femmes autour d'une table chargée de café et de gâteaux, ou de thé et de beurrées.

Enfin, les femmes possèdent, pour nommer encore une de leurs qualités, beaucoup d'*esprit de pénétration*. Il arrive cependant fréquemment que leurs conclusions sont fausses; les femmes sont exclusives, et il est difficile de les convaincre du contraire de ce qu'elles se sont persuadé, quelque erronée que soit leur manière de voir. Elles tiennent ferme à leur première idée. C'est à ce sujet que Schiller dit :

Seid ihr nicht wie die Weiber, die bestændig
Zurück nur kommen auf ihr erstes Wort,
Wenn man Vernunft gesprochen stundenlang! (1).

Vous voyez, mon cher ami, que les forces intellectuelles des femmes ne surpassent pas, il s'en faut, celles des hommes; c'est à peine si elles les égalent : il y a certainement des exceptions, mais, à mon avis, ce ne sont pas justement des spécimens de la femme, et je ne crois pas qu'il y ait beau-

(1) « N'êtes-vous point comme ces femmes qui constamment reviennent à leur première idée, après avoir raisonné pendant des heures entières ! »

coup d'hommes qui éprouveraient longtemps du plaisir à se trouver en rapport avec elles.

Une seconde série des qualités caractéristiques de la femme découle de la disposition particulière de son esprit et des passions qui s'y rattachent intimement.

Un trait principal du caractère de la femme, qui se révèle pendant tout le cours de son existence, et qui, en vue sans doute de sa destination, lui a été imprimé à un haut degré par la nature, c'est le besoin d'aimer et d'être aimée. On l'observe même chez la petite fille, où il est certainement la conséquence d'une organisation déjà plus délicate. La petite fille se rapproche avec le plus grand abandon de ses parents, de ses frères et sœurs, des personnes de son entourage, et elle est heureuse quand on lui montre de l'affection. Il n'en est pas de même du garçon, qui, s'il lui arrive d'être repoussé, montre de l'entêtement et de la mutinerie, là où la petite fille ne fait voir que de la tristesse et des larmes. Ce besoin d'aimer est plus remarquable encore chez la jeune fille qui devient grande, ou, pour m'exprimer plus clairement, qui approche de l'âge de la puberté. Mais je vous prie de prendre ici le mot amour dans sa plus noble acception. Voyez avec quelle reconnaissance cette jeune créature accepte l'échange de ce sentiment d'affection, et combien elle se trouve heureuse d'être payée de retour. Cette impulsion se développe naturellement dans toute sa plénitude, et atteint son plus haut degré avec la puberté ; alors le sentiment inné de la pudeur, l'éducation, la culture la maintiennent dans de justes bornes. Néanmoins elle persiste, et

nous la désignons sous le nom d'amour physique, qui exerce sa domination irrésistible aussi bien sur l'homme que sur la femme. On a dit beaucoup de mal de ce penchant des sexes, si bien que l'on se voit obligé de prononcer le mot avec une certaine réserve. Et pourtant la chose est si naturelle et tellement identifiée à tout notre être, que sans elle toute notre existence serait en question. Je n'ai pas besoin de vous développer la toute-puissance de cette impulsion sur l'humanité entière. Il est inutile de rechercher si ce penchant se montre plus violent chez l'homme ou chez la femme; mais, je dois le dire, la nature a ennobli ce penchant de l'humanité par l'amour, sans lequel la satisfaction des sens ferait descendre l'homme au niveau de la brute, et même, avouons-le, en sa qualité d'être intelligent, l'homme serait en ceci inférieur à l'animal. Les mœurs et l'éducation, la culture et la religion, les institutions sociales et surtout le mariage ont contribué à maintenir l'attraction des sexes dans des bornes convenables. Ces moyens ont aussi jusqu'à un certain point atteint le but qu'on s'était proposé; mais pour éviter tout le mal, il faudrait pour ainsi dire bouleverser l'humanité entière, ou transformer les hommes en anges, ceux-ci certainement n'ont point de sexe. Cet amour, que nous nommerons amour du sexe, chez la femme arrivée à l'âge de la puberté, joue le rôle le plus important dans sa vie entière et devient le mobile de toutes ses excellentes qualités, mais, hélas! aussi celui de ses passions les plus malheureuses. Quand la femme rencontre la vraie satisfaction de son amour, quand elle y trouve son plus grand bonheur, quand par l'amour

elle arrive à un hymen heureux et sans nuages, qui est en fin de compte son vrai but social, comme la famille est la seule sphère naturelle de son activité, alors il se développe en elle les plus sublimes vertus, alors elle fait preuve du plus pur amour conjugal, de l'amour maternel le plus dévoué ; l'épouse considère son mari et ses enfants comme son bien le plus précieux, comme le but unique de son existence, et elle sera toujours prête à tous les sacrifices, même à celui de sa vie pour ces êtres si chers.

Tels sont, mon ami, les beaux côtés de l'amour qui est éveillé chez la femme par le sentiment qui l'entraîne vers notre sexe, autant de fois que ce penchant naturel se meut dans les limites convenables posées par les mœurs et la religion. Je regrette d'être obligé de ternir le riant tableau que je viens de faire passer sous vos yeux, en vous montrant les écarts que cette impulsion des sexes peut amener et n'amène que trop souvent. Ce sera le sujet de ma prochaine lettre. Jusque-là réfléchissez bien à ce qui précède.

Tout à vous.

VINGTIÈME LETTRE

Sommaire : Désir de plaire et vanité de la femme. — Sa dissimulation et sa ruse. — Sa curiosité. — Sa légèreté, bien souvent par la faute des hommes. — Sentiments religieux chez la femme. — Rêveries, exaltation, superstition.

Gœttingue, le 4 octobre 1861.

Tous les efforts de la femme tendent à plaire, ceci est la conséquence naturelle de la propension à l'amour dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre : la femme veut captiver et conquérir, c'est ce qui explique son désir de plaire joint à une haute dose de vanité. La femme connaît parfaitement les armes avec lesquelles il lui est facile de subjuguer l'homme, elle sait très-bien que le grand nombre sont attirés par les formes extérieures et la beauté. Tout ce qui peut relever les unes et mettre l'autre sous un jour favorable est utilisé et employé par la femme, qui pour ce motif est toujours préoccupée de sa personnalité, et tout ce qui se rapporte à l'ornement du corps est pour elle de la plus grande importance. Le goût du luxe et la coquetterie s'y rattachent également ; et tandis que la femme s'efforce de plaire aux autres, elle se plaît le plus à elle-même, se trouve incomparable, et s'estime naturellement

trop haut. Du reste, la vanité féminine n'est qu'une faiblesse qu'on peut lui pardonner dans bien des circonstances; car enfin elle contribue à l'amabilité du sexe, elle augmente le charme des femmes, dont les petites coquetteries ont une si grande force d'attraction. En attendant, cette petitesse d'esprit peut devenir la source de bien des maux : la coquetterie de la femme peut devenir, entre autres, une charge pour le mari, l'entraîner à de grandes dépenses et ruiner la maison. Elle peut devenir la source de plus de mal encore; la femme est accessible à toutes les flatteries, et celui qui se montre habile à encenser la coquette, qui lui rend hommage soit en paroles, soit en actions, auxquelles invite justement ce défaut, peut beaucoup sur le sexe faible; plus d'un cœur de femme, et souvent cela va plus loin qu'au cœur, a été conquis par des bijoux brillants, par un châle précieux, et autres objets de ce genre; « c'est là mon côté faible, » pourrait dire la femme.

La coquetterie de la femme peut encore prendre une autre direction dont il faut que je fasse mention, parce que, en qualité de médecins, nous y sommes intéressés au plns haut degré. Nous avons enregistré dans nos annales médicales des cas où des femmes se sont soumises à de douloureuses opérations nécessitées par des accidents ou des objets qu'elles avaient fait naître sur elles ou qu'elles avaient introduits dans leur corps. Il y a eu des femmes qui se sont enfoncé des aiguilles dans le bras, qui n'ont pu être extraites que par des incisions donloureuses; d'autres ont fait entrer par les ouvertures naturelles des objets que les médecins

ne pouvaient extraire ou éloigner qu'au prix des plus grandes souffrances de la femme, et tout cela par vanité, pour devenir l'objet de l'intérêt médical, pour faire parler d'elles. Nous possédons l'histoire d'une Rahel Herz, l'héroïne de l'art de la dissimulation hystérique, qui pendant dix-neuf ans a mené une existence des plus douloureuses qu'elle s'était attirée elle-même, purement par des extases égoïstement vaniteuses.

Un autre trait du caractère féminin est la dissimulation accompagnée de la ruse. La dissimulation des femmes est poussée à un point extraordinaire; elles sont capables de tout dans cet art, et, comme s'exprime un auteur; elles le poussent souvent si loin, que le plus sûr moyen de n'être pas trompé, est de croire l'opposé de ce qu'elles disent. Aussi un ancien médecin expérimenté, Stoll, dit : « *Mulieri et ne mortuæ quidem credendum.* »

Une autre faiblesse du sexe, c'est la curiosité; que l'on doit considérer comme un péché originel des filles d'Ève, mais qui peut dégénérer en une véritable passion chez elles et ne fait qu'augmenter avec l'âge. Ce sont surtout les vieilles filles qui sont atteintes de cette manie de tout savoir, tout apprendre, et de préférence le mal qui concerne le prochain, — le bien ne les intéresse point. — Aux vieilles filles ajoutez les veuves et les femmes sans enfants; chaque endroit, pourrais-je dire, a sa société privilégiée de commérage, et ce métier est souvent formellement organisé. Malheur au pauvre diable qu'elles ont choisi pour leur victime; comme à l'Actéon de

la fable, elles lui font souffrir mort et passion, jusqu'à ce qu'il se présente un nouvel objet qui leur semble plus digne de leur attention, et auquel elles vouent l'éloquence venimeuse de leurs langues ; elles se précipitent alors sur leur nouvelle victime ; car jusqu'en ceci les femmes aiment le changement.

J'ai encore à mentionner la légèreté qui réside dans la femme, défaut qui repose sur leur impressionnabilité nerveuse et qui est en outre lié à leur manque d'expérience et à l'absence de tout discernement des choses du monde. A la légèreté se joignent l'inconstance et les caprices du caractère féminin, qui peuvent remplir d'amertume la vie d'un homme.

Il ne faut cependant pas se dissimuler que ces deux derniers défauts sont souvent imposés à la femme par des circonstances extérieures. La beauté, qui lui attire bien des adorateurs, la position particulière de quelques femmes dans la société, de malheureuses expériences en amour, la négligence de la part des maris, toutes ces causes peuvent produire la légèreté la plus grande chez la femme qui en porte déjà en elle le germe. Pour ces motifs, nous ne voulons pas longtemps insister sur ces faiblesses; nous y sommes d'autant moins autorisés, que nous ne pouvons pas nous absoudre totalement non plus, attendu que c'est précisément notre légèreté et notre inconstance dans le domaine de Paphos qui amènent ces mêmes défauts chez la femme. Il y a à dire que ces défauts sont chez nous plutôt des attributs de la jeunesse, qui se perdent ordinairement dès que nous avons appris à connaître le côté sérieux de la vie.

Chez la femme, au contraire, ils persistent souvent leur vie durant; les femmes légères sont même en plus grand nombre que les jeunes filles légères, tandis que parmi les hommes c'est le contraire. D'un autre côté, la légèreté des hommes n'a pas les mêmes conséquences que celle des femmes. Notre légèreté à nous cesse dès que nous avons pris possession du poste que le sort nous a assigné, et s'il en restait des traces datant de notre jeunesse, — car nous ne voulons non plus prétendre que nous sommes parfaits, — c'est que nous réfléchirions pourtant avant de nous y laisser aller, pour savoir où il faut s'arrêter pour ne pas compromettre notre position dans le monde, et pour ne pas manquer aux devoirs que cette position nous impose. La nature, nous ayant doué de forces intellectuelles plus grandes que celles des femmes, notre perspicacité nous préserve des suites fâcheuses qu'entraînerait notre légèreté, et nous met à même de brider nos faiblesses. La femme, moins circonspecte que l'homme, ne s'arrête plus une fois qu'elle est entrée dans la mauvaise voie, elle s'y précipite toujours au contraire davantage, ainsi que Juvénal le dit si bien dans sa sixième satire :

...........« rabie secur incendente feruntur
Præcipites; ut sana fugis abrupta, quibus mons
Subtrahitur; clivoque eatus pendente recedit. »

Ce serait aussi ici le moment de dire quelques mots sur les sentiments religieux de la femme, et de rechercher dans quels rapports ces sentiments se trouvent avec ceux de l'homme, de se demander enfin si les différences peuvent égale-

ment s'expliquer par la différence d'organisation physique. Abstraction faite des scrupules qui pourraient s'élever à l'idée de traiter une question aussi essentiellement délicate que celle de la religion, abstraction faite du conflit qui pourrait naître facilement à la suite de pareilles recherches et de pareilles discussions, je ne veux en parler que d'une manière générale. Je puis errer dans ces régions, que je n'aborde qu'avec crainte ; mais ce sont les erreurs les plus pardonnables celles qui sont commises quand il s'agit de la foi, ou pour mieux dire, quand il est question de théologie; l'expérience journalière nous apprend que c'est sur ce terrain qu'on erre le plus. Les oppositions les plus rudes se sont élevées et s'élèveront encore à ce sujet, et pourtant il ne peut y avoir qu'une vérité, car il serait trop triste de penser que tout le monde fût dans l'erreur.

La religion occupe chez la femme le sentiment; elle s'adresse à l'esprit de l'homme ; c'est pour cela que la femme aime tant les cérémonies extérieures du culte, tandis que l'homme s'édifie de préférence par la prière mentale, dans la solitude, et trouve une satisfaction intérieure dans l'accomplissement fidèle et loyal des obligations qui lui sont imposées par sa position, par ses devoirs comme fonctionnaire et comme père de famille, ce qui le retient de la fréquentation des églises. La femme les fréquente d'autant plus assidûment; ses sentiments la portent à unir ses prières à celles de la foule fervente; elle cherche aussi, en tant que sexe faible, dans la religion un appui sur lequel elle puisse se reposer. La femme se laisse moins gouverner par la raison quand il s'agit de

choses religieuses; c'est pourquoi elle les scnte moins profondément que l'homme : elle veut être dirigée et remuée profondément, soit par ce qu'il y a d'imposant dans un brillant service religieux, qui surexcite l'activité naturelle de son imagination; soit par l'éloquence d'un bon orateur, qui s'entend à faire vibrer certaines cordes de l'âme et des sentiments de la femme. En cela elle obéit souvent à son propre jugement, qui n'est pas toujours d'accord avec celui de l'homme. De tout temps, on a vu certains prédicateurs être excessivement goutés par les femmes, sur lesquelles ils savaient produire une impression durable, tandis qu'ils ne parvenaient pas à toucher les hommes. Le sentiment religieux plus développé chez la femme que chez l'homme la rend aussi plus accessible au mysticisme religieux, et bien souvent de rusés sectaires ont abusé du sexe féminin en l'attirant à eux pour en faire le noyau d'une pieuse association. La superstition, la croyance aux esprits, la connaissance de l'avenir, la chiromancie, etc., viennent de la même source. Déjà chez les anciens peuples, c'étaient les femmes qui rendaient les oracles, faisaient les sibylles, les pythies, etc.; car la femme seule est capable de tomber dans ces états extatiques qui étaient considérés comme la meilleure preuve de la révélation. Les magnétiseurs de notre temps pratiquent leur art presque exclusivement sur des femmes; elles seules croient au somnambulisme, et au moyen âge nous rencontrons assez souvent les rêveries religienses dans les sorcières, toujours du sexe féminin.

Mais dans l'antiqnité bien plus encore que de

notre temps, on voit les femmes faire fausse route, poussées par une exaltation du sentiment religieux. Le christianisme et ses enseignements sublimes ont éclairé la religion, et par la pureté de la foi chrétienne la superstition a été éloignée, — ne m'objectez pas que l'enseignement catholique y ramène, il se base sur la parole de l'Évangile aussi bien que l'enseignement protestant; des deux côtés la Bible prêche contre la superstition et autres erreurs pareilles; — la culture de l'esprit et du cœur que la jeunesse trouve dans les instructions religieuses préserve en grande partie notre époque de toutes ces fausses interprétations. Quelle différence avec l'antiquité païenne! La femme, à l'époque de la décadence de l'empire romain surtout, n'obéissait qu'à l'impulsion de ses sens. Abusée par des prêtres rusés, des augures et des devins de toute espèce, elle se laissait aller à la superstition la plus grossière; elle n'entreprenait rien sans consulter d'abord les tables astrologiques, les prêtres, surtout les égyptiens; elle faisait examiner par les augures les entrailles des animaux sacrifiés, etc., etc. Il était facile de l'entraîner, dans ces circonstances, aux plus grandes cruautés, au crime même; il nous est prouvé que la nature, en douant la femme d'un goût inné pour tout ce qui a une apparence merveilleuse, et surnaturelle, a mis en elle une source inépuisable d'erreur et d'inconstance, qui, d'après les évènements, peuvent avoir des suites plus ou moins fâcheuses.

Tout ce que je vous ai communiqué jusqu'à présent à ce sujet doit être mis sur le compte des faiblesses naturelles du caractère du sexe fémi-

nin. Ces faiblesses lui ont été imprimées par la nature, ou bien elles se sont développées par l'effet de l'ensemble de sa manière de sentir et d'agir, sans que nous puissions dire qu'elles le rendent méprisable ou indigne d'être aimé. Une femme légère, coquette, animée du désir de plaire, peut, malgré cela, encore posséder un assez bon nombre de qualités naturelles. La femme exaltée, superstitieuse, ne perd pas non plus pour ce motif toutes les autres qualités séduisantes, pour qu'elles ne puissent faire équilibre avec ses erreurs et la faire compter encore parmi les créatures estimables. C'est pourquoi ce ne sont que des faiblesses, qui éloignent sans doute la femme de l'idéal et de la perfection, et qui nous rappellent que nous avons affaire à des hommes et non à des anges, quelque envie que nous ayons de donner ce nom aux femmes. Mais.... mais.... ces mêmes faiblesses peuvent dégénérer d'une façon effrayante, elles peuvent se transformer en des états que nous appelons, à cause de leur caractère violent, parce que la raison ne parvient plus à les dominer et que ceux qui en sont affectés se trouvent dans un état voisin de la maladie, des *passions*. Les faiblesses en question sont les avant-coureurs de ces dernières.

Voilà pourquoi je vous en ai parlé tout d'abord. Je me réserve de décrire ces passions elles-mêmes dans ma prochaine.

Portez-vous bien.

VINGT ET UNIÈME LETTRE

SOMMAIRE : Suite : Passions de la femme. — Jalousie considérée comme la source première et presque unique de la haine, de l'envie et de la vengeance. — Peinture de ces passions et leur influence sur la femme. — Elle n'est point capable d'une amitié pure. — Les passions ne sont pas refrénées par l'éducation. — Dans toutes domine la sexualité.

Gœttingue, le 10 octobre 1861.

Que l'on considère les passions de la femme n'importe sous quelle face, on trouvera toujours que l'amour pour l'autre sexe en est le motif principal; sans doute, souvent plus clairement et plus nettement exprimé dans la jalousie, mais souvent aussi plus caché, plus dissimulé comme dans l'envie et la haine; ce à quoi l'art de la dissimulation, dans lequel la femme est passée maîtresse, lui vient en aide. La vengeance provient de la même source, mais la différence entre cette dernière passion et les trois que j'ai nommées à l'instant, consiste en ce que la femme n'est envieuse que d'une autre femme qu'elle hait alors mortellement; qu'elle poursuit l'homme avec jalousie sans pour cela renoncer à son amour, tandis qu'elle harcèle l'objet même de sa jalousie de toutes les manières imaginables et s'efforce de l'abîmer sans pitié; que le désir de la vengeance, lorsqu'il s'allume dans le cœur d'une femme, la

porte, dans sa fureur aveugle, à sacrifier aussi bien l'homme que la femme, suivant que celui-là ou celle-ci se présente à sa rage comme la cause de cette passion malheureuse.

La *jalousie*, la *haine*, l'*envie* et le désir de la *vengeance* sont les passions capitales ou plutôt les vices capitaux de la femme; elles la dominent, une fois qu'elles se sont emparées d'elle, de la même façon qu'elles dominent l'homme lorsqu'elles s'éveillent en lui; mais l'homme n'en est pas subjugué, parce que le développement de ses facultés intellectuelles, supérieur à celui de la femme, agit d'une manière décisive. Les facultés intellectuelles de l'homme l'accompagnent toujours dans ses passions et peuvent les maintenir dans de certaines limites; de même, les motifs des passions de l'homme sont souvent plus élevés : il envie peut-être l'homme meilleur, plus noble, plus perspicace, et justement à cause de ces avantages de son esprit; alors l'envie prend chez lui les proportions d'une noble passion qui le porte à s'efforcer d'égaler celui qu'il jalouse, afin de ne point lui rester inférieur. La haine de l'homme se porte souvent sur une créature vraiment mauvaise et pour un motif justifié; elle n'est pas non plus aussi irréconciliable que celle de la femme; on arrive plutôt à accommodement avec lui, parce qu'il est beaucoup plus accessible que la femme aux raisonnements sensés, soit qu'ils lui viennent d'autrui, soit qu'il se les fasse à lui-même. Même le sentiment de la vengeance n'est pas aussi développé chez l'homme que chez la femme; il combat avec des armes plus loyales, il procède plus franchement, ne blesse point par derrière; il ne dissimule pas ses

griefs, et entre en lice la visière levée, les yeux fixés sur ceux de son antagoniste. D'ordinaire, le motif qui éveille dans l'homme le désir de la vengeance est plus grandiose et n'est point basé sur des raisons aussi puériles que chez la femme; à cause de cela il est plus pardonnable. Même la jalousie, quand cette malheureuse passion s'empare du cœur de l'homme, prend chez lui une autre forme que chez la femme : il reconnaîtra souvent les avantages intellectuels de son rival; quand ces avantages éloigneront de lui sa bien-aimée ou sa femme, il s'efforcera de reconquérir un amour peut-être prêt à s'éteindre, en cherchant à surpasser en bonnes qualités l'objet de sa jalousie; mais il se gardera d'employer pour cela les banalités auxquelles la femme jalouse se laisse si fréquemment entraîner, et qui lui font le plus grand tort. N'allez pas croire, mon cher ami, que je veuille embellir les passions de l'homme, ou que je cherche à les excuser; elles sont haïssables chez lui comme chez la femme; je veux seulement vous démontrer que chez l'homme elles ont un autre caractère, qu'elles n'occupent pas une place aussi grande dans sa vie entière, qu'elles ne changent pas sa manière de voir et de sentir comme cela arrive chez la femme, chez laquelle les passions se produisent plus spontanément et sont pour cela plus énergiques, plus opiniâtres, et exercent sur elle une domination sans limites et sans frein. Il y a vraiment une profonde signification dans ce fait, que les anciens n'avaient que des furies de sexe féminin.

Je veux essayer maintenant de dépeindre d'une manière plus détaillée les passions des femmes, et leur influence sur tout leur être.

J'ai commencé plus haut par nommer l'*envie*, qui s'empare assez souvent de la femme et qui, arrivée à son plus haut degré, se transforme en une passion haïssable. Par les prétentions diverses qu'affichent les femmes, par les comparaisons constantes qu'elles font entre elles, il n'y a rien d'étonnant que l'envie se développe. Tantôt elles envient le bonheur d'une autre, surtout quand ce bonheur satisfait le penchant inné chez leur sexe, la vanité. Tantôt c'est la considération ou ce sont les honneurs dont jouit le mari d'une rivale, et qui rejaillissent sur elle. La vieille fille envie la position de la femme heureusement mariée, ou une plus jeune à cause du cercle de ses adorateurs, car c'est justement dans les années où les prétentions augmentent et où la satisfaction de ces prétentions diminue, que l'envie devient passion permanente. Il s'entend qu'à l'envie se joint la haine contre la personne qui semble favorisée.

Je nommerai ensuite la *jalousie*, qui joue un rôle très-important dans la vie morale de la femme, attendu qu'il n'est guère de femme qni puisse se soustraire complétement à cette passion. On la retrouve dans toutes les positions sociales, dans les conditions les plus diverses, à tout âge; elle est dans ses conséquences la plus malheureuse de toutes, car elle agit de la manière la plus nuisible et la plus dévastatrice sur la santé, sur le bonheur intérieur, sur le contentement, bref, sur tout ce qui a rapport aux agréments de la vie. « Ne nous donnez pas des motifs de jalousie, » s'écriera la femme en présence de laquelle on parlera de cette passion. Et en effet, soyons jnstes; ne faisons point un crime

à la femme, quand nous lui donnons de vrais motifs de jalousie, si elle fait valoir ses droits d'amante, d'épouse, surtout quand ces droits sont réellement blessés par nous, et que la femme a de justes raisons de se plaindre de notre négligence ou d'autres méfaits de notre part. Mais je ne veux pas parler ici d'une jalousie justifiée, je m'arrête à cette passion jalouse à laquelle les femmes s'abandonnent sans motif réel, ou dont le motif supposé est de bien peu d'importance; de cette jalousie qui porte la femme à méconnaître la position de son mari dans le monde, dans la société, dans son cercle d'activité, qui la porte à interpréter à mal la moindre parole aimable adressée par son mari à une autre femme, qui la pousse à espionner, — et en cela elles sont magnifiques, — tous ses regards dès qu'il se trouve en présence d'une autre femme; qui, en l'absence de ce pauvre mari, se fait rendre, par des créatures à elle, un compte détaillé de ses faits et gestes ; qui ne recule devant aucun moyen, fût-il même indigne d'une personne bien élevée, pour alimenter sa passion, et qui pour cela a recours à toutes les entremetteuses, qui lui font des rapports verbaux et par lettres ; qui, ne laissant plus ni paix ni trêve à son mari, le tourmente par des reproches, des paroles amères, ou tout au moins par des allusions, des mots piquants, lui enlève l'amour de ses enfants et empoisonne ainsi sa vie et celle des autres. Voilà, mon cher ami, ce que je nomme la vraie jalousie, la passion malheureuse dont Schleiermacher donne une si spirituelle définition (1).

(1) Elle cherche avec empressement ce qui fait souf-

Du reste, la jalousie fait partie de l'individualité féminine. D'un côté, elle est intimement liée à l'amour; très-souvent aussi elle se joint à la vanité et à l'esprit de domination, qui ne souffre pas de rivale. Cette passion se présente donc sous deux formes; je serais tenté de nommer la première la forme *douloureuse*, caractérisée par une tristesse silencieuse, des procédés extraordinairement délicats et tendres, souvent par de basses flatteries, pendant que la seconde forme, la forme *active*, violente, transforme la femme en une furie, éclate en explications rageuses, ne met point de bornes au martyre et aux tourments qu'elle fait endurer à elle et aux autres, poursuit avant tout, avec les armes les plus inimaginables, l'objet de sa folle passion, et n'a de repos que quand elle l'a anéanti ou croit l'avoir rendu incapable de lui nuire. Le tempérament et l'éducation, bien souvent aussi les années, contribuent au développement de l'une ou de l'autre de ces formes. La forme active se rencontre plus souvent dans les tempéraments sanguins, bilieux et à un âge plus avancé; tout cela n'a pas besoin de plus amples explications.

Si vous trouvez, mon bien cher ami, que pour peindre cette passion j'ai choisi des couleurs trop vives, si vous trouvez que j'ai été trop impitoyable en disséquant ce côté du caractère féminin, c'est qu'il s'agissait, au point de vue médical et esthétique, d'une passion qui, sous les deux rapports, fait une ombre terrible dans la vie d'une

frir. — En allemand, un jeu de mots qui ne peut se rendre dans notre langue.

femme. Médicalement parlant, elle détruit la santé et abrége la vie; sous le rapport éthique, elle trouble le bonheur domestique au plus haut degré, elle mine la paix intérieure, et amène non seulement la ruine de la femme, mais aussi celle du mari.

A la forme active ou violente de la jalousie se rangent les deux autres passions, la *haine* et la *vengeance*.

Dans un tableau où il y a beaucoup de lumière, il y a aussi beaucoup d'ombre; grand est l'amour de la femme, puissante est sa haine. Celle-ci a d'ordinaire pour objet d'autres femmes, plus rarement un individu du sexe masculin; quand ce dernier cas a lieu, les femmes se montrent plus conciliantes, parce que l'homme, qui a intérêt à la faire cesser, trouve à son service mille moyens pour amener à une réconciliation : il n'a qu'à flatter une de ses faiblesses et l'utiliser comme une brèche pour rentrer en vainqueur dans la place. Il en est autrement quand la haine existe entre femmes; ce sont surtout les rivales qui ont à supporter tout le poids de cette passion. La haine est d'autant plus caractérisée chez la femme, que celle-ci est incapable d'une amitié vraie, telle qu'il en existe parmi les hommes; le proverbe justifie ce que j'avance ici; l'essence de l'amitié réside dans le mot « ami » dont l'homme se sert vis-à-vis d'un autre homme. L'homme seul peut avoir un ami dans la vraie et noble acceptation du mot. Quand la femme parle d'un ami, nous savons ce que cela signifie; parle-t-elle d'une amie, cela peut se traduire ainsi : « Je suis en relations avec elle, nous nous promenons

ensemble, elle me tient compagnie, nous sommes très-intimes, — c'est-à-dire, nous pratiquons ensemble le noble métier des coups de langue, — mais elle ne connaît aucun de mes secrets. » Il est particulier que les femmes, dès qu'il s'agit de confidences, leur laissent un libre cours tant que ces confidences consistent en histoires sur leur prochain, histoires qui leur ont été racontées sous le *sceau du secret;* pour leurs propres affaires, surtout pour celles du cœur, elles sont muettes. Le contraire a lieu chez l'homme : il sait garder les secrets d'autrui; pour ce qui le regarde en particulier il est confiant et ouvert. Ce que je viens de dire à l'instant, que les femmes sont incapables d'amitié entre elles, — nulle part les amitiés ne se rompent plus fréquemment que parmi les femmes, et pour des riens, — fait qu'il existe de femme à femme un degré plus ou moins grand d'indifférence, qui touche même au mépris, et comme la créature a plutôt du penchant pour le mal que pour le bien, il s'ensuit que de cette indifférence la femme arrive bien plus vite à la haine qu'à l'amitié. La haine de la femme, surtout quand elle est liée à la jalousie, comme cela arrive d'ordinaire, est très-opiniâtre; rien ne peut la vaincre; elle dégénère parfois en haine du sexe entier, pour lequel, du reste, la femme n'a que peu d'estime, parce qu'elle le connaît parfaitement par elle-même et sait ce qu'il vaut. L'homme estime son sexe, la femme n'a que de l'indifférence ou du mépris pour le sien. Pour ce qui concerne la violence de cette passion, la femme âgée hait à un plus haut degré et elle est moins conciliante, parce que le sentiment affectueux de l'amour est éteint en elle, ce qui n'est pas en-

core le cas chez une femme plus ou moins jeune. Aussi, quand cette dernière éprouve de la jalousie et que la haine l'enflamme, elle a la conscience des moyens qui lui restent pour reconquérir l'amour de l'homme qu'elle croyait perdu. La femme âgée ne peut plus conserver cet espoir, et le sentiment de son impuissance augmente sa passion haineuse, qui peut aller jusqu'à la fureur et à laquelle elle associe la vengeance.

Le désir de la vengeance, ou le penchant qui nous entraîne à causer du préjudice ou à faire du mal à celui qui nous a offensé ou dont nous nous croyons offensé, se montre bien plus vif chez la femme que chez l'homme, parce que la femme est plus irritable et que la raison ne domine pas autant chez elle que chez l'homme. Grâce à sa force intellectuelle, l'homme reconnaît mieux les suites qui pourraient résulter pour les deux parties de la vengeance assouvie; il est trop préoccupé de ses devoirs, de sa position et de ses affaires, pour pouvoir donner suite à ses idées de vengeance contre des offenses reçues; il ne se vengera pas d'une femme, et quant à la vengeance envers un homme, l'estime qu'il professe pour son sexe, ainsi que tous les autres moyens qu'il possède pour se procurer satisfaction, l'arrêtent, ce qui amène facilement une réconciliation. Tout cela est bien différent chez la femme. Les bornes de son esprit ne lui permettent pas d'autre pensée que celle d'anéantir ou de rendre impuissant l'objet de sa haine; cette pensée domine tous ses autres sentiments et les étouffe. Elle n'estime pas son sexe, ainsi que nous l'avons vu. La cause déterminante de sa vengeance est d'ordinaire la jalou-

sie, cette grande dévastatrice; faut-il s'étonner si la femme ne connaît plus alors ni mesure ni limites! Quand elle en est arrivée là, elle devient dangereuse, terrible, et donne un libre cours à toutes les mauvaises qualités de son cœur. Voilà la femme dont Jésus Sirach dit : « Je préférerais le voisinage des lions et des dragons à celui d'une méchante femme. » Toute autre méchanceté est peu de chose en comparaison de celle de la femme.

L'éducation, la culture de l'esprit et la position sociale sont impuissantes pour mettre un frein à la haine ; au contraire, on dirait qu'une éducation soignée développe encore ce mauvais sentiment, car les femmes mettent un point d'honneur à satisfaire leur haine d'une façon éclatante; leur amour-propre en est flatté, et elles ont du plaisir à en faire parade. Il n'y a que cette seule différence, que la femme du peuple se venge plus brutalement; mais sa haine n'est pas aussi redoutable que celle des femmes d'un rang plus élevé, dont la vengeance est plus raffinée, plus meurtrissante, et pour ce motif ses effets sont plus douloureux et plus durables. Dans la vengeance qui naît de la jalousie, l'homme est aussi sacrifié, parce que la femme qui se venge ruine tellement sa rivale ou la tue, moralement parlant, à un tel point, que l'homme, qu'il soit coupable ou non, — dans l'un et l'autre cas il faut qu'il prenne fait et cause pour la victime, — est entraîné plus ou moins dans cette ruine, ce qui n'entre pas toujours, mais quelquefois cependant, dans les calculs de la femme.

Telles sont les passions principales qui som-

meillent dans le cœur féminin et qui, une fois éveillées, se font jour d'une façon effrayante, comme j'ai essayé de vous le dépeindre. Vous voyez que le caractère fondamental de la femme, celui qui la porte vers l'autre sexe, prédomine dans ses passions comme dans ses faiblesses; ces deux tendances ont la même source, la même racine : elles peuvent conduire la femme au bien, mais aussi au mal.

Certes, mon cher ami, vous en avez assez pour aujourd'hui.

Portez-vous bien.

VINGT-DEUXIÈME LETTRE

SOMMAIRE : Conclusion. — Vertus de la femme qui l'élèvent considérablement. — Bonté, douceur et patience. — La bonté donne naissance à la pitié la plus sincère pour la souffrance d'autrui ; la douceur vis-à-vis de l'homme est la plus belle qualité dans l'état du mariage ; et enfin la patience angélique qui fait supporter à la femme les souffrances les plus pénibles, et la fait ressembler aux anges. — Littérature ; et pour conclusion, jugement de Rudolphi sur la femme en comparaison avec l'homme.

Gœttingue, le 12 octobre 1861.

Vous demandez si, dans ma dernière lettre sur les défauts de la femme, je n'ai pas exagéré les choses et si je ne vous ai pas représenté l'idéal d'un monstre féminin tel qu'il pourrait être, mais tel qu'il n'en existe pas ; s'il existe effectivement des femmes telles que j'en ai dépeintes, ou si j'ai fabriqué de toutes pièces, afin de bien faire ressortir les contrastes ? Voici ma réponse : Je n'ai rien imaginé, rien inventé, et je me ferais fort, si le cas l'exigeait, d'appuyer par des preuves la vérité de tout ce que j'ai dit. Mais je veux imiter le chirurgien qui, après avoir fait une plaie parce qu'il y était obligé, y applique des baumes propres à la cicatriser, ou des onguents bienfaisants. Je vais vous nommer quelques-unes des bonnes qualités du cœur féminin, pour ne point vous

laisser sous une trop mauvaise impression au moment où nous allons quitter ce tableau psychologique. Sous ce dernier rapport, il me reste la consolante certitude que ni vous ni la jeune génération actuelle n'ajouterez foi d'une manière complète à mes paroles, et je trouve cela tout naturel; car vous n'avez point appris à connaître le sexe féminin comme je vous l'ai dépeint; songez que son plus grand espoir se fonde sur les jeunes hommes, ce qui fait que les mères et les filles sont d'accord pour ne se montrer à la jeunesse masculine que sous les dehors les plus brillants et les plus aimables. Mais le voile tombera aussi un jour pour vous; alors j'aurai la satisfaction, quand je serai dans un monde meilleur et inconnu, que vous direz après moi : « Il avait cependant raison. »

Pour terminer ma *caractéristique* de la femme, je vais vous faire faire connaissance avec quelques-unes de ses bonnes qualités.

Je vous nommerai trois vertus que nous trouvons dans le caractère féminin : la *bonté*, la *douceur* et la *patience*. Ce sont là des qualités que l'homme ne possède pas de la même manière; — si cela arrive, c'est une exception; — et c'est parce que ces qualités forment un véritable contraste avec les nôtres que nous les apprécions extrêmement chez la femme. Elles sont, du reste, la conséquence de son organisation délicate et du développement particulier de son système nerveux. C'est pour ce motif que nous trouvons chez elle une si grande pitié pour les maux d'autrui. La misère éveille chez la femme la plus grande compassion; elle est infatigable dans l'exercice de la bienfaisance : on en trouve la preuve la plus

convainquante dans l'organisation des sociétés charitables.

La douceur s'allie à la bonté chez la femme. La douceur, aussi bien que la patience, est en rapport intime avec la destination de la femme comme épouse et comme mère. L'homme, qui ne compte pas précisément la douceur parmi ses vertus, a besoin de trouver à ses côtés la femme douce, et là où la manière rude du maître, son opiniâtreté, la vivacité de son caractère se font jour, il faut que sa compagne s'interpose comme médiatrice, conciliatrice, soit qu'il s'agisse de l'éducation des enfants ou des affaires de son époux. C'est par la douceur de la femme que la nature atteint le but qui consiste à établir l'équilibre entre les deux sexes, ce qui est d'une grande importance dans les rapports conjugaux.

Enfin, la nature a donné à la femme, pour l'accompagner dans le sentier de la vie, la patience, qui est la plus belle et la plus utile des qualités, une vertu qui est d'un prix inestimable. Mais qui mieux que l'accoucheur pourrait porter un jugement sur cette vertu, lui qui voit la femme patienter des journées entières, en se résignant aux plus grandes douleurs de l'enfantement. Voyez comme elle supporte les incommodités de la grossesse et les suites souvent fâcheuses d'un accouchement pénible, suites dont il reste quelquefois des traces pendant le reste de sa vie! Avec quelle patience elle dirige la première éducation de l'enfant, supporte la mauvaise humeur de son mari, et le soigne dans ses misères quelquefois des années entières, avec une égalité d'humeur vraiment angélique! C'est là le côté du sexe féminin

que le médecin apprend plus particulièrement à connaître et à apprécier; c'est à lui qu'est réservée l'occasion la plus fréquente d'admirer la persistance et la force morale de la femme, qui parfois touche à l'incroyable, et qui le remplissent pour elle de sympathie et de la plus haute estime.

Pour terminer ces esquisses psychologiques, je voudrais vous indiquer encore quelques écrits qui ont traité la question *ex professo*. Il me sera d'autant plus agréable que vous compariez l'un ou l'autre de ces écrits avec ce que je vous ai communiqué ici, et ce que mon expérience m'a appris, que je pourrai me laver ainsi du reproche possible d'exclusivisme ou d'appréciations exagérées au sujet du sexe féminin. Tous les auteurs qui se sont aventurés à étudier le caractère de la femme reconnaissent que cette étude est rendue très-difficile par sa réserve, sa concentration innée, son talent de dissimulation, sa vanité, etc. Sous ce rapport, le médecin, et surtout le médecin des femmes, a cet avantage sur tout autre observateur, que la femme se montre à lui sous son jour le plus vrai et le plus exact, et quand elle se confie au juge médical, elle fait taire bien des considérations qu'elle croit devoir faire valoir dans d'autres circonstances; il s'ensuit que le médecin est le plus capable de donner des descriptions psychologiques impartiales de la femme, qui, quelque imparfaites qu'elles puissent être, se rapprochent encore le plus de la vérité. Nous devons aussi toujours, quand il s'agit d'écrits sur les femmes, établir une différence entre ceux qui proviennent de médecins ou de non-médecins, ce qui est une considération pour le jugement à por-

ter sur le contenu et sur tout l'ensemble de l'œuvre. Du reste, la littérature n'est pas très-riche en productions de ce genre, et cela indique la difficulté du problème à résoudre.

Je vous nommerai d'abord quelques ouvrages que vous pourrez considérer comme préparatoires :

Meiner. *Geschichte des weiblichen Geschlechts*, (*Histoire du sexe féminin*). 4 Thle, Hanovre, 1788-1800, in-8.

Cet ouvrage est presque entièrement historique; il dépeint la position politique des femmes sous divers peuples, depuis les temps anciens jusqu'aux temps modernes, et ne fournit, à cause de cela, que des matériaux à une psychologie du sexe féminin; mais ces matériaux sont abondants.

Dans les ouvrages suivants, nous trouvons des peintures de mœurs des femmes, à diverses époques, chez divers peuples.

Thomas. *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans les différents siècles*; écrit en 1772, dans ses œuvres complètes, par Garat, t. IV. Paris, 1822, in-8, page 1.

Jos. Alex. Ségur. *Les femmes, leur condition et leur influence dans l'ordre social chez différents peuples anciens et modernes*. 3 vol. Paris, 1803.

Sur la femme grecque, nous trouvons :

Fried. Schlegel. *Ueber die Darstellung der Weiblichkeit in den griechischen Dichtern. In dem Werke : Die Griechen und Rœmer, oder historische und kritische Versuche über das klassische Alterthum* (*Des femmes chez les poëtes grecs*. Dans l'ouvrage : *Les Grecs et les Romains, ou essais critiques et his-*

toriques sur l'antiquité classique). Neustrel, 1797, in-8, p. 327.

Dans le même livre, le mémoire *Sur le Diotima de Platon*.

Sur les femmes romaines de la période de l'empire :

Meiner. *Geschichte des Verfalls der Sitten, der Wissenschaft und Sprache der Rœmer in dem ersten Jahrhundert nach Christ. Geb.* (*Histoire de la décadence des mœurs, des sciences et de la langue des Romains dans le* 1er *siècle après la naissance de Jésus-Christ*). Wien und Leipzig, 1791, in-8. Cap. III, *Sur les voluptés des deux sexes*.

Les œuvres suivantes appartiennent particulièrement à la psychologie des femmes.

Brandes. *Ueber die Weiber* (*Sur les femmes*). Leipzig, 1787, in-8.

Plus tard, le même auteur publia une exposition plus détaillée, sous le titre :

Betrachtungen über das weibliche Geschlecht und dessen Ausbildung in dem geselligen Leben (*Considérations sur le sexe féminin et son développement dans la vie sociale*). 3 parties. Hanovre, 1802, in-8.

C. Fr. Pockels. *Versuch einer Charakteristik des weiblichen Geschlechts* (*Essai d'une caractéristique du sexe féminin*). Nouvelle édition. Hanovre, 1806, in 8; a d'abord paru en 1799.

Œuvre mélangée :

Jacq. L. Moreau (de la Sarthe). *Histoire naturelle de la femme*. Paris, 1803. 3 tom. En allemand, par Rink et Leune. 4 Bande. Leipzig, 1809-1810. Pour ce qui nous concerne en particulier, 2e vol. : *Des quatre âges et des tempéraments de la femme*.

Il y a une œuvre considérable qui ne doit pas

être négligée pour l'étude de la psychologie du sexe féminin : c'est Fr. W. Bas. de Ramdohr, Vénus Urania. *Ueber die Natur der Liebe, über ihre Verendlung und Verschœnerung* (*Sur la nature de l'amour, sur son ennoblissement et son embellissement*). 4 vol. Leipzig, 1798, in-8.

Les deux derniers volumes sont surtout intéressants; ils traitent de l'union des sexes et de l'amour dans les temps anciens et dans les temps modernes.

Quelques ouvrages plus nouveaux :

Fr. Ehrenberg. *Weiblicher Sinn und weibliches Leben, Characterzüge, Gemælde und Reflexionen* (*La vie et les tendances de la femme; traits de caractère, peintures, tableaux et réflexions*). Berlin, 1818, in-8. Ce livre a été composé par un prédicateur de la cour. Quelles études a-t-il pu faire sur la femme!

J.-S. Sachs. *Aerztliche Gemælde des weiblichen Lebens im gesunden und krankhaften Zustande, aus physiol., intellect. und moral. Standtpunkte* (*Peinture de la vie de la femme dans l'état de santé et de maladie, au point de vue physiologique, intellectuel et moral*). Berlin, 1829. in-8.

Le titre porte : Pour l'instruction des femmes en Allemagne. Cela dit assez; car, quand même les femmes doivent pouvoir entendre la vérité, il n'est point d'habitude de dédier aux femmes une œuvre sur les femmes, cette œuvre fût-elle écrite du reste avec le plus grand amour de la vérité, la plus grande fidélité d'observation de la nature : la galanterie le défend!

L'œuvre la plus récente, la plus détaillée et qui n'a point encore paru complétement est de Gus-

tave Klemm. *Die Frauen* (*Les femmes*). Leipzig, 1855. Jusqu'à présent 6 volumes, le dernier de 1859. Dédié à la reine de Saxe, cet ouvrage ne renferme point d'études psychologiques, il se conforme à son titre : *Culturgeschichtliche Schilderungen des Zustandes und Einflusses der Frauen in den verschiedenen Zonen* (*De la position des femmes et de leur influence sous les diverses zônes et dans les divers âges du monde*).

Vous voyez, mon cher ami, que notre butin dans le domaine littéraire n'est pas riche : il nous faut donc compléter par nos propres études ce que nous ne pouvons apprendre dans les livres; toutefois il faut être prudent lorsqu'il s'agit de pareilles études de la nature, et bien choisir afin de ne pas tomber sur des ouvrages qui corrompraient à tout jamais notre goût et nous ôteraient l'envie d'étudier le beau côté du domaine de la gynæcologie.

Enfin, laissez-moi vous transcrire ici, cher et honoré ami, au moment de prendre congé de vous, les paroles d'une si haute portée de mon professeur Rudolphi, dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire, paroles qui se rapportent à la comparaison des deux sexes, dans ses *Eléments de physiologie* (*Grundriss der Physiologie*), t. I, p. 259. La description est d'un style brillant et d'une vérité au-dessus de tout éloge.

« Le corps de l'homme est plus grand, plus solidement bâti dans toutes ses parties; ses contours sont plus anguleux; plus forts aussi sont les os, les liens, les muscles et les nerfs qui le composent. Son cerveau est plus grand; l'organe de sa voix, ceux de la respiration, de la circulation,

de la digestion, ont plus d'ampleur et de force. L'homme est moins irritable, moins impressionnable; partant, moralement plus fort et plus apte à toute espèce de tension d'esprit. Il obéit plus à la raison qu'au sentiment; il se pousse de lui-même; il est capable de l'amitié la plus noble envers son semblable; il se montre souvent despotique et injuste à l'égard de la femme, malgré cela il est habituellement trompé et dominé par elle; il est plus calme, d'humeur plus égale envers les enfants, et par là meilleur éducateur; dans ses passions il éclate violemment, quelquefois avec dureté et avec rudesse, mais revient plus facilement à la raison; il est plus ouvert, vrai et grand dans sa manière d'agir. »

« La femme est plus délicatement et plus mollement constituée; son organe de la voix et son système respiratoire sont moins développés, mais plus mobiles; elle est plus irritable et plus susceptible, par contre plus faible, plus changeante, plus indécise, plus lunatique, plus obstinée, plus vaniteuse, plus craintive, plus superstitieuse, plus rusée, plus cruelle; presque incapable d'amitié envers les personnes de son sexe, romanesquement dévouée à l'homme, elle s'attache passionnément les enfants par l'amour, et se montre prête à faire pour eux les plus grands sacrifices souvent de la manière la plus touchante. La femme bien élevée surpasse l'homme en modestie, en douceur, en humilité, en patience et en piété; elle développe des beautés de l'âme qui obscurcissent toutes les beautés du corps. La femme mal élevée peut devenir une furie, une hyène, et surpasser l'homme dans tous les vices. »

En ai-je dit trop ou trop peu dans mes précédentes descriptions?

Quant à vous, mon très-cher ami, je souhaite que vous trouviez au plus tôt la perfection! C'est là un vœu qui part du cœur.

Adieu, portez-vous très-bien.

ÉPILOGUE

Il n'a pas été donné à l'auteur de ces lettres de voir son œuvre — sa dernière — imprimée complétement; il l'avait composée au milieu des tortures d'une maladie terrible, et pour la terminer il dut déployer une activité soutenue.

Edouard-Gaspard-Jacob de Siebold mourut le 27 octobre 1861. En lui s'éteignit encore une de ces lumières éclatantes qui n'apparaissent qu'isolément, physionomies respectables d'une autre époque dans la corporation de la science actuelle; en lui se perd aussi une de ces antiques natures originales bien pensantes, comme il ne s'en épanouit plus sur « le terrain de la maturité politique, » mais sur celui de la pruderie des convenances.

La mort de Siebold est non-seulement une perte pour la médecine en général, et surtout pour sa spécialité, pour son histoire dont il a été le Thucidide, et pour l'école supérieure de Gœttingue, dont il a été un vrai maître : sa fin enlève, en outre, à bien des personnes un ami, un soutien toujours prêt et dévoué, un conseil

éprouvé, et celui qui prononce ces paroles — peut-être son ami le plus jeune, mais certainement le plus sincère — les prononce avec la conviction la plus franche, que peu d'hommes possèdent un cœur plus chaud, un esprit plus riche, un sentiment plus vif pour tout ce qui est grand et beau; que la faiblesse humaine et la passion ont rarement poussé dans un terrain plus divin.

Cependant, n'oublions pas que le défunt n'a pas voulu de nécrologie. Il a préféré retracer lui-même d'une manière simple ce qu'il a fait, ce qu'il a été. Il sentait bien qu'il racontait sa vie tout entière, qu'il était réservé à l'amitié de poser sur sa tombe le monument qu'il s'est élevé à lui-même. Que ce soit un « *monumentum œre perennius !* »

Mais que ceux qui auront lu ces lignes consacrent un moment d'amical souvenir à celui qui n'est plus!

Quamquam festinas, non est mora longa,
Licebit, injecto ter pulvere curras!

ANNOTATIONS

Dans sa biographie, Siebold raconte nécessairement sa vie d'étudiant, et parle de la manière dont il a fait ses études. Ayant fréquenté plusieurs universités, il fait connaître implicitement les méthodes qui y sont adoptées pour l'enseignement, les épreuves que les candidats au doctorat doivent subir, enfin les titres qu'ils obtiennent.

Le rapport de M. le docteur Jaccoud, intitulé : *De l'organisation des Facultés de médecine en Allemagne*, Paris, 1864, donne les détails les plus circonstanciés sur tout cela. Ce qui, en France, est une *Académie*, s'appelle une *Université* en Allemagne; le nombre de ces dernières ne doit donc pas étonner. Il y a cependant cette différence que nos Académies ne sont pas complètes comme les Universités allemandes, c'est-à-dire qu'il n'y en a que deux qui réunissent toutes les Facultés qui représentent le haut enseignement : celle de Paris et celle de Strasbourg ; à toutes les autres il manque une ou plusieurs Facultés. Tandis qu'en

France il n'y a que trois Facultés de médecine où puissent avoir lieu des réceptions de docteurs, en Allemagne il y en a autant que d'Universités.

Les Universités d'Allemagne jouissent d'une autonomie inconnue chez nous, et qui a sur le travail et ses résultats une immense influence, comme le dit fort bien M. Jaccoud. Les professeurs de ces vingt-cinq Universités ne sont pas rivés à leurs places; ils peuvent être appelés indifféremment dans l'une ou dans l'autre : de Prague à Heidelberg, de Heidelberg à Gœttingue, à Berlin, à Munich, ou partout ailleurs où l'enseignement se donne en langue allemande; pour cela, il ne s'agit que de se faire remarquer par ses écrits ou par son enseignement. En France, toute émulation est étouffée. Un professeur de Faculté (de médecine, du moins) y est pour sa vie entière, une fois nommé : pourvu qu'il fasse son cours régulièrement et qu'il assiste aux autres exercices, il fait son stricte devoir; celui qui ne possède pas en lui un peu du feu sacré de la science ne travaillera plus que dans son intérêt matériel, afin d'augmenter tant soit peu ses modiques revenus. A quoi bon travailler à faire avancer la science? il n'a plus à espérer d'amélioration de sa position!

La clientèle, voilà le point de mire du plus grand nombre. En Allemagne, ceci est un accessoire. Les professeurs, même ceux de clinique, peuvent s'en passer, parce que les appointements qu'ils reçoivent du gouvernement, et les honoraires qu'ils touchent directement des élèves, leur suffisent, non pas seulement pour vivre et faire vivre leur famille honorablement, mais pour laisser un jour à leurs enfants une certaine fortune.

Siebold raconte d'une manière naïve et pittoresque les péripéties de ses études. Il aurait voulu devenir tout autre chose que médecin, et surtout qu'accoucheur. Une fois entré dans cette carrière, il y prit goût, et finit par arriver au professorat.

Pages 26 et 27. En Prusse, le service militaire est obligatoire pour tout sujet qui veut jouir de son titre de volontaire.....

Rien de plus singulier que cette obligation de tous les jeunes hommes de devenir militaires après avoir terminé leurs études classiques. La première année universitaire est perdue, et plus d'un contracte des habitudes qui l'éloignent à jamais de la carrière qu'il comptait embrasser.

Et quand une guerre éclate, tous sont arrachés à leurs occupations, à leurs professions, à leur état, à moins qu'ils n'aient atteint l'âge du repos.

Page 33. .....Cette étude se fit à l'insu de mon père, qui était tout à fait opposé à ce nouvel élément de diagnostic.....

En France, il y eut des incrédules comme en Allemagne. En 1824, M. Delens vint à Strasbourg en qualité d'inspecteur de la Faculté de médecine. Il se rendit un matin à la clinique d'accouchement, dont Flamant était alors professeur. M. Delens parla de l'application de la stéthoscopie à la grossesse, et examina devant nous une femme en travail pour montrer comment on pouvait entendre le souffle placentaire et les battements du cœur de fœtus. Flamant se moqua de cette innovation; mais ses élèves, plus curieux, s'exercèrent assidûment à ce mode d'exploration, et une dizaine

d'années après parurent à la Faculté plusieurs travaux importants sur ce sujet. Flamant avait persisté jusqu'à sa mort à ne pas vouloir en entendre parler.

Page 35. Il seconda fidèlement mon père en qualité d'*amanuensis*.....

L'*amanuensis* (secrétaire) des Facultés allemandes est ce que dans les nôtres on appelle improprement *prosecteur*, et plus convenablement *préparateur de cours*.

Page 41. ..... Le service médical, trop restreint... était renforcé par deux *polycliniques*.....

Les *Polycliniques* ou *cliniques ambulantes* forment une institution particulière à l'Allemagne. Outre le traitement à l'hôpital, les malades pauvres peuvent se faire traiter à domicile par l'entremise des professeurs des cliniques des Facultés qui y envoient des élèves praticiens, et en cas de nécessité, l'*assistant*. Quand il s'agit de cas extraordinaires ou graves, par exemple d'opérations, le professeur titulaire s'y rend en personne. L'avantage qui en résulte pour le jeune médecin, qui va bientôt être livré tout à fait à ses propres forces, est tellement évident qu'il est inutile d'en développer les motifs. (Voy. le Rapport de M. Jaccoud, p. 117.)

De nombreuses raisons mettent obstacle à ce qu'une pareille institution puisse être fondée en France. Quoiqu'à Paris les hôpitaux soient très-nombreux, il est probable, néanmoins, qu'une partie de la population pauvre se laisserait ainsi traiter à domicile, ce qui pourrait diminuer au moins

l'encombrement dans les hôpitaux. Dans les Facultés de province et dans les écoles secondaires, cette institution serait surtout d'une grande utilité pour les élèves; mais les nombreuses corporations, les sociétés mutuelles, celles de bienfaisance, les mœurs et les habitudes s'opposent à son établissement.

Les consultations gratuites dans les hôpitaux remplacent, tant bien que mal, les polycliniques; mais aux consultations ne peuvent se rendre que des malades dont l'état permet d'aller et de venir; tous ceux qui sont alités ne peuvent pas en profiter. D'ailleurs, la polyclinique allemande n'exclut pas les consultations gratuites; celles-ci sont tout aussi nombreuses dans les services cliniques qu'elles le sont en France, et surtout pour certaines spécialités, telles, par exemple, que l'ophthalmopathologie.

Page 51. ..... En juin, je fus reçu professeur particulier (*Privat Docent*).....

Le *Privat-Docent*, ou professeur particulier (maître particulier de M. Jaccoud, v. p. 75), ne s'improvise pas en Allemagne comme en France. Chacun ne peut pas se dire professeur, faire des affiches et les coller aux coins des rues, et même à l'Ecole de médecine. C'est un titre qu'il faut conquérir en faisant preuve d'aptitude devant la Faculté à laquelle on appartient. Quoique l'on puisse critiquer la manière dont les professeurs particuliers sont nommés en Allemagne, les épreuves qu'ils subissent sont une garantie de leur instruction. Le professeur particulier relève de la Faculté; il est obligé de faire des cours (à son choix et sur telle

matière de son enseignement spécial qu'il lui plaira), s'il ne veut pas perdre son titre et ses droits.

On peut considérer le professorat particulier comme un troisième ordre de professeurs qui rehausse les deux autres : le *professorat extraordinaire*, qu'on peut assimiler à notre agrégation, et le professorat ordinaire ou *titulaire*. C'est donc une triple épreuve que le professeur définitif doit subir.

M. Jaccoud lui-même (p. 78 de son rapport) est obligé d'avouer (quoiqu'il paraisse critiquer la chose) que l'institution des professeurs particuliers près des Facultés « *complète et varie, de la manière la plus utile, l'enseignement officiel.* » C'est une réglementation qui peut déplaire à beaucoup de monde, mais qui est d'une utilité incontestable.

Page 59. ..... lequel journal avait, depuis 1802, remplacé la *Lucina.*

La publication de la *Lucina* n'a commencé qu'en 1802 et n'a, par conséquent, pas pu remplacer le *Journal d'accouchement;* c'est le contraire qu'il faut lire.

Le journal la *Lucina* a été créé par Siebold père, à l'époque où Sacombe a publié la sienne (celle de Sacombe a commencé le 1er vendémiaire an XI). Cette dernière a cessé de paraître avec le troisième volume (le 1er vendémiaire an XIII); celle de Siebold père, avec le sixième volume, en 1811.

En 1813, Siebold reprit sa publication périodique sous le titre de *Journal für Geburtshülfe, Frauenzimmer und Kinderkrankheiten* (Journal d'accou-

chement, de maladies des femmes et des enfants), dont parurent successivement 8 volumes; le dernier en 1828. Ce journal a été continué par Siebold fils, à partir du 9e volume, et a cessé de paraître avec le 17e, en 1837.

Rien ne montre mieux avec quelle activité l'obstétricie et la gynæcologie proprement dite étaient étudiées et pratiquées en Allemagne depuis la fin du siècle dernier, que le grand nombre de journaux et de mémoires spéciaux qui ont été publiés depuis cette époque.

Le plus ancien journal est celui de Starck : *Archiv für die Geburtshülfe Frauenzimmer und neugeborenen Kinderkrankheiten* (Archives de l'art des accouchements, des maladies des femmes et des enfants nouveau-nés) 6 volumes. Jena, 1787-1797, p. 8o. Malgré les troubles continentaux d'alors, il fut continué sous le titre de *Neues Archiv* (Nouvelles archives), etc.; 2 volumes, 1798-1802; 1 volume et 1 cahier (no), 1804. En même temps il se publiait un *Journal für Geburtshülfer* (Journal pour les accoucheurs), mais qui n'eut que 2 volumes (Francfort et Leipzig, 1787), et une *Lucina*, par J. D. Busch, de Marbourg, 1787. Il est probable que c'est la *Lucina* de Siebold qui remplaça les *Archives* de Starck, qui cessèrent de paraître en 1804.

Nous venons de dire que la *Lucina* de Siebold le père a été transformée par lui en *Journal d'accouchement*, qu'il fit paraître jusqu'à sa mort, et que le fils en a continué la publication jusqu'en 1837.

Dix ans auparavant, en 1827, avait commencé la publication d'un journal d'obstétricie sous le

titre de *Gemeinsame deutsche Zeitschrift fur Geburtskunde* (Journal général allemand d'obstétricie). En tête du premier volume on lit vingt-six noms des plus connus en Allemagne comme accoucheurs habiles et professeurs des principales Universités. C'est sous les auspices de ces hommes spéciaux des plus distingués que cette publication fut annoncée, et elle eut un grand succès. Néanmoins elle s'arrêta avec le 7e volume, en 1832. Mais elle fut reprise, dès 1834, sous le titre de *Neue deutsche Zeitschrift für Geburtskunde, etc.* (*Nouveau Journal général*. Ce journal a naturellement dû faire du tort à celui de Siebold, qui cessa en effet de paraître en 1837. En 1839, à partir du 7e volume, Siebold figure en tête du nouveau journal comme un des rédacteurs principaux; les deux avaient été fondus en un seul.

Le nouveau journal général allemand d'obstétricie eut 33 volumes et fut transformé, en 1853, en *Monatschrift* (Journal mensuel). On avait reproché au *Nouveau Journal* de paraître très-irrégulièrement (sans époque fixe, comme tous ceux qui l'avaient précédé); on a pensé qu'un journal mensuel donnerait plus rapidement ce qui se passe d'intéressant dans la science et la pratique.

Le premier numéro de la *Monatschrift* porte, en outre, comme un des rédacteurs principaux, Crédé, à cette époque professeur particulier (Privat-Docent) à Berlin, aujourd'hui professeur à Leipzig (à la place de Joerg); Edouard Martin, professeur titulaire à Berlin, a été adjoint aux rédacteurs de ce journal, et le professeur Hecker, de Munich, a remplacé Siebold.

Aujourd'hui on compte plus de 100 volumes de

journaux d'obstétricie, de maladies des femmes et des enfants nouveau-nés, publiés en Allemagne depuis la fin du dernier siècle. Nous n'indiquerons pas les collections de mémoires spéciaux, elles sont en très-grand nombre.

Qu'avons-nous à montrer en France dans ce genre?

La *Lucina* de Sacombe, 3 volumes, en style emphathique, créée tout exprès pour calomnier les hommes les plus honorables de l'époque et les institutions les plus utiles; les *Archives de l'art des accouchements*, de Schweighæuser, 2 volumes (1801 à 1802) qui renferment quelques mémoires originaux de l'auteur; le reste sont des traductions de l'allemand, et les *Annales d'obstétrique* (3 volumes, 1842), qui n'ont pas pu arriver à la fin du quatrième volume, par MM. Andrieux de Brioude et Lubanski, jeunes hommes de bonne volonté ; mais, hélas! la volonté ne suffit pas. En tout, *huit volumes* en 70 ans!

Et en fait de mémoires spéciaux? La collection publiée dernièrement par M. Devilliers fils et qui renferme *quatre* mémoires.

Il est vrai que les journaux de médecine, et surtout ceux de chirurgie, contiennent, par-ci par-là, quelques faits, quelques mémoires relatifs à l'art des accouchements et à la gynœcologie, mais tout cela est éparpillé et ne forme pas un corps de doctrine.

Page 65. J'eus, à la vérité, à regretter de ne pas trouver dans l'établissement même ou à proximité un logement pour moi.....

En Allemagne, les professeurs et directeurs des

cliniques sont généralement logés dans les établissements respectifs, afin d'être à même de donner des soins immédiats aux malades entrants, ou en cas d'accidents, enfin pour choisir les sujets qui conviennent le plus pour l'instruction. Il y a encore un autre avantage à cela, c'est que le chef de service, placé au milieu de ses malades ou à leur proximité, étudie avec plus de soin, plus d'assiduité et conséquemment avec plus de fruit les différentes maladies dont il doit faire la description devant ses élèves ou dans ses écrits. Pour le professeur d'accouchement le séjour dans la maternité est encore bien plus utile, en même temps que commode, attendu que de jour et de nuit, et pour ainsi dire d'heure en heure, son intervention peut devenir nécessaire. Il est trop pénible de se lever au milieu de la nuit, de faire un chemin plus ou moins long pour arriver à la clinique, où les véritables fatigues ne font que commencer, et de rentrer alors trempé de sueur, comme le dit fort bien Siebold. Il y a plus : pendant le temps qui s'écoule à se lever, s'habiller et arriver, l'occasion favorable pour l'opération à entreprendre est souvent passée, et c'est la femme et son enfant qui ont à souffrir de cette intervention tardive.

Page 74. Je fus peu satisfait de cet état des choses concernant ma spécialité à Paris.....

Siebold se moque avec esprit de ce titre de professeur que chacun prend à volonté dans la grande ville. Nous avons nous-même été péniblement impressionné de trouver des annonces sur les murs de l'École de médecine qui indiquaient les cours et exercices d'accouchement par toutes sortes

de professeurs particuliers, parmi lesquels des sages-femmes ayant la prétention d'enseigner l'art des accouchements aux étudiants en médecine.

Quoiqu'il y ait aujourd'hui une clinique d'accouchement à la Faculté de médecine de Paris (depuis 1835), cette clinique est évidemment insuffisante pour l'instruction pratique de tous les élèves. Ceux-ci se tournent alors du côté des cours particuliers théoriques et pratiques pour voir quelques accouchements. La grande *Maternité* reste toujours fermée aux étudiants en médecine. On comprend qu'un pareil établissement ne puisse pas être ouvert pour le premier venu, mais il devrait au moins être permis à de jeunes docteurs d'aller profiter de cette occasion, unique dans notre France, de voir en peu de temps un grand nombre de cas, parmi lesquels il en est toujours de très-intéressants, et même d'y pratiquer, comme cela se fait à Vienne, capitale de l'Autriche.

La Maternité de Paris ne sert d'école qu'à des jeunes filles qui doivent y apprendre la manière de soigner les femmes en couche. Mais on leur apprend bien autre chose encore, et, quand elles sont sorties de là, elles se croient autorisées et à même de pratiquer toutes les opérations obstétricales qui n'exigent pas d'instrument tranchant, et se livrent à la pratique de la gynæcologie comme s'il n'existait pas de médecins capables pour cela. Elles ouvrent jusqu'à des établissements publics pour les femmes, les annoncent dans les journaux politiques les plus répandus, promettent monts et merveilles, extorquent de fortes sommes d'argent, et tout cela, sans être le moins du monde inquiétées.

Page 75. Ce fut Paul Dubois qui, en 1835, organisa le premier l'instruction pratique.....

Paul Dubois a été le premier professeur de clinique effectif, mais la chaire existait depuis 1823; Deneux en était le titulaire. Deneux, qui fut accoucheur de la duchesse de Berry en 1816, sollicita dès 1819 la création d'une clinique d'accouchement à la Faculté de Paris. On le nomma, en attendant, médecin de la Maternité. Lors de la fameuse réorganisation de la Faculté de médecine en 1823, la chaire de clinique d'accouchement fut créée, et Deneux en devint titulaire, *mais il n'y eut jamais de clinique.* Après 1830, on renvoya les professeurs qui avaient été nommés nouvellement par ordonnance royale, en 1823, en maintenant en principe la chaire de clinique obstétricale. En 1834, cette chaire fut mise au concours (si elle n'avait pas existé on ne l'aurait pas mise au concours, le ministre ayant le droit de nommer directement à une chaire nouvellement créée), et Paul Dubois en sortit vainqueur. C'est l'issue de ce concours qui décida sans doute Velpeau à se vouer, à partir de ce moment, à la chirurgie pure, tandis que jusqu'alors il semblait plutôt incliner vers les accouchements.

Page 76. ... Mais là je ne parvins à pénétrer qu'avec peine.....

Siebold dit qu'il n'est parvenu que très-difficilement à avoir accès à la Maternité. Il nous est arrivé la même chose en 1830 (avant juillet), et c'est grâce à Desormeaux, qui était à cette époque médecin de l'établissement, que nous avons pu en

voir l'intérieur. Avec Desormeaux, il nous a été donné de suivre pendant quelque temps les salles des malades (enceintes et accouchées); mais, pas plus qu'un autre, nous n'avons pu assister à un accouchement. Cette interdiction dure encore, mais elle sera sans doute levée un jour.

Page 77. En 1832, je fus élu par mes collègues *Prorecteur* pour un an.....

En Allemagne, le chef de l'Etat est quelquefois le *Rector magnificus*, et tous les ans on élit alors un *Prorecteur*, qui peut être pris dans l'une ou dans l'autre des Facultés. Comme les Universités ont des priviléges considérables, il arrive aussi qu'il s'élève parfois des difficultés plus ou moins grandes soit avec l'autorité supérieure, soit avec les étudiants, des bourgeois ou la police. Le caractère de Siebold n'était pas façonné aux luttes et aux affaires administratives; il aimait beaucoup les jeunes gens, il avait fait naguère encore partie de leurs sociétés plus ou moins tapageuses, il joignait au besoin de liberté le respect de l'autorité. Dès lors, l'honneur du prorectorat était pour lui une charge dont il était heureux de pouvoir se débarrasser. (Voir le Rapport de M. Jaccoud, p. 51 et suivantes.)

Page 79. SEPTIÈME LETTRE.

Cette septième lettre, par laquelle Siebold termine sa biographie, est aussi une des plus intéressantes sous le rapport des matières qui y sont traitées, de la variété des sujets et de la qualité du style.

On voit que l'auteur a éprouvé une immense satisfaction de se retrouver dans la ville où il avait fait ses meilleures études et où il se voyait dans la possibilité de se livrer à sa passion pour la littérature. Après avoir organisé son service clinique, il a hâte de courir à la bibliothèque de l'Université pour y recueillir les matériaux de son *Histoire de l'art des accouchements*. Appelé à Wurtzbourg pour occuper la chaire de d'Outrepont, il refuse ce poste, qui lui aurait souri sous bien des rapports : il était très-attaché à Gœttingue et à son Université. Pendant les vacances, il entreprend des voyages pour se reposer, pour étendre ses connaissances générales et visiter les établissements spéciaux, et raconte avec une verve attachante ce qu'il a vu et entendu. Il termine en faisant l'énumération de toutes ses publications, résultats d'observations nombreuses, de réflexions mûries et d'un travail assidu. On est étonné de tout ce qu'il a pu produire quand on sait combien l'enseignement, qui a besoin de certaines préparations, et la pratique obstétricale exigent de temps.

Page 90. .....Je pardonne volontiers à Semmelweis d'avoir voulu... me brûler au soleil puerpéral.

Semmelweis, ancien assistant à la clinique de Vienne, fut nommé professeur à Pesth. En 1861, il publia un volume de 540 pages: *Die Aetiologie, der Begriff und die Prophylaxis des Kindbettfiebers* (Etiologie, nature et prophylaxie de la fièvre puerpérale), pour prouver que la cause de la fièvre puerpérale est un principe infectieux introduit directement ou indirectement dans l'économie, une fièvre de résorption. Déjà en 1849, le profes-

seur Skoda avait fait connaître cette théorie de Semmelweis, par une communication à l'Académie impériale des sciences de Vienne, et le docteur Wieger, aujourd'hui professeur de pathologie interne à la Faculté de Strasbourg, qui a été à Vienne à la même époque, l'a défendue dans la *Gazette médicale de Strasbourg* (1849, p. 96). Siebold, fait allusion aux paroles blessantes que Semmelweirs a dirigées contre lui (comme contre beaucoup d'autres), parce qu'il n'a pas voulu accepter la théorie de l'infection directe ou indirecte *sans restrictions*.

En 1862, Semmelweis donna un exposé succint de sa théorie dans une brochure intitulée : *Offener Brief an saemtliche Professoren der Geburtshülfe* (Lettre ouverte à tous les professeurs d'accouchement).

Page 91. En outre, il est d'usage à Vienne de n'accorder que six semaines à la fréquentation de la Clinique.

Il est évident que dans ces six semaines on ne peut pas *apprendre* l'art des accouchements, même pratiquement, quand on n'a pas fréquenté d'autres cliniques organisées comme celle dont parle Siebold et qui sont, pour ainsi dire, des cliniques élémentaires. Mais quand on est déjà versé dans la théorie et dans la pratique, on peut se perfectionner parfaitement en six semaines, on peut apprendre une foule de choses quand on met toute son attention et tout son temps à cette étude.

Il y a constamment vingt à vingt-quatre femmes en travail. Il est naturel que parmi ces vingt-quatre accouchements, qui ont lieu généralement dans les vingt-quatre heures, il se présente des

choses extraordinaires dignes d'être notées. Quand en *cinq jours* on peut voir se faire une centaine d'accouchements, au bout de six semaines on en a vu au moins 400 : plus que beaucoup ne voient dans leur vie. Pour ne pas trop fatiguer les cliniciens, ils ne fonctionnent activement qu'une fois par semaine, pendant vingt-quatre heures, et sont alors chargés de l'inscription, de la surveillance des femmes, et opèrent sous la direction du professeur ou de l'assistant.

Si la Maternité de Paris consacrait la moitié seulement des femmes qui y demandent du secours au perfectionnement de l'instruction des jeunes accoucheurs, quel bien ne pourrait-il pas en résulter?

L'instruction des sages-femmes serait encore largement sauvegardée en distrayant du grand nombre d'accouchements qui ont lieu à la Maternité un nombre proportionné pour une *école supérieure* de sages-femmes; car on ne devrait y admettre aussi que des sages-femmes de seconde classe possédant une bonne théorie et un peu de pratique, pour en faire des sages-femmes de première classe.

Page 92. Outre cette première Clinique, l'hôpital en possédait une *seconde* affectée aux sages-femmes.....

Cette seconde clinique existe toujours. Ceux qui voudraient avoir une idée complète de son organisation et des résultats obtenus consulteront avec fruit le livre publié en 1851 par le docteur F. H. Arneth : *Die geburtshülfliche Praxis, erlaeutert durch Ergebnisse der* II. *Gebaerklinik zu Wien* (Pratique des accouchements, éclairée par

les résultats obtenus à la seconde clinique d'accouchement de Vienne; suivie d'une comparaison statistique avec les établissements analogues de Paris, de Dublin, etc.).

« J'en trouvai même une troisième installée dans le *Josephinum*..... »

Le Josephinum est une espèce de Faculté spéciale pour l'instruction des médecins militaires. Cet établissement n'est pas très-éloigné de l'hôpital général dans lequel se trouvent les deux cliniques précédentes, mais il en est tout à fait séparé. Tout le monde connaît et estime les écrits de G. J. Schmitt, qui avait été un des professeurs d'accouchement de cette école.

Page 93. Par Gratz, où je passai une des journée les plus agréables...

Gratz ou Graetz, ville importante de la Styrie. Le château du Schlossberg est celui que Charles X a habité pendant son exil. La grotte d'Adelsberg (en Illyrie) est une des plus vastes que l'on connaisse et un des plus magnifiques phénomènes de la nature qui existent.

Page 94.....

Que dirait Siebold, s'il connaissait les événements du jour? Il s'écrierait sans doute que jamais il ne lui serait venu en idée que la Prusse s'emparerait de Gœttingue et délivrerait indirectement la Vénétie.

Page 96. Le Pape avait octroyé des institutions plus libérales.....

Tout le monde se rappelle ces jours de jubilé

politique qui se terminèrent par l'assassinat de Rossi, ministre de Pie IX, et le retour aux anciens errements.

Page 97.....

Cette narration rapide de Siebold sur ce qu'il a fait et vu à Rome paraîtra sans doute au lecteur une peinture charmante. Le retour par le Tyrol italien et le Tyrol bavarois est un voyage délicieux, que nous avons fait en 1856 avec notre ami et collègue Stoeber, en revenant du Congrès scientifique de Vienne. Siebold paraît en avoir été enchanté, car il reprit le même chemin avec sa famille en automne 1850.

Page 102. *Huitième lettre.*

Dans cette lettre, Siebold fait l'apologie de l'école de Boër et condamne celle d'Osiander. Son père, dit-il, avait adopté un juste milieu entre les deux, et lui-même avait suivi cette voie, jusqu'à ce qu'il eût reconnu qu'il intervenait encore trop souvent. Les conversations qu'il avait eues avec Nægelé ont exercé une grande influence sur ses résolutions. L'éloge qu'il fait (p. 105) de l'adresse de Mauriceau et de De la Motte, qui entreprenaient la version « dans des cas où la tête avait déjà profondément pénétré dans le bassin » est un peu exagéré. Il est certain que dans de pareilles circonstances le forceps est bien autrement expéditif et bienfaisant. Mauriceau et De la Motte pouvaient préférer dans ces cas la version aux crochets et à l'embryotomie, mais s'ils avaient eu notre forceps, ils l'auraient certainement employé de préférence à la version.

Page 106.....

L'auteur insiste beaucoup pour qu'on exerce les élèves aux manœuvres sur le mannequin et qu'après cela on leur permette d'opérer quelquefois sur le vivant sous la direction du professeur, même dans des cas ou l'opération n'aurait pas été absolument nécessaire.

Il est certain que dans nos facultés ce défaut d'exercice manuel est une lacune. Le professeur ne peut entreprendre une pareille tâche; cela lui est même *défendu*. Si les cours particuliers n'y suppléent pas, le jeune docteur sort de l'école, muni d'un diplôme, sans jamais avoir essayé une opération obstétricale quelconque, et le lendemain il sera peut-être appelé à terminer un accouchement difficile. C'est pour cela qu'une école de perfectionnement telle que celles qu'offrent les grandes maternités serait d'une grande utilité. S'agit-il d'exercer les élèves sur le vivant, cela est absolument impossible dans les cliniques restreintes, où deux ou trois fois seulement par an l'occasion s'en présente.

Page 109. *Neuvième lettre.*

Siebold s'applique dans cette lettre à faire reconnaître que l'obstétricie remonte à l'origine de l'espèce humaine, qu'il y a eu de tout temps des sages-femmes, que généralement elles étaient peu estimables, qu'il y en a eu cependant de célèbres.

Page 111. ... De nos jours, ce sont les accoucheurs qui sont les aristocrates de la partie...

A cette occasion, Siebold raconte une anecdote

de Nægelé relative à l'anoblissement d'un accoucheur allemand. Le fait ne s'est pas produit souvent, et ceci s'applique aux médecins en général. Il y a cependant eu un accoucheur français du dernier siècle qui a été anobli : c'est Puzos, auquel le roi accorda des lettres de noblesse en 1751. L'exposé des motifs mérite d'être rappelé. « L'art, y est-il dit, à la perfection duquel il a « dévoué ses talents est d'une si grande impor- « tance pour la société civile, que nous regar- « dons comme un objet digne de notre attention « d'illustrer ses travaux par un titre d'honneur, « capable d'inspirer de l'émulation à tous ceux « qui se destinent à marcher sur ses traces. »

Nous ne connaissons pas l'exposé des motifs qui ont déterminé à donner le titre de baron à Dubois le père. Récemment, la reine d'Angleterre a anobli le docteur Simpson d'Edimbourg, pour ses travaux en obstétricie et en gynæcologie.

Page 113 ... Le Manuel d'Eucharius Roesslin.....

Ce manuel fut imprimé en 1513, à Strasbourg, où l'imprimerie avait pris naissance moins d'un siècle auparavant. Siebold se moque des figures sur bois qui sont intercalées dans le texte (manière très à la mode aujourd'hui). Il oublie un peu à quelle époque ces figures ont été faites. Certainement qu'Ambroise Paré, Guillemeau, Mauriceau auraient pu mieux faire ; et ils ont trouvé commode de copier Roesslin !

Page 114 ... On ne peut donc pas trop louer une sage-femme de talent, Justine Siegemundin, de Berlin...

Le livre de Louise Bourgeois, qui est de 1609, a

précédé celui de la Siegemundin de plus de quatre-vingts ans et a sans doute servi à cette dernière de modèle, car il a été traduit en allemand, en quatre parties, en 1646-1652. Mais Siebold ne veut parler que de l'influence du livre de la sage-femme berlinoise sur l'instruction des sages-femmes de l'Allemagne.

Page 115. ..... Tandis qu'en France cette branche était élevée au rang d'une science médicale par des hommes éminents.....

Siebold s'est fait illusion. En France, l'obstétricie a toujours été considérée comme un *rameau* de la chirurgie, et s'il y avait des chirurgiens qui pratiquaient plus spécialement les accouchements, c'était une rare exception. Il en est encore ainsi aujourd'hui. Cependant il existe à l'Académie impériale de médecine de Paris une section d'accouchement; mais à tout moment elle est en butte à des attaques peu bienveillantes de la part des journalistes.

Page 116 ... Les Universités allemandes obtinrent des cliniques à l'instar de celle de Strasbourg...

La clinique de Strasbourg, la première qui fut libéralement ouverte aux étudiants en médecine, toute restreinte qu'elle était (comme la clinique médicale de Corvisart), servit de modèle à toutes celles qui furent établies en Allemagne. Ces institutions profitèrent également aux sages-femmes, dont l'instruction put dès-lors être mieux soignée.

Les propositions contradictoires de Weidmann

et de Stevens sont partout jugées de même. Un médecin ne peut pas devenir, comme s'exprimait très-prosaïquement Flamant, *une sage-femme en culottes*; c'est au-dessous de sa dignité. Ce n'est que dans quelques grandes villes que les sages-femmes se plaignent de ne pas pouvoir exister parce que les médecins leur enlèvent toute ressource; le plus souvent c'est une affaire d'industrie. Il est impossible qu'un médecin occupé fasse le métier de sage-femme, ce qui ne veut pas dire qu'il ne devrait jamais assister de femme dans une couche naturelle : il y a une foule de motifs à invoquer pour cela.

Page 117. Il est bien désirable que la condition des sages-femmes devienne meilleure...

Tout ce que Siebold dit à ce propos s'applique parfaitement à nous. Les sages-femmes devraient être l'objet d'une surveillance continuelle, comme cela a lieu dans le duché de Bade, car leur instruction est généralement insuffisante. Elles oublient promptement ce qu'elles ont appris à l'école, et les sages conseils qu'on leur a donnés pour leur conduite sous tous les rapports, et finissent, pour la plupart, par devenir des femmes abjectes, coupables et se mêlant de faire la médecine en charlatans titrés. Beaucoup sont pour ainsi dire forcées d'en venir là, parce que leurs ressources ordinaires sont insuffisantes, étant très-mal rétribuées pour leur travail. Il y a là *quelque chose* et même *beaucoup* à faire!

Les historiettes que notre auteur raconte aux pages 120 et suivantes, chaque accoucheur pourrait en rapporter autant; les exemples sont fré-

quents et se présentent à peu près toujours sous la même forme.

Mais il y a encore plus à faire en France qu'en Allemagne sous le rapport de l'enseignement à donner aux sages-femmes. La loi du 10 mars 1803 est toujours en vigueur chez nous. L'instruction des sages-femmes est dans les attributions du ministère de *l'intérieur*. Ce sont les préfets qui nomment les professeurs, ce sont les départements qui fournissent les moyens; l'enseignement est gratuit. Il y a bien aussi un cours libre près de chaque Faculté (ordonnance du 2 févrieer 1823, art. 19); il y a même une école privilégiée, celle de la Maternité de Paris, créée le 8 novembre 1810, pour toute la France. Il est étonnant que le ministre de l'instruction publique n'ait pas depuis longtemps demandé que l'éducation des sages-femmes lui fût confiée, comme ressortissant spécialement à son ministère.

Page 124. *Dixième lettre.*

Cette lettre traite des méthodes d'enseignement et des meilleurs manuels pour l'étude. Tout ce qui est dit des livres d'étude n'est applicable qu'à l'Allemagne. La France possède un grand nombre de livres élémentaires, qui ont cependant tous la prétention d'être *théoriques et pratiques* et qui sont écrits par des hommes jeunes, qui ont intérêt à se faire connaître, mais qui n'ont pas encore eu le temps d'observer pour tout savoir. Ces livres sont généralement bons; seulement ils développent trop longuement des sujets accessoires ou de second ordre.

Pour ce qui concerne la méthode d'enseigne-

ment, celle conseillée et pratiquée par Siebold nous paraît la meilleure. Il ne faut pas laisser oublier cependant que dans les Facultés allemandes l'enseignement a lieu autrement qu'en France. Tous les cours sont *privés* ou *particuliers* en Allemagne, ce qui fait qu'on peut suivre un ordre plus méthodique dans l'exposition et initier plus facilement chaque élève en particulier à la pratique et surtout aux nombreuses manœuvres et opérations obstétricales.

Page 136. *Onzième lettre.*

Cette lettre est complémentaire de la précédente. L'auteur y parle de la nécessité d'apprendre l'histoire générale de la science, mais conseille de ne l'étudier que quand on en connaît les détails. L'histoire particulière de chaque méthode, de chaque procédé, peut être exposée à mesure qu'on en fait la description.

Page 140. *Douzième lettre.*

Dans cette douzième lettre, Siebold recherche l'origine des établissements destinés à l'instruction pratique des futurs accoucheurs. Il reconnaît que c'est à Strasbourg, c'est-à-dire en France (Siebold, comme tous les Allemands, considérait l'Alsace comme une province allemande, et les Français pur sang font souvent de même), que la première clinique fut établie. Ce fut un Strasbourgeois, Rœderer, qui organisa sur ce modèle une clinique obstétricale à Gœttingue, puis toutes les villes universitaires en créèrent successivement. La capitale de la France fut la *dernière;* elle ne

possède encore aujourd'hui qu'une clinique trop restreinte pour le grand nombre d'élèves qui doivent la fréquenter. Montpellier, chef-lieu d'une Faculté de médecine, n'en a pour ainsi dire pas encore, car les quelques lits accordés au professeur d'accouchement ne forment qu'un simulacre de clinique.

Page 148. *Treizième lettre.*

Siebold s'élève contre la proposition faite au sein de l'Académie de médecine de Paris, en 1858 (1) (et récemment renouvelée à la Société de chirurgie), de supprimer les hospices de maternité, ou de n'en avoir que de très-restreints, ou de prendre des mesures pour donner à domicile les secours que les femmes enceintes cherchent aujourd'hui dans les hôpitaux. Il est de l'avis de Mattei, qui a dit : « *Chassez la fièvre et non les malades.* »

A Paris, on ne voit que la capitale, et tout ce qui convient ou ne convient pas à Paris doit convenir ou ne pas convenir à trente-six millions de Français.

Un autre point que Siebold traite dans cette lettre, c'est le degré et le genre d'instruction pratique à donner aux élèves pour en faire de bons

(1) *De la fièvre puerpérale*, de sa nature et de son traitement. Communications à l'Académie impériale de médecine, par MM. Guérard, Depaul, Beau, Hervez de Chégoin, P. Dubois, Trousseau, Bouillaud, Cruveilhier, Piorry, Cazeaux, Danyau, Velpeau, J. Guérin, etc., précédées de l'indication bibliographique des principaux écrits publiés sur la fièvre puerpérale. Paris, 1858. In-8 de 464 pages.

accoucheurs pour la ville et pour la campagne, et non des professeurs. Cette remarque ne s'applique pas à l'instruction que l'on donne dans les cliniques françaises, elle n'est pas tellement perfectionnée que l'on ait à craindre de tomber dans cet écueil.

Page 153. *Quatorzième lettre.*

La *quatorzième lettre* traite un sujet qui est inconnu en France. L'assistance du chef de service n'est pas réglementée chez nous comme en Allemagne. Chaque professeur de clinique a son aide auquel il délègue les fonctions qu'il veut bien lui accorder, mais qui n'a pas d'attributions spéciales et qui ne jouit d'aucun droit particulier. Tantôt c'est un chef de clinique, d'autres fois un aide ou un interne. Mieux vaudrait sans doute un homme sur lequel le chef de service pût compter, attendu qu'il ne peut pas toujours être sur place au moment nécessaire.

Page 160. *Quinzième lettre* : *Qualités physiques et psychiques d'un accoucheur.*

Ce sont plutôt des conseils que l'auteur donne, qu'une description des qualités que doit posséder l'accoucheur. Ces conseils sont des plus intéressants et des plus salutaires. Le tableau d'une clientèle d'accoucheur est aussi vrai que comique. Enfin, la recommandation de bien étudier la femme sous le rapport psychique, mérite d'être bien prise à cœur.

En citant finalement le beau passage de Celse, dans lequel se trouvent résumées avec autant de

clarté que de précision les qualités exigées du chirurgien, Siebold pensait plus à l'opérateur qu'au médecin.

Page 170. *Seizième lettre.*

La *seizième lettre*, sur les rapports de l'accoucheur avec les sages-femmes, contient une peinture très-vraie de ce qui arrive généralement au jeune accoucheur qui est sur le point de s'établir dans une localité, et des conseils très-sages sur la conduite qu'il doit observer.

Page 176. *Dix-septième lettre.*

La *dix-septième lettre*, qui traite des maladies et des dangers auxquels l'accoucheur praticien est exposé, renferme des instructions utiles et d'excellents avis. L'auteur parle toujours par expérience.

Page 184. *Dix-huitième lettre* ... L'état actuel de la science...

L'état actuel de la science obstétricale en Allemagne, tel que Seibold le croit établi partout, n'existe pas en France. On n'est nullement habitué à considérer l'obstétricie comme la *troisième branche* des sciences médicales. Cette trilogie si naturelle, si certaine, n'a pas pu entrer encore dans l'esprit des médecins français en général, et surtout de ceux de la capitale, qui donnent le ton. L'art des accouchements, *l'obstétrique*, comme ils l'appellent le plus souvent, n'est toujours pour eux qu'un appendice de la chirurgie. Ce seul fait démontre que, pour les accoucheurs français, il ne

peut être question que d'opérations manuelles ou instrumentales en fait d'accouchement. Ces opérations elles-mêmes leur paraissent de si peu d'importance que l'officier de santé, qui, pour pratiquer une opération chirurgicale majeure, doit se faire assister par un docteur en médecine, peut impunément, non-seulement faire des versions et appliquer le forceps, mais aussi perforer la tête d'un enfant vivant ou mort, céphalotriber, ambryotomiser! Tout cela ce sont de petites choses; mais pour une amputation de membre, une extirpation de tumeur, etc., il lui faut la présence d'un docteur.

La gynæcologie en général est aussi considérée comme étant du domaine de la chirurgie, quoique la femme soit exposée à plus de maladies particulières à son sexe dites *internes* qu'*externes*. Aussi est-on parfois très-embarrassé de savoir à qui s'adresser, si c'est à un médecin ou à un chirurgien, quand une femme est malade.

N'a-t-on pas vu, il y a peu de jours, la Société de chirurgie de Paris s'occuper d'affections propres aux femmes qui ne regardent nullement la chirurgie : l'*étiologie* et la *prophylactique de la fièvre puerpérale?*

Quand donc l'*obstétricie* (d'*obstetricium*), ou plutôt la *gynæcologie*, c'est-à-dire tout ce qui concerne les particularités physiologiques, hygiéniques et pathologiques de la femme, sera-t-elle considérée en France comme une troisième branche de la médecine? Ce ne sera que quand on aura bien travaillé le vaste champ de cette spécialité, encore en partie inculte. On verra alors que la gynæ ologie tient autant de la médecine propre-

ment dite que de la chirurgie, et que pour être bon médecin des femmes, et accoucheur spécialement, il faut être bon médecin et bon chirurgien, à moins qu'on ne veuille revenir aux anciens errements, d'après lesquels le chirurgien devait faire appeler un médecin après avoir pratiqué une opération grave, afin que celui-ci prévînt les accidents consécutifs ou les combattît.

Disons-le hardiment : la médecine est *une*, mais cette unité est composée de trois branches : la *médecine interne*, la *chirurgie* et la *gynæcologie*. On peut être médecin sans s'occuper pratiquement de chirurgie. On peut être plus particulièrement chirurgien, mais on n'est pas chirurgien parfait sans être médecin; on peut être plus spécialement accoucheur et médecin des femmes, mais on ne le sera, dans la force du terme, que si l'on est en même temps médecin et chirurgien.

On voit que nous demandons plus au chirurgien qu'au médecin; plus à l'accoucheur qu'au chirurgien. La médecine interne n'est plus la partie des sciences médicales qui exige le plus d'études, le plus d'instruction, depuis qu'elle est basée sur des connaissances anatomiques et physiologiques plus exactes; mais le vrai médecin, le *médecin complet,* sera *médecin, chirurgien* et *accoucheur;* un peu plus l'un, un peu plus l'autre. C'est pour cela que l'école de Gœttingue nous paraît avoir le mieux compris toute l'étendue de la science médicale, en donnant à ses gradués le titre de docteur en médecine, en chirurgie et en obstétricie; et en cela elle a été imitée par plusieurs Universités allemandes.

Siebold cherche ensuite à faire ressortir l'in-

fluence de l'obstétricie sur les autres branches de la médecine, et notamment sur la gynæcologie et sur la médecine légale.

Il est certain que l'accoucheur sera toujours appelé auprès des femmes malades ayant des affections propres à leur sexe : tout le monde sait quelle est l'influence des maladies des organes génitaux de la femme sur son économie entière. Il est évident aussi qu'une grande partie de la médecine légale tire ses éléments de l'obstétricie. C'est probablement pour ce motif qu'en Allemagne les professeurs d'accouchement étaient généralement chargés de l'enseignement de la médecine légale. Mais la médecine légale, dans ses applications pratiques, ne peut être bien exercée et enseignée que par un homme qui est également bon *médecin*, bon *chirurgien*, bon *accoucheur* et même bon *chimiste*. Et comme il est impossible que tant de connaissances soient possédées par une même personne à un degré de perfection tel que l'exige l'application des lois, le médecin légiste agréé par les tribunaux a besoin de s'éclairer des lumières de confrères qui ont étudié et pratiquent plus spécialement la médecine, la chirurgie, les accouchements, ou la chimie toxicologique ; à moins que le médecin appelé comme expert ne soit lui-même versé dans la partie qui a plus particulièrement du rapport avec le délit ou le crime qui doivent être éclairés par la science médicale.

Page 193 et suivantes. *Etudes sur la femme.*

Après avoir dit que l'accoucheur doit s'appliquer à connaître la femme sous le rapport psychologique autant qu'il la connaît sous le rapport

physique, Siebold expose brièvement les résultats de son observation à cet égard.

Il serait difficile d'être plus vrai, plus impartial et plus sobre. On s'aperçoit de suite que l'auteur a vu et étudié la femme en général depuis son adolescence jusqu'à la vieillesse. Ce qu'il dit de ses facultés, de ses instincts, de ses vices et de ses qualités est frappé au coin de la vérité. Par-ci par-là on s'aperçoit qu'il n'a pas fait ses observations dans le grand monde, ni dans ce qu'on appelle chez nous le *demi-monde*; les particularités de la vie de la femme, les rapports journaliers entre ses semblables se rapportent plus aux pays que Siebold a habités qu'au monde entier et aux capitales en particulier. Il reste d'autant plus dans le vrai, car la vie dans les grands centres est une vie factice, et c'est la nature que l'auteur a voulu peindre.

Chacun dans sa sphère particulière aura à faire ses observations suivant la position sociale des femmes avec lesquelles il se trouvera en rapport.

Page 228. ... La littérature n'est pas très-riche en productions de ce genre.

Il est étonnant que Siebold, qui se loue d'avoir pu profiter de la bibliothèque de Deneux, si riche en ouvrages sur les femmes, n'ait pas trouvé à en citer un plus grand nombre. Il est vrai qu'il y en a beaucoup de peu sérieux, mais il en est d'autres qui auraient valu la peine d'être indiqués. Parmi ces derniers il y a surtout les deux ouvrages suivants :

ROUSSEL; *Système physique et moral de la*

femme, suivi d'un fragment du système physique et moral de l'homme. Paris, 1820, 7e édit. 1 vol., 8 figures.

L'auteur s'arrête beaucoup plus sur le rôle physique que sur le rôle moral de la femme. Cerise, dans l'édition de 1845, a suppléé en grande partie à cette imperfection de l'ouvrage de Roussel par une Introduction savante, dont le style est à la hauteur du sujet. Comme Siebold, Cerise convient qu'un livre complet sur la femme est une entreprise impossible..... « Les qualités, dit-il, dont le concours est nécessaire pour produire un traité complet sur la femme sont incompatibles. »

VIREY; *De la femme sous le rapport physiologique, moral et littéraire.* Paris, 1825, 1 vol. in-8°.

Cet ouvrage est écrit par un médecin plus littérateur que praticien et observateur. Aussi l'objet principal est-il noyé dans une foule de citations et d'historiettes qui rendent la lecture de l'ouvrage agréable, mais font beaucoup moins connaître la femme telle qu'elle est que les esquisses de Siebold. Ce dernier joignait aux qualités du physiologiste « ce regard rapide et sûr de l'âme qui a le « pouvoir de saisir dans la vie des femmes le seul « mobile de leurs pensées et de leurs actions, de « leurs joies et de leurs douleurs, de leurs besoins « et même de leurs maladies. » (Cerise.)

STOLTZ.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS